

DANIEL WILDENSTEIN
de l'Institut

CLAUDE
MONNET

Biographie et catalogue raisonné

TOME III: 1887-1898
Peintures

LA BIBLIOTHÈQUE DES ARTS
LAUSANNE - PARIS

ff
Stack
754.4
M73m
v. 3

Ont collaboré à ce volume :

Rodolphe Walter

France Daguet

Madeleine Manigler

Michèle Paret

Véronique Vilaseca Goudchaux

et les documentalistes de la Fondation Wildenstein

Les cartes ont été exécutées par Frédéric Grelaud

© Copyright by Daniel Wildenstein, Genève, 1979

Tous droits de reproduction pour les œuvres de Claude Monet réservés by SPADEM, Paris

Achévé d'imprimer le 23 février 1979
sur les presses
des Imprimeries Réunies S.A. à Lausanne (Suisse)

DOCUMENTS¹

I. LETTRES

767. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 16 janv. 87

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 500 francs reçu hier 15 courant.
Je vous remercie.

Tout à vous,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

768. À P. DURAND-RUEL

Giverny par Vernon (Eure)

Cher Monsieur Durand,
Merci des 500 francs que j'ai reçus hier.
Tout à vous,

24 janv. 87.

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

769. À ?

3 fév. 87

Prière de remettre au porteur le cadre du *Parc Monceau* et celui de *L'Impression*.

Cl. M.

Document original, Archives Durand-Ruel.

770. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je suis obligé de vous demander à nouveau si je puis compter sur vous pour le règlement de mon marchand de couleurs, et si votre intention est de continuer des affaires plus ou moins importantes avec moi.
Vous devez comprendre que j'ai absolument besoin d'être fixé pour prendre mes précautions en temps.

Un mot de réponse, n'est-ce pas ?

Tout à vous,

Claude Monet.

P.-S. — Je m'aperçois que j'ai oublié de vous confirmer le reçu de 430 francs que vous m'avez remis à Paris le 3 courant pour solde de compte à ce jour; voilà l'oubli réparé.

Claude Monet.

12 février 87.

Document original, Archives Durand-Ruel.

771. À DURET

Giverny par Vernon (Eure)

Mon cher Duret,
Je serais enchanté de vous voir, mais devant venir à Paris le 2 mars pour notre dîner, je ne peux pas venir avant, à moins d'urgence; laissez-moi donc ce que vous avez à me dire et tâchez de rester à Paris jusqu'au 3 mars pour notre dîner que l'on pourrait même avancer d'un jour ou deux (Bellio est de retour et sera des nôtres).

Amitiés,

Claude Monet.

17 fév. 87.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 100, ms. 77.

772. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,
Voici la lettre que je reçois de mon marchand de couleurs; vous m'avez bien dit d'attendre, mais je ne puis le faire attendre toujours.
Quant à moi, vous me dites bien que vous ne m'abandonnez pas, mais c'est presque tout comme.

Notez que je ne vous mets pas en demeure de m'acheter des tableaux, mais je vous demande de me fixer franchement pour moi et Troisgros. En deux mots dites-moi si en ce moment vous pouvez m'acheter et disposer d'un peu d'argent pour moi.

Répondez-moi de suite et franchement, je ne vous en voudrai pas de ne pas pouvoir, mais j'ai besoin d'être absolument fixé.

Tout à vous,

Claude Monet.

25 févr [1887].

L. Venturi, « Archives... », 1939, t.I, pp. 323-324.

Archives Durand-Ruel.

773. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

Mon compte chez M. Troisgros, 35, rue de Laval, s'élève à 1969 francs. Vous serez bien aimable de le voir aussitôt que possible, je vous en remercie à l'avance. Pour moi je ne sais trop que vous demander, car cela dépend surtout de vous. Je n'ai rien voulu vendre à personne depuis mon retour, préférant attendre mon exposition chez Petit afin d'être plus maître de la situation, et naturellement je suis assez gêné. Donc voyez ce que vous pouvez me donner.

Je viens à Paris mercredi soir, voulez-vous que je vous attende jeudi matin entre 8 et 9 à l'hôtel? J'apporterai quelques toiles et nous nous entendrons. Je suis bien aise de ce que vous m'annoncez pour la rue de la Paix, cela ne vous servait à rien en effet et j'espère pour vous que vous allez pouvoir partir pour New York, car vous me disiez [ne] pouvoir faire des affaires qu'en étant sur les lieux.

A bientôt.

Tout à vous,

Claude Monet.

Un mot à mon hôtel pour me dire si je dois vous y attendre jeudi matin. Je compte vous apporter quatre ou cinq toiles dont une que je suis en train de finir et peut-être *L'Avenue des pavots* que vous désiriez tant. Cela ferait dans les cinq mille francs. Enfin, nous verrons cela jeudi.

C. M.

27 fév. 87.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 324.

Archives Durand-Ruel.

774. À RODIN

Giverny, [peu après le 4 mars 1887]

Mon cher Rodin,

J'ai bien regretté que vous n'ayez pu venir au dîner des Cosaques. J'avais à vous demander un service et j'aurais pu ainsi mieux vous en causer. Enfin, voilà ce que c'est.

Je vous ai parlé l'autre jour de Mme Eugène Manet (en peinture Berthe Morisot), belle-sœur de Manet, femme charmante et d'un grand talent. Elle sera des nôtres chez Petit, et, comme je suis allé chez elle lui porter cette nouvelle, j'y ai vu un buste qu'elle vient de faire de sa fille. Sculpture de peintre que vous apprécierez, j'en suis certain.

Bref, comme je lui disais d'exposer cela, et qu'elle est ignorante du métier de sculpteur, elle ne sait par quel moyen elle doit reproduire ce buste, et j'ai pensé qu'en vous parlant vous voudriez bien lui donner vos conseils. Et, comme je pensais vous voir le soir même, je lui avais fait espérer notre visite à tous deux pour le lendemain. Ne vous ayant pas vu, j'ai vu Mirbeau, qui doit vous en parler.

Vous seriez donc bien aimable si vous vouliez aller la voir. Vous trouverez en Mme Manet une femme on ne peut plus charmante et très artiste, et qui est, comme de juste, votre grande admiratrice.

Quant à moi, je vous en serais très reconnaissant.

Tout à vous, mon cher Rodin,

Claude Monet.

Mme Manet

40, rue Villejust

près l'avenue du Bois de Boulogne.

Musée Rodin, Paris.

775. À PISSARRO

Paris, 5 mars 87

Mon cher Pissarro,

Vous allez recevoir ou avez peut-être déjà reçu un avis officiel de chez Petit vous annonçant qu'à la dernière réunion du comité de l'exposition internationale nous avons voté votre admission.

Je m'étais chargé de vous en prévenir de suite, mais vous savez comment on est quelquefois débordé à Paris; aussi je crains d'arriver après l'avis de chez Petit. Quoi qu'il en soit, je tiens à vous écrire afin de vous prouver que, malgré les divisions qui existent depuis un an, divisions qui ne sont pas de notre fait, nous n'avons pas oublié notre devoir, et, bien que Renoir et moi nous sachions votre manière de voir et votre répugnance pour cette exposition, nous avons cru devoir voter votre admission tout en ignorant comment vous prendriez la chose, n'ayant du reste ni le temps ni la possibilité de vous consulter.

A vous donc, mon cher ami, de voir ce que vous devez décider; nous, nous avons fait ce que nous devions.

Répondez-moi le plus tôt possible à Giverny.

Tout à vous,

Claude Monet.

exposition pour le 15 mai

conditions 500 francs par exposant.

Vente, Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 122.

Document original.

¹ Orthographe, syntaxe et ponctuation rectifiées. Les documents dont nous avons eu connaissance après le 1^{er} juin 1977 ont été intégrés à leur place chronologique sous un numéro bis.

776. À G. PETIT

7 mars 1887

Vous pouvez compter sur Rodin, Whistler, Renoir et moi. Nous nous engageons à prendre la galerie du 5 ou 10 mai au 5 ou 10 juin.

777. À BERTHE MORISOT

Giverny, [peu après le 7 mars 1887]

Chère Madame,

Excusez-moi de vous avoir manqué de parole, mais il n'y a pas de ma faute, Rodin n'étant pas venu au dîner, je n'ai pu le voir, mais je viens de lui écrire et suis certain qu'il se fera un plaisir d'aller vous voir et de vous rendre service. Ainsi que vous en pourrez juger, c'est la crème des hommes et d'un goût très fin, chose rare chez les sculpteurs.

J'apprends à l'instant que Pissarro a répondu à Petit qu'il acceptait; il ne redoute donc plus de se trouver en si mauvaise compagnie et ses convictions ne sont pas de longue durée. Je n'ose espérer pareille chose de Degas, malheureusement.

Travaillez ferme, n'est-ce pas, afin que cette fois le succès soit décisif pour tous.

Mes meilleurs compliments pour vous et M. Manet.

Tout à vous,

Claude Monet.

Vous serez bien aimable de m'écrire ce que Chavannes aura décidé, et je compte bien sur vous pour le décider.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, pp. 130-131 (partiellement). Document original.

778. À DURET

Giverny

Mon cher Duret,

Je reçois votre lettre, je suis enchanté d'avoir Whistler avec nous et vous en remercie. Je crois bien qu'il en sera tous les ans.

Je viens à Paris lundi et passerai chez vous vers deux heures; si l'heure ne vous va pas, adressez-moi de suite un mot me fixant un rendez-vous.

Amitiés,

Claude Monet.

12 mars 87.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 100, ms 78.

779. À G. PETIT

Giverny, 13 mars 1887

[Monet prépare une exposition. Il a reçu une lettre de Sargent qui se décide à envoyer des tableaux chez Petit, mais pas au Salon. Il a également reçu une lettre de Whistler qui accepte à condition de figurer chaque année à une exposition chez Petit.]

780. À DURET

Giverny, 28 mars [1887]

Mon cher Duret,

Mirbeau a accepté mon invitation et sera des nôtres jeudi prochain 31 mars.

Donc à bientôt.

Amitiés,

Claude Monet.

7 heures, café Riche.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 100, ms 79.

781. À DURET

Giverny

Mon cher Duret,

J'étais à Paris hier et je suis passé chez vous sans pouvoir vous rencontrer. Je voulais vous dire que notre exposition chez Petit est avancée de huit jours, qu'elle ouvre le 7 mai, que les tableaux doivent être rendus chez Petit avant le 4 mai, et la liste des envois avant le 31 courant.

Whistler en est informé directement, mais je tenais à vous le dire pour que vous lui recommandiez d'être prêt et d'envoyer plusieurs choses si possible.

A bientôt j'espère.

A vous,

Claude Monet.

9 avril 87.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 82.

782. À EUGÈNE MANET

Giverny, [c. 15 avril 1887]

Cher Monsieur Manet,

Votre lettre me désole autant pour M^{me} Manet que pour nous.

Je ne veux encore rien dire de cela chez Petit, espérant bien que cette vilaine bronchite sera vite passée, et puis parce que, de toute façon, il faut que M^{me} Manet expose quand même plus ou moins et ne manque pas cette occasion. Tant pis pour nous, surtout pour cette année, ce serait une revanche à prendre l'an prochain avec une exposition plus complète, mais je sais bien que M^{me} Manet aura toujours quelque chose d'exquis à nous envoyer et j'y compte.

Nous avons encore 20 jours, il ne [sic] faut donc espérer que d'ici là cette indisposition aura tout à fait disparu.

Recevez ainsi que M^{me} Manet mes meilleures amitiés,

Claude Monet.

Vous avez été bien aimable de songer à nos petits sauvages, mais il y avait impossibilité de les mener à Paris, non sans regrets de leur part et surtout de Germaine.

Document original.

783. À DURET

Giverny, 22 avril [1887]

Mon cher Duret,

Je vous retourne la lettre de Whistler. Nous ferons pour le mieux pour le placement de ses eaux-fortes.

Je ne viens pas demain à Lohengrin. Je suis à court de temps pour terminer deux ou trois nouvelles choses pour mon exposition. Je serai à Paris au dernier moment.

C'est vers le 4, juste pour l'accrochage. J'espère au moins que vous n'allez pas partir avant notre ouverture le 7.

A vous,

Claude Monet.

Saviez-vous que j'avais vendu des tableaux à la maison Goupil; ils en ont déjà vendu et voilà qu'ils m'en redemandent.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 100, ms 75.

784. À G. PETIT

Giverny

Cher Monsieur Petit,

Vous savez que ça marche très bien avec la maison Boussod et je suis au regret que vous n'avez jamais pu venir à Giverny.

Nous aurions pu nous entendre sur ce qui serait à vous dans mon exposition, tandis qu'aujourd'hui m'en voilà déjà plusieurs de moins.

M. van Gogh est venu ici hier me dire qu'il avait déjà vendu une des *Mer de Belle-Ile*, et m'en redemander d'autres, il en a donc six, dont quatre pour l'exposition.

Enfin ne craignez rien, il y en a encore pour vous et des bons. Du reste je travaille sans arrêt et si je puis parvenir à terminer comme je voudrais plusieurs choses que j'ai en train, ça marchera.

Je tâcherai dans tous les cas de venir le 30 pour faire mon catalogue, mais pour ce que je fais, je ne pourrais être fixé que juste au dernier moment.

Je compte sur vous pour rappeler au doreur d'être bien prêt à temps.

Recevez mes meilleurs compliments.

Tout à vous,

Claude Monet.

23 avril 87.

Document original, Archives Durand-Ruel.

785. À G. PETIT

Giverny, 26 avril 1887

[Monet voudrait connaître le dernier délai pour la composition de son catalogue.]

... Je voudrais absolument pouvoir terminer une ou deux toiles que j'ai en train et je voudrais bien si c'était possible ne venir à Paris que la veille de l'accrochage... mais alors comment faire pour préciser quels tableaux seront à vous... je serai bien aise d'avoir votre avis sur le choix des choses à exposer.

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 320, novembre 1958, et Bulletin n° 22, [1957], n° 88.

786. À DE BELLIO

Giverny

Mon cher Bellio,

J'ai passé quelques heures, hier, à Paris et suis allé dîner place de la Bourse dans l'espoir de vous y rencontrer.

Je voulais vous demander un service, voici de quoi il s'agit:

Je suis en train de faire des tableaux que je destinais à l'exposition chez Petit, mais par cet affreux temps j'ai grand-peur de ne pouvoir les finir en temps et à mon grand regret, car c'eût été autre chose que mes vues de Belle-Ile. Bref, je voudrais montrer une note très différente de mes marines et j'ai, ma foi, pensé à montrer une de vos *Gares*; on n'en a jamais vu chez Petit.

Voudriez-vous encore une fois me prêter celle qui porte le titre de *Train de Normandie*; c'est, je crois, celle qui a été montrée le moins récemment.

Voulez-vous pousser l'amabilité jusqu'à me répondre par retour du courrier, car il me faut adresser la liste de mes envois, dès dimanche.

Merci d'avance et à bientôt.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Vendredi 29 avril [1887].

R. Niculescu, «Georges de Bellio, l'ami des impressionnistes», in: «Revue roumaine d'Histoire de l'Art», t.I, n° 2, 1964, p. 252.

Document original, Archives Durand-Ruel.

787. À DE BELLIO

Giverny, [début mai 1887]

[Monet remercie de Bellio de lui prêter sa Gare pour une exposition chez Petit. Il est obligé pour la première fois de ne pas être de leur petit dîner, il a dû travailler pour terminer une toile, doit être au placement de ses tableaux chez Petit. Il a donc besoin très vite du tableau en question:]

... Pas d'erreur, c'est bien *L'Arrivée du train de Normandie*.

Autographes et manuscrits, Marc Loliée, Bulletin XIII, 1955, n° 64.

788. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 13 mai 87

Cher Monsieur Durand,

Je suis un peu en retard aussi pour vous répondre mais ces temps derniers j'étais dans le coup de feu du travail d'une part, et l'ouverture de l'exposition chez Petit m'a pris également beaucoup de temps. Je vous remercie de m'avoir écrit mais suis désolé des nouvelles que vous me donnez et, quoique je n'aie jamais été très partisan de cette tentative en Amérique, j'espérais au moins qu'après ce que vous étiez parvenu à faire l'an passé, vous pouviez cette fois profiter de tant d'efforts et de tant de frais.

Je suis persuadé que vous eussiez mieux fait de rester ici où vous méritez de réussir. Justement le mouvement en notre faveur s'accroît cette année. Nous sommes à peu près tous à l'exposition internationale où le public acheteur nous fait décidément meilleur accueil. Ce qui du reste vous en donnera mieux l'idée que tout ce que je pourrai dire, c'est que la maison Boussod a maintenant des Degas et des Monet et qu'elle aura aussi des Sisley et des Renoir. Je suis assez en faveur, car les premiers tableaux qu'ils m'ont achetés ont été revendus de suite. Bref, cela va assez bien et c'est justement ce qui me fait déplorer votre absence, surtout si vous ne parvenez à faire ce que vous espériez en Amérique. J'avais été surpris et un peu peiné, je l'avoue, de votre silence, et si les Boussod n'avaient pas donné de l'avant, et sans l'exposition Petit, je me serais sans doute trouvé bien en peine; enfin vous n'avez pas à vous inquiéter de moi. Tâchez de nous revenir le plus vite possible et à votre satisfaction. Ecrivez-moi surtout, je serai si content d'apprendre que vous réussissez.

Mes compliments à votre fils.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Renoir a fait un superbe tableau de ses baigneuses, pas compris de tous, mais de beaucoup. Sisley avec d'anciennes choses a beaucoup de succès; quant à moi j'ai vendu presque toutes mes toiles. Whistler est aussi des nôtres avec de très jolies choses.

*L. Venturi, «Archives...», 1939, t.I, pp. 325-326.
Archives Durand-Ruel.*

789. À G. PETIT

13 mai 1887

[Monet demande 2000 francs avant de partir pour Londres.]

790. À RODIN

Giverny

Mon cher Rodin,

Geffroy m'écrit qu'il va prendre jour pour venir passer une journée de cette semaine avec vous à Giverny.

Tâchez donc de prendre dimanche. Ce serait bien aimable à vous. Il me tarde de vous voir.

Amitiés,

Claude Monet.

23 mai [1887].

Musée Rodin, Paris.

791. À RODIN

Giverny, 5 juin [1887]

Mon cher Rodin,

Sargent n'est pas libre, il est à la campagne jusqu'à demain. Je dois le voir et nous arrangerons cela probablement pour jeudi à déjeuner.

Je vous préviendrai.

Amitiés,

Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

792. À RODIN

Giverny

Mon cher Rodin,

Je compte bien sur vous cette fois pour samedi prochain.

J'écris aussi à Mirbeau et à Richepin.

A bientôt.

Amitiés,

Claude Monet.

12 juin 87.

Musée Rodin, Paris.

793. À DE BELLIO

Giverny, [avant le 24 juin 1887]

Mon cher Bellio,

Je travaille tant depuis mon retour que je n'ai pu trouver jusqu'à présent un instant pour vous écrire.

En quittant Paris, j'ai bien insisté chez Petit pour que votre *Gave* vous soit rendue dès la fermeture de l'exposition et j'aime à croire que cela a été fait exactement et que le tableau vous a été rendu en bon état.

Au cas contraire, faites-le-moi savoir par un mot.

Je vous renouvelle mes remerciements pour votre obligeance.

Comme je vous le dis, je pioche beaucoup.

Quel admirable temps et qu'il fait bon à la campagne, ceci en passant pour vous faire souvenir de votre promesse de venir un jour à Giverny. Pensez-y, vous savez le plaisir que cela me ferait.

Vous devriez amener avec vous M^{lle} de Bellio, qui trouvera ici des jeunes filles très gentilles, et vous pourriez de la sorte passer une bonne journée.

Prévenez-moi,

Amitiés de votre

Claude Monet.

R. Niculescu, «G. de Bellio, l'ami des impressionnistes», in: «Revue roumaine d'Histoire de l'Art», t. I, n° 2, 1964, pp. 252-253.

Document original, Archives Durand-Ruel.

794. À DURET

Giverny

Mon cher Duret,

Il me faut encore une fois ajourner mon voyage à Cognac. Je suis empêtré dans des toiles importantes auxquelles je travaille depuis des mois et dont je ne puis sortir, et, comme je suis tenace et que je veux en sortir, il me faut renoncer pour quelque temps à tous projets de voyage.

Ceci bien à regret, vous le savez, car je vous avais formellement promis ma venue pour septembre, et nous y voilà presque. Il me fallait aussi conduire mon plus jeune fils aux eaux de Salins dans le Jura, et il m'a été impossible de le faire, c'est vous dire que je suis réellement pris.

Je travaille comme jamais, et à des tentatives nouvelles, des figures en plein air comme je les comprends, faites comme des paysages. C'est un rêve ancien qui me tracasse toujours et que je voudrais une fois réaliser; mais c'est si difficile! Enfin, je me donne bien du mal, cela m'absorbe au point d'en être presque malade. Excusez-moi donc encore cette fois, mon cher ami, et soyez persuadé que si, par impossible, je voyais un joint pour venir passer une huitaine, que je vous en ferais part aussitôt.

Quand vous aurez un moment, donnez-moi de vos nouvelles, vous serez bien aimable.

En dehors du travail, saviez-vous que je suis allé à Londres voir Whistler et que j'ai passé là une douzaine de jours, émerveillé de Londres et aussi de Whistler qui est un grand artiste; il a été on ne peut plus charmant pour moi du reste, et m'a invité à exposer à son exposition. Il avait manifesté le désir de venir à Paris et d'y avoir une installation, mais n'ayant pas bougé de Giverny depuis des mois, je n'ai plus entendu parler de lui. En avez-vous des nouvelles de votre côté? Mais je m'arrête, car il me faut aller au travail.

Mes meilleures amitiés.

Votre

Claude Monet.

13 août 87.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 84.

795. À HELLEU

Giverny, 19 août 1887

... J'ai entrepris des figures en plein air que je voudrais finir à ma manière, comme je finis le paysage...

Document original (collection M^{me} Howard-Johnston).

796. À G. PETIT

Giverny, 22 août 1887

[Monet demande à Petit de prendre soin d'un cadre.]

796 bis. À P. HELLEU

Giverny par Vernon (Eure), 6 sep^{bre} 87

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-91, don de M^{me} Howard-Johnston.

797. À DURET

Giverny

Mon cher Duret,

Certainement nous continuons nos petits dîners mensuels et nous comptons sur vous pour le premier jeudi de novembre. Je reviens de Paris où j'ai été m'occuper des tableaux à envoyer à Londres. La maison Boussod et Valadon a dû en faire l'expédition hier, j'en préviens directement Whistler. C'est bien aimable à lui d'avoir pensé à moi et je suis bien curieux de l'effet que cela va produire à son exposition.

Je compte venir à Londres pour le moment de l'ouverture: le 25 novembre; je voudrais même essayer d'y peindre quelques effets de brouillard sur la Tamise. Y retournez-vous vers cette époque-là? Ça me ferait grand plaisir.

Enfin nous causerons de tout cela à Paris, à bientôt.

Tout à vous,

Claude Monet.

25 oct^{bre} 87.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 83.

798. À WHISTLER

Giverny

Mon cher Whistler.

Je reviens de Paris où je suis allé m'occuper de l'envoi de mes tableaux, qui sont en route et seront remis dans les délais voulus à votre galerie par les soins de la maison Boussod et Valadon, les successeurs de Goupil. J'espère que le comité ne sera pas trop effrayé de ma peinture. Quant à moi, il me tarde de savoir l'effet produit.

Je compte bien être à Londres vers le 20 ou 25, alors nous causerons de tout cela et de notre exposition de Paris qu'il faudra faire superbe.

Mille amitiés et à bientôt.

Votre

Claude Monet.

25 octobre 87.

C.P. Barbier. «Mallarmé-Whistler. Correspondance». Paris, 1964, p. 6 (partiellement).

Document original (Glasgow University Library).

799. À DURET

Giverny

Mon cher ami.

J'ai bien regretté de ne pas vous voir à notre petit dîner. J'ai reçu votre lettre, mais ne puis guère retarder mon voyage à Londres où je vais d'abord pour l'exposition, et voir un peu l'effet qu'y peuvent faire mes tableaux; puis, selon le temps qu'il y fera et la possibilité d'y travailler, j'y resterai plus ou moins longtemps.

Je regrette bien que vous n'y soyez pas en même temps, mais, en mars, c'est le plus beau moment de Giverny et puis, en ce moment, je ne fais pas grand-chose: c'est surtout là ce qui me décide.

Avez-vous vu mes tableaux à Londres et savez-vous l'effet qu'ils ont produit? Cela m'intéresserait de le savoir par un petit mot.

A Paris, ça marche on ne peut mieux pour moi, même au-delà de mes espérances, et je serais on ne peut plus content, si je pouvais être aussi satisfait de mes tableaux.

Ecrivez-moi, n'est-ce pas?

Toutes mes amitiés,

Claude Monet.

7 nov^{bre} 87.

Musée du Louvre. Cabinet des Dessins, D. 100, ms 80.

800. À CH. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur,

Vous serez bien aimable de me faire savoir le plus tôt possible si vous êtes toujours dans l'intention de venir à Giverny, parce qu'il faut qu'avant la fin de ce mois je m'absente et justement le dimanche.

Si cela peut vous aller de venir dimanche prochain 18 courant cela m'arrangerait tout à fait.

Un mot de réponse le plus tôt possible.

Cordialement à vous,

Claude Monet.

13 déc^{bre} 87.

M^{me} Hoschedé me charge de vous prier d'amener M^{lle} votre sœur, on irait vous chercher à Vernon.

Document original. Archives Durand-Ruel.

801. À CH. DURAND-RUEL

Déville-lès-Rouen, 21 déc^{bre} 87

Cher Monsieur,

Je rentre ce soir à Giverny et suis très désireux d'avoir votre visite, mais, comme je suis obligé de venir à Paris à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre, je vous serais très obligé de me faire savoir, de suite, quel jour vous pensez vous-même pouvoir venir.

Je compte sur un mot de vous, par le retour du courrier, à mon adresse à Giverny.

Bien à vous,

Claude Monet.

Document original. Archives Durand-Ruel.

802. À BERTHE MORISOT

Samedi [7 janvier 1888]

Chère Madame,

Toutes mes excuses de m'être présenté chez vous avec une si triste mise, et merci de l'excellente tisane que vous m'avez donnée; grâce à elle et au repas, je peux repartir chez moi tout à fait remis.

Votre amicalement dévoué

Claude Monet.

Document original.

803. À MALLARMÉ [Paris, hôtel Garnier, 8 janvier 1888] dimanche matin

Je suis ici avec Whistler de passage à Paris et qui serait très heureux de faire plus ample connaissance avec vous.

Si cela vous est possible, voulez-vous venir déjeuner avec nous ce matin? rendez-vous 11 heures et demie, café de la Paix.

C.P. Barbier. «Mallarmé-Whistler. Correspondance». Paris, 1964, pp. 6-7.

804. À RODIN

Giverny

Mon cher Rodin,

Que j'ai été désolé de ne pouvoir venir aux Cosaques et quelle malchance de ne pas vous rencontrer le lendemain. J'avais tant le désir de vous serrer la main et de vous dire toute ma joie. Recevez donc tous mes compliments, mes félicitations que je vous adresse du fond du cœur.

Votre grand admirateur et dévoué ami

Claude Monet.

8 janv. 1888.

Musée Rodin, Paris.

805. À ALICE HOSCHEDÉ

Cassis, vendredi 13 [janvier 1888]

Malgré la date fatale, je suis arrivé à bon port et, grâce à l'obligeance de M. Reynoult, j'ai pu profiter du train de luxe qui partait de Paris à 6 heures 47 et je suis arrivé à Marseille deux heures plus tôt, ce qui m'a permis d'être ici à 10 heures 20. A mon réveil à Avignon, il faisait un soleil superbe; quelle différence tout de même, c'est à n'y pas croire! En arrivant ici il m'a fallu abandonner le pardessus; il fait absolument chaud, trop chaud, vu le brusque changement.

Cassis est très joli; il y a quelques motifs superbes, mais, je crois, je trouverai mieux demain. Cependant je m'y arrêterai peut-être au retour.

Je vais repartir dans un moment pour Toulon où je coucherai et demain je serai fixé sur ma première impression sur Antibes.

J'ai déjeuné ici avec un officier de marine très aimable qui est de Cassis, et à qui je m'étais adressé pour avoir des renseignements, en faisant le trajet de la gare au pays.

Que j'ai donc pensé à vous ce matin en me promenant et que je voudrais pouvoir un jour vous avoir avec moi pour jouir de ce délicieux climat, de ce beau spectacle! Le temps se couvre ce soir, mais on me dit que c'est ainsi depuis quelques jours; en tout cas j'ai été très favorisé d'arriver avec un pareil temps.

A demain! Ecrivez-moi surtout; baisers à tous, les meilleurs pour vous.

Votre

Claude.

Document original.

806. À ALICE HOSCHEDÉ

Château de la Pinède,
Cap d'Antibes, Alpes-Maritimes
[15 janvier 1888]

Je suis ici depuis hier soir; j'espérais trouver de vos nouvelles, mais rien encore.

J'ai fait un meilleur voyage; pour venir de Toulon ici, j'ai pris un train omnibus qui, par sa lenteur et ses nombreux arrêts, m'a permis de bien voir chaque endroit; aussi étais-je affolé par tous ces beaux endroits. Agay et Trayas sont splendides, et certainement j'irai, s'il est possible de s'y caser, même mal; mais j'en doute. De Juan-les-Pins, je ne puis encore juger, n'ayant que très peu vu, mais, jusqu'à présent, je ne suis pas très emballé. L'hôtel ou le château, puisque c'est le vrai nom, est admirablement situé; j'y ai une immense chambre avec vue sur de jolis jardins et la mer, mais, chose terrible, c'est une maison à peintres: le père Harpignies est là avec des élèves, puis il y a un ami de Faure que j'avais rencontré chez lui à Etretat. Ensuite la pension est assez élevée, 12 francs par jour. Voilà bien des raisons qui me feront renoncer à cet endroit, à moins que je n'y trouve des merveilles, et, comble de déveine, voilà qu'aujourd'hui il fait un temps de chien, de la pluie à torrents, donc impossibilité de voir et de se rendre compte du pays; si la pluie continue demain, j'irai quand même à Agay voir si l'on peut y loger ou non.

Il me tarde bien d'avoir de vos nouvelles. J'ai vu tant de choses en si peu de temps qu'il me semble être parti depuis un siècle.

Vous ai-je dit être retourné chez Petit que je n'ai pas vu, mais où je n'ai touché que 200 francs et 300 le matin? Bref, moins que rien. J'ai pris ma montre chez Garnier, qui ne bronche pas d'une demi-seconde; il doit gratuitement revoir ma montre d'argent et la renvoyer à Giverny pour Jacques, comme je la lui ai promise.

A demain, mille tendresses pour vous, embrassez bien tous les enfants et ne m'oubliez pas auprès de Marthe.

Dimanche matin.

Votre

Claude.

Document original.

807. À ALICE HOSCHEDÉ

[Cap d'Antibes],
dimanche soir [15 janvier 1888]

J'ai reçu votre lettre du 13, juste comme je venais de faire partir la mienne. Je suis très heureux de vous savoir tous bien, et mon petit Michel est bien gentil de penser à son papa si loin de lui.

Je vois décidément que ce pays n'est pas mon affaire. Malgré le vilain temps, après déjeuner, le père Harpignies et d'autres messieurs ont voulu me montrer les merveilles de l'endroit; c'est très beau sans doute, mais cela me laisse froid, car, malgré le mauvais temps, on peut toujours se rendre un peu compte. Aussi, à la grande déception de l'hôtesse et de ces messieurs, vais-je aller voir demain si je peux trouver un gîte possible à Agay; c'est un pays terrible et sauvage, où il n'y a qu'une ou deux maisons, des carrières et la gare, mais là je suis sûr de trouver de quoi faire. Enfin, je serai fixé demain, mais, pour sûr, je ne resterai pas ici; puis les gens qui sont ici, bien que très aimables, m'embêtent absolument. Ecrivez-moi toujours ici jusqu'à nouvel ordre, je vous enverrai ma nouvelle adresse par dépêche.

Maupassant est arrivé à Cannes avant moi; il a été appelé: son frère y est très mal. Ici l'on ne parle que par lui, et, à cause de sa recommandation, on me fait beaucoup d'avances pour que je reste.

J'espère bien pouvoir vous écrire demain une meilleure lettre, car je n'ai pas de temps à perdre, ne voulant pas dépasser le commencement de mars. Puis (j'interromps ma lettre, voilà le dîner que l'on sonne) peut-être terminerai-je demain, voulais-je dire, mais je n'ai que juste le temps de déjeuner et de partir pour Agay. Je vous écrirai de nouveau [le] soir; tendresses et baisers à tous.
Votre Claude.

Document original.

808. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mardi matin [17 janvier 1888]

Je suis toujours au château de la Pinède; voilà le temps qui redevient beau et je vais encore regarder le pays avec le soleil, afin de ne pas trop précipiter les choses et de n'avoir pas de regrets.

Je suis allé hier à Agay, Trayas, etc. J'étais tellement fatigué de ma promenade qu'il m'a été impossible de vous écrire le soir comme je le pensais. J'ai vu des choses superbes et je pourrais m'installer, mais dans un établissement des plus modestes. Seulement dans cet endroit c'est admirablement beau, mais pas très varié, et je dois me méfier de me laisser aller à des répétitions. C'est pourquoi, avant de retourner sur mes pas, je tiens à bien regarder; peut-être même irai-je demain jusqu'à Beaulieu et Eze. Cela me fait perdre du temps, mais je crois cela plus prudent: je n'en travaillerai que plus sûrement après.

Je vois avec plaisir que vous avez eu meilleur temps; je vous le souhaite bien; j'espère que Blanche, livrée à elle seule, va faire de grands efforts.

J'ai reçu pour moi des échantillons de velours; si ce sont les mêmes qu'on a envoyés à Jean, je vous conseille d'en redemander d'autres. Pensez à renvoyer des cartes à qui m'en adresse.

A ce soir ou à demain. Comme il n'y a pas de poste, je suis obligé de terminer pour profiter d'un garçon qui va à Antibes.

Je ne cesse de penser à vous; je vous envoie tout mon cœur, et mes baisers pour tous.

Votre Claude.

Document original.

809. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes],
mercredi 4 hres [18 janv. 1888]

Toujours au château de la Pinède et pas encore de décision. J'arrive à l'instant: parti hier jusqu'à Monte-Carlo où j'ai couché (sans mettre les pieds à la maison de jeu), j'en suis parti ce matin à pied jusqu'à Nice, quelque chose comme 25 kilomètres, passant par la Turbie, très bel endroit, Eze et Beaulieu, puis Villefranche. J'ai trouvé deux endroits où je pourrais m'installer avec chance de bien travailler, mais très chers. Il me faut cependant prendre une décision, et voilà que revenant de Nice en chemin de fer, j'ai aperçu de très belles choses près d'Antibes que je veux aller voir dès demain matin, et aussitôt je prendrai enfin une décision.

En arrivant je trouve votre lettre en date du 16 et je vois que mes lettres mettent plus de temps que les vôtres à vous arriver. Je n'ai pu profiter du courrier de ce matin, c'est pourquoi je me hâte de vous griffonner ces lignes dans l'espoir qu'elles partiront de soir; il n'y a pas de poste ici et c'est très incommode, mais une fois en train de travailler, où que je me fixe, je prendrai des habitudes régulières, et, si c'est à Agay que je vais, j'aurai le temps de causer avec vous une fois la nuit venue. En tout cas, ne vous alarmez pas de me voir tarder à me mettre à la besogne; je sens que je suis plein d'ardeur, mais justement je veux bien choisir mon coin.

Il fait un temps superbe depuis deux jours, et bien chaud sauf à l'ombre. Je vous souhaite du beau temps aussi et vous conseille de sortir souvent avec Blanche. Ne vous énervez pas trop avec les domestiques; il faut tâcher de les garder au moins jusqu'à mon retour et pendant ce temps voir à en trouver d'autres.

Vous me recommandez de n'être qu'à vous sans partage; c'est chose bien inutile, vous le savez et n'avez aucune inquiétude à avoir: je vous aime et ne cesse de penser à vous; il n'y a que le travail qui pourra me faire supporter cette séparation dont je souffre bien depuis tous ces jours passés sans travailler. Recevez donc toutes mes tendresses et embrassez bien tous les enfants; mes amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Voilà le jour décisif qui approche pour mon pauvre Jean, pourvu qu'il ait de la chance!

Document original.

810. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes],
château de la Pinède, jeudi matin [19 janv. 88]

Malgré les types qui me déplaisent ici, je me décide à travailler; je commence cet après-midi, bien que j'aie fait mes préparatifs pour partir.

Tous ces gens d'ici (les peintres) sont des idiots qui m'avaient indiqué (à leur point de vue stupide) les moins bons endroits, et voilà que ce matin, n'écoutant que mon instinct, j'ai découvert de superbes choses; je vais faire quatre ou cinq toiles et, de là, j'irai à Agay où j'étais tout prêt à partir cet après-midi.

Puis je viens de recevoir, en même temps que votre lettre, une longue épître du nommé Bruno avec plusieurs recommandations pour Antibes et les environs d'Agay justement.

Il fait un temps si admirable que ce serait un meurtre de me mettre encore en route; donc, lorsque vous recevrez ces lignes, je serai en plein travail ici.

Je vous écris très à la hâte, car il me faut défaire toutes mes caisses et m'organiser pour aller au travail. J'ai cinq ou six motifs superbes à faire et très rapidement, si le temps reste aussi resplendissant qu'il est; c'est féérique.

A demain, baisers à tous, pour vous toutes mes tendresses, tout moi.

Votre Claude.

Document original.

811. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi 20 janvier 88

Enfin me voilà donc installé et à la besogne; je n'ai pas encore de porteur, mais on m'en promet un pour tout à l'heure après déjeuner.

Je peins la ville d'Antibes, une petite ville fortifiée toute dorée par le soleil, se détachant sur de belles montagnes bleues et roses et la chaîne des Alpes éternellement couvertes de neiges.

Il me faut prendre courage et supporter la société qui est ici, de fameux idiots; la nourriture est heureusement excellente.

Je suis bien content pour les enfants que la gelée soit revenue, mais cela va bien retarder Blanche pour son travail, car les envois au Salon ont lieu au commencement de mars.

Vous ne m'avez pas dit si l'intendant vous avait parlé de Jean et s'il voyait la possibilité quand [même] de le recommander, sinon à son successeur, à quelque [officier] de Rouen. Je suis si inquiet de cela.

J'écrirai ces jours-ci à Jean et j'espère bien que, lui aussi, va m'écrire, mais en attendant recommandez-lui bien de faire tous ses efforts pour soigner son écriture et bien profiter des instants qu'il passe chez M. Cellier. A-t-il fait ce que je lui ai dit pour son oncle, l'envoi des toiles?

Il me faut vous quitter ce matin: voilà la cloche du déjeuner et après, au travail.

Mille tendresses et baisers pour vous et tous les enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

812. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], samedi soir [21 janvier 1888]

Je vous écris ce soir afin que ma lettre puisse partir demain matin, car je ne suis jamais là quand le facteur vient et c'est justement que l'on compte [sic] pour faire partir son courrier.

Merci de vos bonnes lettres que je reçois très exactement. Je suis enchanté pour les enfants du froid qu'il fait à Giverny, mais je vous plains de passer vos journées à les regarder; c'est une vraie chance qu'ils ont là, mais ils font bien d'en profiter; cela ne peut durer longtemps.

Pour Blanche, au sujet des couleurs, vous ferez bien d'écrire de ma part ou en signant de mon nom ou en faisant écrire par Jean, et au besoin je les prévenirai; c'est 35, rue de Laval.

Je vous disais ce matin, que je n'étais guère content de ce que je fais, et c'est vrai, mais ça a un peu mieux marché cet après-midi: il faut s'entraîner, et, à ce point de vue, je suis doublement décidé à rester un peu ici; je serai plus maître de moi quand j'irai à Agay. Que je fasse trois ou quatre toiles bien ici, et j'y file. La maison, ici, va devenir impossible: tous les jours il y a de nouveaux arrivants, des peintres et peintresses, tous élèves du père Harpignies. C'est tordant d'entendre ces gens-là, tous en extase devant leur maître, et je pense alors à Pelouse; c'est par ce moyen que ces gens-là se soutiennent. Naturellement, je suis pour eux une bête curieuse à voir de près, et tous désirent voir ce que je fais, sans doute pour me débiter. Mais je vais travailler d'un tout autre côté que leur patron; ils en sont pour leurs frais. J'ai reçu ce matin des nouvelles de Renoir que j'avais toujours peur de voir arriver ici; il est installé à Aix chez Cézanne, mais il se plaint du froid et demande si, où je suis, il fait chaud et si c'est beau. Naturellement, je ne vais pas l'engager à venir, et ne lui dirai pas que je vais à Agay; j'ai trop besoin d'être seul et tranquille.

Je ne puis vous envoyer d'argent ce soir, mais vous n'avez pas à vous inquiéter du Petit Matelot, vous le recevrez.

Embrassez bien tous les enfants, les petits, les grands; mes amitiés à Marthe; pour vous tout mon cœur.

Votre Claude.

Document original.

813. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi midi [23 janvier 1888]

Deux mots en hâte encore. Il fait un temps idéal, c'est merveilleux, et voilà que je me sens enfin un peu maître de moi. Hier dimanche, je comptais vous écrire longuement, le temps s'étant couvert après déjeuner, mais il m'a fallu [encaisser ?] une longue promenade avec tous les pensionnaires de la Pinède, et, le soir, j'étais si fatigué que je n'ai pris que le temps d'arranger mes paquets de toiles pour ce matin, car je suis dehors, dès 7 heures.

Ce soir, je vous écrirai plus longuement et vous ferai l'envoi de fonds.

Recevez tout moi; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

814. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi soir [23 janvier 1888]

J'ai reçu vos deux lettres ce matin, la vôtre et celle de Jean et je vois avec plaisir qu'on ne s'ennuie pas à Giverny; ça n'était du reste pas cela qui m'inquiétait, je ne vous le cache pas; moi parti, toutes ces petites parties ont lieu sans encombre. Profitez donc de ce beau temps, mais ayez bien soin des petits: un malheur est vite arrivé.

Certes oui, j'ai été surpris de cette nouvelle et je voudrais bien pouvoir un instant assister (sans être vu) à ces séances de patinage; je m'imagine sans peine la joie des petits.

Comme je vous l'ai écrit ce matin, il fait un temps merveilleux et je travaille ferme, quoique lentement, ne voulant pas mettre un trop grand nombre de toiles en train, afin de ne pas être retenu trop longtemps ici.

Il me faut écrire à Castagnary. Figurez-vous qu'il y a une nouvelle loi sur l'espionnage qui interdit à qui que ce soit de prendre le moindre croquis, de près ou de loin, d'une ville fortifiée, et c'est le cas d'Antibes, que justement je veux peindre sous plusieurs aspects. Je lui demande de m'obtenir une autorisation du ministre de la guerre, car ce serait désolant d'être forcé d'abandonner ce que j'ai commencé. Il paraît que dernièrement un artiste français a été arrêté pour cela et a dû passer la nuit au poste.

J'ai prévenu Troisgros qu'il envoie à Giverny la commande de couleurs qui lui sera faite, afin que Blanche puisse bien travailler, lorsque les plaisirs du patinage lui en laisseront la liberté.

Inclus cinq billets de cent francs; c'est tout ce que je puis faire pour le moment.

Encore pas écrit à Petit, mais je vais le relancer demain, bien que je n'y compte guère; si je réussissais, cela irait bien et je vous enverrais aussitôt. En tout cas, soyez bien économe et prudente, n'est-ce pas; que le résultat de mon travail ne soit pas mangé dès mon retour. Excusez ce petit bout de morale, c'est pour votre bien. Je vous aime et ne suis qu'à vous seule.

Recevez toutes mes tendresses et embrassez bien les patineurs et patineuses (les nôtres bien entendu). Amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

815. À G. PETIT

Château de la Pinède près Antibes,
Alpes-Maritimes [24 janvier 1888]

Cher Monsieur Petit,

Très pris par le travail je n'ai pas encore pu vous écrire pour vous donner mon adresse, mais voilà les fonds qui baissent (vous savez le peu que j'ai touché en partant, 500 francs) et il me faut prendre la plume pour vous ennuyer encore.

J'espère que les durs moments du commencement de l'année sont passés et que vous allez pouvoir m'envoyer de suite un billet de mille francs.

Me voilà bien en train de travailler dans un pays superbe, n'allez pas me laisser en plan et dans l'embarras.

Je compte bien sur vous dans le plus bref délai, il m'est encore dû 2000 francs. Adressez m'en mille et si cela vous va, donnez-moi une valeur des mille francs restants pour donner à mon marchand de couleurs qui m'adresse lettres sur lettres et qu'il me faut absolument régler de suite.

Et puis je serais bien aise de savoir ce qu'il y a de nouveau.

Vous avez dû recevoir l'adhésion de Whistler, d'Helleu et de M^{me} Manet.

Enfin j'attends de vos nouvelles.

Mes amitiés.

Tout à vous,

Claude Monet.

P.-S. — Il y a ici M. Levis que vous connaissez.

Document original, Archives Durand-Ruel.

816. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mardi soir [24 janvier 1888]

Vous voyez que je ne manque pas de vous écrire chaque jour; ce matin, j'ai profité d'un instant pour écrire à Jean et, malgré cela, je ne veux pas vous laisser sans un mot pour vous qui vous portera toutes mes pensées. Hier, je vous ai fait l'envoi de 500 francs qui est parti ce matin. Ne m'en voulez pas, si quelquefois je ne vous écris pas très longuement, car j'ai chaque jour des lettres quelconques auxquelles j'ai à répondre.

Je voudrais vous dire que je suis enchanté de ce que je fais, mais, hélas, cela ne marche qu'à moitié bien, bien qu'il fasse un temps superbe et tout à fait doux, puisque je suis en été et sans pardessus; mais il y a de grandes variétés dans ce beau temps, qui me gênent, ne voulant pas mettre des masses de toiles en train. Je me suis entiché des montagnes couvertes de neige, et c'est justement cela qui varie le plus; il me tarde d'en sortir pour filer à Agay, où je serai, je crois, plus à mon affaire, et puis décidément, ces gens d'ici sont trop bornés ou arriérés; c'est rasant, mais je ne puis espérer partir d'ici avant une quinzaine.

Je ne cesse de penser à mon pauvre Jean et voudrais bien être à demain et avoir votre dépêche.

Allons, voilà qu'il me faut vous quitter pour le dîner. Le soir les hommes fument dans une pièce à part, et alors, des conversations d'art impayables! Je vous envoie mes tendresses; baisers à tous, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

817. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi soir [25 janv. 1888]

A l'heure où je vous écris, vous savez le sort de Jean, qu'il me tarde de savoir aussi.

Je vois par vos lettres que vous êtes bien triste et que la société des patineurs vous manque; il ne faut pas vous désoler ainsi: vous avez toujours la ressource de voir passer les Américains.

Ce qui est plus ennuyeux, c'est ce que vous me dites de Marthe: faites donc ce qu'il faut pour la soigner et écrivez à Forges sans retard, car ces choses-là passent avant tout.

Ici le temps continue à être admirable; c'est féérique, et quelle délicieuse température. Aujourd'hui, j'ai beaucoup mieux travaillé; j'ai pris le parti de gratter deux toiles, les premières commencées qui étaient mal parties; bien m'en a pris. Bref, je suis content de ma journée.

Je vous remercie de l'envoi des vers sur Rodin; il n'y a guère de journaux ici; un monsieur reçoit bien *Le Figaro*, mais j'en profite rarement.

Je vois que Rodin est très fêté, car, dans *Le Figaro* on annonce un grand banquet en son honneur au *Lyon d'Or*. A ce propos, vous savez que j'ai reçu une lettre de Mirbeau qui est désolé: Rodin est fâché avec lui à propos de deux lettres que Mirbeau lui a écrites au sujet de sa décoration et aussi pour l'article du *Figaro* (lequel était du reste très bien, à mon avis).

Quant à son roman, Mirbeau en paraît désolé.

A part cela, aucune nouvelle de Paris ni de personne; je suis seul avec ma peinture qui m'absorbe, ou à Giverny par la pensée, car je ne cesse de penser à vous. Du courage donc. Mille tendresses pour vous et toutes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

818. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], jeudi soir [26 janvier 1888]

J'ai reçu ce matin à la première heure votre dépêche, j'étais bien anxieux; 32 sur 54 n'est en tout cas pas mauvais, s'il n'est pas tout à fait bon; mais ce que je redoutais, c'était le mauvais numéro.

Votre lettre m'a attristé; je comprends et partage vos tourments, vous le savez, mais il ne faut pas vous les exagérer.

Je pensais bien que pendant mon absence l'on viendrait; l'important c'est que la visite ait été courte, et il ne faut pas vous en alarmer outre mesure. Pour vos soucis d'argent, je voudrais pouvoir les amoindrir en vous envoyant encore un [peu] d'argent, mais je ne puis me dégarnir de ce que j'ai jusqu'à ce que j'aie des nouvelles de Petit. L'important est donc d'être on ne peut plus prévoyante et pas trop généreuse. Tout cela n'est certes pas gai, et il est désolant de voir encore Marthe malade; heureusement c'est la seule.

Je pense que votre lettre de demain me renseignera sur cette journée du tirage, sur l'état de Jean et sur ses espérances.

Ce qui peut vous consoler, c'est de me savoir bien travaillant; le temps continue à être superbe, et ça marche mieux de jour en jour.

Puis dites-vous bien que vous avez en moi un cœur qui vous aime, un appui sur lequel vous pouvez toujours compter.

Vous ne saurez jamais assez combien je suis à vous, malgré les emportements et les mauvais côtés de mon caractère. Certes, votre situation est pénible à cause de vos chers enfants, mais il faut bien se dire que vous avez le beau rôle, car s'il n'y avait eu un ami, une circonstance quelconque pour venir à Vernon, les enfants n'auraient pas eu cette visite, et ils sont assez grands, assez intelligents pour s'en apercevoir. Ne vous tourmentez donc pas trop.

Soignez votre Marthe, faites-lui mes amitiés; embrassez bien tous les autres, vôtres et miens, et recevez le meilleur de moi, tout mon cœur.

Votre

Claude.

Document original.

819. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi soir [27 janvier 1888]

Encore une bonne journée de travail, si, avec cela, Jean avait pu amener un tout à fait bon numéro, je serais remonté, mais comme vous le dites il ne faut pas trop se plaindre et s'il y a quelque chose à tenter, comme le dit M. Cellier, il faudrait s'en occuper.

M. Love, qui a été au courant de ses saignements de nez, pourrait peut-être le certifier.

Tâchez donc de m'avoir l'adresse dans l'intention que je lui écrive pour avoir son avis.

Ce que je redoutais c'était le mauvais numéro et le voyais déjà partir dans des pays malsains.

Je n'ai encore aucune nouvelle de Paris, rien de Petit et d'après le mot de Cazin, je redoute quelques combinaisons malfaisantes, quel faux bonhomme.

Enfin je travaille, c'est l'important et, si le temps continue à être aussi beau, je ferai une bonne moisson.

Vous ne me parlez plus de Blanche, avez-vous demandé des couleurs et travaillé-t-elle?

Vous savez que tout ce qui se passe à Giverny m'intéresse, et comme je vous le dis chaque fois que je m'absente, j'aimerais bien me trouver subitement transporté vers vous, vous revoir tous, ces chers petits, mon Mimi si gentil de ne pas oublier son papa. Enfin, il viendra ce jour du retour. Soyez tous bien portants, c'est le principal.

Consolons-nous en pensant à la joie du retour. Ecrivez-moi bien longuement, dites-moi tout ce que vous faites et pensez que je suis tout à vous, baisers à tous, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

820. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes, 28 janvier 1888]

... car c'est peut-être cela qui me sauvera de cette terrible spécialité de paysagiste, et de cet état d'abrutissement où je me morfonds.

Ecrivez-moi longuement, vous voyez que je vous donne l'exemple et cependant je n'ai pas grand temps à moi, et ce soir, pour retenir les hommes, on a inauguré un jeu de cuistre, le 31; j'y ai gagné 74 francs, mais ça fait coucher tard. Puis le père Harpignies, grand musicien, fait venir son violoncelle pour faire de la musique d'ensemble avec ses élèves; ce sera peut-être agréable, mais aussi peut-être ennuyeux; cela dépendra de leur musique.

Je n'ai pu voir Maupassant qui est reparti de Cannes pour emmener son frère, absolument fou, chez le Dr Blanche, de sorte que je ne connais pas encore le *Bel Ami*; c'est cependant pour aller à la mer que j'aurais consenti à perdre une journée.

Mais il est tard, il me faut vous embrasser bien tendrement, mais de trop loin hélas!

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous tout moi, Votre Claude.

Document original.

821. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes],
dimanche soir [29 janvier 1888]

Quel malheur d'être si loin! Comme vos lignes de ce matin sont différentes de celles d'hier et combien je regrette, moi, mes lignes dures et violentes! Mais aussi, pourquoi étiez-vous si irritée vous-même? Certes, vous allez être désolée de cette lettre d'hier; je voudrais pouvoir être près de vous, en détruire tout l'effet. Soyez donc désormais plus calme et réfléchissez à ce que vous me dites. Je suis toujours sans nouvelles de Petit. J'ai seulement reçu un mot aimable de Castagnary qui me dit que je vais recevoir l'autorisation du ministère de la guerre.

Il a fait un vent terrible aujourd'hui; j'étais déjà mal en train, ça m'a achevé et je n'ai [rien] pu faire de bon. Enfin, vos bonnes lignes sont venues, et j'espère être mieux pour demain.

Recevez tout mon cœur, mes tendresses.

Baisers à tous.

Votre Claude.

Document original.

822. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi soir [30 janvier 1888]

J'ai reçu ce matin vos courtes lignes de samedi et vous en excuse, sachant les embarras du samedi. Votre lettre d'hier avait du reste détruit le mauvais effet de la précédente, et j'ai admirablement travaillé aujourd'hui; le mistral est tombé heureusement, mais a fortement refroidi le temps, temps encore superbe.

La lettre de Jean m'a fait bien plaisir, et je suis heureux de le voir raisonnable et courageux. Du reste, il faut absolument se remuer et aviser dans le plus bref délai, soit par les médecins ou autrement.

J'ai reçu une lettre de chez Petit qui me fait dire qu'il ne m'oublie pas et qu'il me donnera satisfaction d'ici peu.

C'est vague, mais ce qui l'est moins, c'est le ton employé au sujet de l'exposition qui, me dit-il, prend une tournure inquiétante et lamentable (ce qui laisse prévoir qu'il va disposer de sa galerie), démission de tous, sauf les impressionnistes, Whistler et Helleu. J'ai décidément bien peur et j'hésite à répondre que quand même il nous faut la galerie, et cependant ce serait bien malheureux.

Vous le voyez, je ne suis pas privé de soucis, sans compter les vôtres, les nôtres et le travail qui, plus je vais, plus m'inquiète et me ronge. Ce que j'entends dire ici par tous ces imbéciles et le travail intéressé de ces gens, genre Pelouse, est la preuve de la guerre qui nous est faite plus que jamais et notez que je n'ai pas à me plaindre des rapports de ces messieurs très aimables, dès qu'il n'est pas question de peinture.

Je crois que le mieux est de travailler quand même et de rapporter, si possible, de belles choses: pour cela, ayons chacun du courage et espérons, et, si nous avons des soucis et des chagrins, ne nous les reprochons pas nous-mêmes. Vous devez me connaître aujourd'hui et savoir ce qu'il y a en moi.

Je vous envoie tout mon cœur dans un bon baiser; tendresses aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

823. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes],
mercredi midi [1^{er} février 1888]

Bien à la hâte, n'ayant pu vous écrire: j'ai eu tant à écrire hier soir.

Je me désole à la pensée que vous êtes en possession de ma mauvaise lettre, qui va vous causer de la peine. Pardonnez-le-moi et pensez que je vous aime.

Je vous envoie mon cœur, tout moi.

Baisers à tous

Amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Certainement oui, j'en prends des billets, mais à ce soir longuement.

Document original.

824. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes],
mercredi soir [1^{er} février 1888]

Je suis las, j'ai travaillé sans arrêt tout le jour; que c'est beau décidément, mais que c'est difficile! J'entrevois bien ce que je veux faire, mais n'y suis pas encore. C'est si clair, si pur de rose et de bleu que la moindre touche pas juste fait une tache de saleté. Enfin, je pioche, et, quand je pioche, il faut bien qu'il en sorte quelque chose. J'ai quatorze toiles commencées, voilà l'entraînement, mais je ne peux pas les mener à fin toutes: j'ai trop dans l'esprit mon rêve d'Agay et aussi Cassis, au retour.

En effet, on doit patiner à Giverny, car il fait froid partout, et ici, depuis quelques jours, c'est terrible et c'est un désastre pour le pays, toutes ces belles fleurs, les orangers, tout est atteint; mais, malgré cela, un soleil éternel et resplendissant, et, une fois 10 heures, il refait chaud. Il a neigé à Nice et près de Toulon, mais ici nous sommes favorisés.

J'ai écrit de nouveau à Petit pour de l'argent, mais en tout cas je vous en enverrai un peu dans quelques jours pour les domestiques et aussi pour les petits; je m'inscris pour 3 francs.

J'aurais voulu écrire à Jean ce soir, mais je suis trop fatigué et j'ai encore bien des lettres à faire. Avec cela, il fait un froid de loup dans ma chambre; j'avais voulu avoir du feu il y a deux jours, et, après le dîner, nous étions dans ma chambre avec plusieurs messieurs à fumer, quand le feu a pris dans la cheminée; on n'avait jamais ramoné; ça a été un événement, tout la maison à l'envers, et il y avait tant de fumée que j'ai dû coucher dans une autre chambre.

A propos de ces messieurs les pensionnaires, j'ai dû me fâcher hier à table avec l'un d'eux qui, chaque soir, cherchait à m'asticoter et à me faire jaser sur les peintres. Bref, je me suis fâché tout rouge, le priant de n'avoir plus à m'adresser la parole; ça a jeté un froid, mais, comme c'est un idiot insupportable et mal élevé, j'ai eu tout le monde pour moi et il s'est tu piteusement. Heureusement que, dans la journée, je suis tranquille et que tous ces gens-là vont travailler avec leur patron loin de moi.

On attend pour demain l'arrivée d'un couple anglais habitués de la maison que l'on dit charmants; ils arrivent dans leur bateau; ça va faire une heureuse diversion, car tous ces gens-là sont vraiment bien mufles, sauf trois ou quatre.

Je vous aime et vous dis à demain, mille tendresses pour tous, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Et cette *Revue indépendante*? Me voilà brouillé avec le type qui recevait *Le Figaro*.

Document original.

825. À RODIN Château de la Pinède près Antibes, Alpes-Maritimes

Mon cher Rodin,

Me saviez-vous dans le Midi? Oui sans doute car vous pensez bien que j'eusse été des premiers à m'inscrire pour le banquet Rodin. J'ai à vous dire que j'ai reçu une lettre de notre ami qui est désolé et se désole à la pensée de perdre votre amitié, à cause de son article du *Figaro* (ceci entre nous).

Vous connaissez l'homme, sa passion, et le culte qu'il a pour votre talent, ne lui gardez pas rancune et écrivez-lui, vous lui ferez plaisir. Mais que cela n'ait pas l'air de venir de moi.

Je travaille, du matin au soir, plein d'ardeur, et espère bien rapporter quelques bonnes choses pour notre exposition chez Petit. Il faut que ce soit important, car vous savez que l'on fait tout pour la faire échouer. Mais enfin, il n'en sera peut-être que mieux si nous sommes restreints. Aussi faut-il que nous ayons de belles choses à montrer et que cette exposition soit l'événement artistique.

J'ai écrit à Geffroy, mais suis sans nouvelle de lui depuis longtemps. Si vous le voyez, faites-lui bien mon amitié et priez-le de m'écrire, car maintenant que me voilà en plein travail, je ne sais quand je reviendrai.

Je m'escrime et lutte avec le soleil. Et quel soleil ici! Il faudrait peindre ici avec de l'or et des pierreries. C'est admirable.

Une bonne poignée de main, mon cher Rodin.

Votre ami

Claude Monet.

1^{er} fév. 88.

Musée Rodin, Paris.

Hélas, aujourd'hui de la pluie sans discontinuer; impossible de travailler. J'ai passé ma journée dans ma chambre à regarder mes toiles; c'est bon, en somme, de voir tranquillement ce que l'on a fait, car les autres jours c'est à peine si je peux voir ce que j'ai fait, rentrant toujours à la nuit. En somme, je ne suis pas mécontent et j'ai bien six toiles qui seront de bonnes choses.

J'espère bien me réveiller demain avec beau soleil, autrement ce serait désolant et il ne me resterait qu'à aller un peu rôder soit à Nice ou à Cannes.

Votre lettre de ce matin m'a rassuré; vous êtes la plus gentille des femmes, je vous remercie et vous aime. Brûlez cette vilaine lettre et perdez-en le souvenir. J'ai profité aussi de ce temps pour mettre à jour toute ma correspondance, mais suis toujours sans nouvelle aucune de Paris; je crois que j'ai encore du papier à noircir avant d'avoir une solution de Petit. Enfin, comme il faut bien espérer que je finirai par en avoir raison, je profite de ce que j'ai un peu plus de temps pour vous adresser de suite ce petit peu d'argent: 300 francs, dont 150 pour le mois des domestiques et 150 pour aider un peu pour le reste.

Que Jean ne manque pas d'aller voir son oncle dimanche, autrement il finirait par être mécontent de ces retards.

Je vais écrire à l'intendant, et, si de votre côté vous voyez la possibilité de lui être utile par un moyen quelconque, agissez aussi, car le temps presse. Quand est la révision et quand est-on fixé sur la qualité du numéro?

Je vous quitte, le temps semble s'éclaircir un peu, je vais faire un tour. Recevez mes tendresses les meilleures de moi.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

827. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi soir [3 février 1888]

Quel pays tout de même! Je vous ai dit hier qu'il avait plu toute la journée. Ce matin, le lever du soleil était radieux, et il a fait une journée superbe sans nuage et chaud comme en été. C'est à croire qu'il ne pleut de temps en temps que pour rafraîchir la terre.

Aussi ai-je fait une fameuse journée; mon repos d'hier m'a fait du bien. Mes études marchent bien; je suis content; voilà qui va vous donner courage. J'ai reçu votre envoi de la revue et du Mirbeau, mais ce n'est pas ce soir que j'en profiterai: je suis trop fatigué. Aussitôt au lit, je dors, bien que j'aie la fièvre du travail et le désir d'être au lendemain pour reprendre la lutte, car c'en est une véritable, avec le soleil et la lumière. Ce que je rapporterai d'ici sera la douceur même, du blanc, du rose, du bleu, tout cela enveloppé de cet air féérique; ça n'a aucun rapport avec Belle-Ile, mais gare aux colorations d'Agay.

Mais je dois vous quitter, je veux de suite écrire au docteur Filleau, et j'ai hâte de dormir.

Recevez toutes mes pensées et embrassez bien les enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

J'ai de plus en plus horreur de l'entourage, je n'ai jamais rien vu de si bête, aussi ne dis-je plus un mot à table.

Document original.

828. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], samedi soir [4 février 1888]

Toujours du beau temps toujours; je suis très fatigué et inquiet de ce que j'ai fait aujourd'hui, j'ai peur d'avoir mal travaillé et il me tarde d'être à demain pour voir cela au jour.

Je vois avec plaisir qu'à [part] un peu de froid, vous avez eu beau temps, et peut-être aurais-je pu travailler, si j'étais resté près de vous.

Vous me demandez l'emploi de mon temps; je le passe à peindre et ne suis ici qu'aux heures de repas; mais je comprends ce que vous désirez savoir, donc je vous écrirai une longue lettre avec force détails. Ce soir, je suis las, inquiet, et puis il me faut bien l'avouer, ma vue baisse, et je ne puis plus lire le soir; en écrivant, toutes ces lignes se brouillent; je tente bien de moins fumer, mais c'est dur. Heureusement que je dors comme une brute et que je n'ai pas besoin de lire; mais pour écrire, comme je n'ai généralement que le soir que je peux consacrer à cela, ça me fatigue. Peut-être n'est-ce que passager et dû à l'excès de travail.

Je vous dédommagerai demain de cette courte lettre, car je n'en peux plus. Je vous envoie tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

829. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche soir [5 février 1888]

Tous les jours, je veux vous écrire un peu plus longuement, mais j'ai si peu de temps et suis si las, quand l'heure du coucher arrive, que je remets toujours au lendemain.

Il ne faut pas m'en vouloir et vous devez au contraire me savoir gré de ne pas manquer un jour sans vous donner de mes nouvelles; ma pensée va toujours à vous et je suis chaque jour anxieux de recevoir vos lettres.

Je vois avec plaisir que le froid a ramené les plaisirs du patinage. Je vous vois d'ici et M. Delfour vous faisant la cour; il y a bien longtemps que j'attendais ce rapprochement; ceci soit dit sans méchanceté.

Ici, je passe pour un ours, que je suis du reste; j'aurais du reste bien du mal à m'égayer, tous ces gens étant plus ou moins idiots. Il n'y a qu'un ménage possible, c'est ce monsieur que j'ai vu chez Faure. C'est un critique de musique, ancien chanteur et qui aussi fait de la peinture. Le ménage anglais annoncé est venu, mais est reparti; ils ont déposé les bagages et doivent revenir; ils sont allés jouer à Monaco; j'ai vu la dame qui est, en effet, très bien, très élégante. A part cela il y a trois vieilles filles anglaises et deux dames françaises très malades; le ménage Harpignies, braves gens, mais assommant, très malin et ficelle; et enfin les élèves du maître qui sont stupides; vous voyez que ce n'est pas très folâtre. La maîtresse de la maison est un type, amie de Manet et de Degas. Elle a deux enfants de 14 à 16 ans qui ont été élevés à Londres; ils sont très gentils. Je rentre généralement après le soleil couché; le temps de voir mes toiles à la lueur de deux bougies, de me nettoyer, puis le dîner arrive. On fume ensuite, et c'est le moment le plus dur, le moment des discussions absurdes; quelquefois on joue au 31, ou quelqu'un touche du piano, et c'est alors que je monte bien vite vous écrire.

En un mot, je m'ennuie à mourir dès que je n'ai plus ma peinture qui m'obsède et me tourmente bien. Je ne sais où je vais; un jour je crois à des chefs-d'œuvre, puis ce n'est plus rien; je lutte, je lutte sans avancer. Je crois que je cherche l'impossible. Je suis néanmoins très courageux. C'est si beau, il fait beau et chaud comme en été, aussi tout le monde se réjouit d'être ici sachant le froid qu'il fait à Paris.

Je suis toujours sans aucune nouvelle de Paris. Personne ne m'écrit. Il va encore falloir que j'envoie des dépêches aux Petit; c'est dégoûtant.

Je vous quitte, je n'y vois plus clair.

Je vous envoie mon cœur bien à vous; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Oh oui! je voudrais voir Mimi patiner et beby [*sic*]; vous n'en parlez jamais.

Document original.

830. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi soir [6 février 1888]

Quelle malédiction que cette sacrée peinture et que je me fais de mauvais sang et sans avancer, sans pouvoir arriver à ce que je voudrais, et cela avec le plus beau temps que l'on puisse rêver, et quand je voudrais finir pour aller à Agay!

Ce n'est cependant pas faute de me donner du mal; je n'arrête pas, j'en suis abruti, quand le soir vient, et cependant j'aspire toujours au lendemain.

J'enrage d'autant plus de voir ces peintres de quatre sous qui sont ici; ils font leur séance régulièrement, commencent et finissent par un bout, et, leur séance finie, n'y pensent plus. Je maudis d'être dans un pareil milieu.

Evidemment, je ne peux me donner du mal impunément, et il en sortira quelque chose, j'espère, mais que j'ai donc de mal à présent!

J'espère que vous avez bien reçu mon envoi de 300 [francs] qui aura pu vous venir un peu en aide. J'ai télégraphié ce matin à Petit, car je suis toujours sans nouvelles. J'ai reçu ce matin vos courtes lignes et celles de Jean, auxquelles je voudrais bien aussi répondre ce soir. Qu'il ne m'en veuille pas, le pauvre enfant, mais, à l'avance, la paresse me gagne. Je lui écrirai demain sans faute, mais un peu à votre détriment.

Il est venu ici un ami d'Harpignies qui est médecin militaire; je lui ai parlé du cas de Jean et il me dit que les hémophiles ne sont pas un cas d'exemption, que souvent, dans les cas graves, on ajourne l'entrée au service, mais que c'est tout ce que l'on peut obtenir. Quant à son numéro, il me dit qu'il se trouve juste à la limite des bons numéros, qu'il peut cependant être bon. Mais quand est-on donc fixé là-dessus?

Malgré tous ses plaisirs, je compte sur vous pour lui bien recommander de travailler avec M. Cellier.

Embrassez-les bien tous, petits et grands, filles et garçons, et recevez tout le cœur de votre vieux Claude qui vous aime.

Vous ne m'avez jamais dit si la montre était arrivée pour Jacques.

Document original.

831. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mardi soir [7 février 1888]

Merci de votre longue lettre de dimanche que j'aurais aimée remplie de meilleures nouvelles.

Quel malheur que, depuis longtemps, comme je vous le disais, vous ne vous soyez pas enquis d'autres domestiques, car il était écrit que ceux-là ne resteraient pas. Je vous plains bien, car cela va forcément vous causer de l'ennui et désorganiser votre vie. Je ne puis rien vous dire quant à ces questions d'intérêt, mais je souhaite que vous ayez mis à exécution votre projet d'aller à Paris; c'était le mieux, et il me tarde de savoir ce qu'il en est.

J'espère bien que cette indisposition n'aura pas eu de suite et ne saurait vous trop recommander de ne pas vous alarmer de tous ces ennuis. La santé avant tout. Bref, il me tarde bien d'être à demain pour avoir de vos nouvelles.

Moi, je continue à me faire un terrible mauvais sang avec mes toiles; je pioche, je cherche, mais que de mal! Heureusement qu'il fait le plus magnifique temps qu'on puisse rêver, c'est délicieux.

Ne m'en voulez pas de m'arrêter si vite; je tiens à écrire à Jean et il est déjà tard, et mes malheureux yeux ne vont guère avec mes deux bougies.

Mille tendresses et baisers à tous, amitiés à Marthe; pour vous tout mon cœur,

Votre

Claude.

Jacques a-t-il reçu ma montre?

Document original.

832. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], jeudi soir [9 février 1888]

Je suis désolé des tristes nouvelles que m'apporte votre lettre et vous plains de tout mon cœur, vous qui aviez déjà tant de sujets de tourments. De mon côté, j'étais hier plus content de mon travail, mais je me suis senti assez mal à l'aise ce matin pour ne pas aller travailler, malgré un temps de plus en plus merveilleux. Moi qui dors comme un plomb, je me suis réveillé vers 4 heures tout fiévreux, et j'ai gardé toute la journée un violent mal de tête. C'est sans [doute] un peu de fatigue; aussi l'excès de travail, et puis ce soleil qui, depuis quelques jours, est d'une force excessive; et, cependant, je m'étais fait acheter un chapeau de paille. Ce soir, je me sens reposé et espère qu'après une bonne nuit il n'y paraîtra plus.

La maison était presque vide aujourd'hui, tout le monde était allé à la fête des fleurs à Nice. Moi, je me suis mollement promené en rêveur et en rentier; la maîtresse de l'hôtel m'a fait visiter une merveilleuse propriété où on cultive et où l'on exploite la culture des plus belles plantes du pays. Ce que nous avons rapporté de fleurs! C'était admirable: des branches de mimosa plus grandes que moi. Que n'étiez-vous [là] pour jouir de tout cela! Je n'ai encore [pu] vous faire le moindre envoi de fleurs; c'est que ça [ne] m'est [pas] si commode ici, mais vous ne perdez pas pour attendre.

Je me couche espérant faire une bonne nuit et me retrouver vaillant pour demain.

Mille tendresses et baisers à tous, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

833. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes],
vendredi 6 h soir [10 février 1888]

Je rentre de travailler tout à fait remis de ma fatigue d'hier et très content de ma journée; j'ai travaillé à sept toiles, mais le repos est quelquefois nécessaire. Quelle journée pénible vous avez dû avoir à Paris, mais quelle joie a dû causer votre retour avec le jeune Raingo!

J'ai reçu ce matin une très aimable lettre de van Gogh qui m'annonce le retour de mes tableaux de Londres et me demande le prix de la *Vue de Bennecourt*; il vient de vendre un de mes tableaux, et il me demande d'être le premier à voir ce que je rapporterai. Ça me fait plaisir.

N'étant pas là quand le facteur est venu, on m'a dit qu'il y avait un chargement pour moi; je pensais qu'enfin c'était de Petit, mais non, c'est ma montre qui est allée à Giverny et que l'on m'a retournée. J'en suis quitte pour l'envoyer à Jacques.

Puis ce soir, à l'instant, je reçois une dépêche de Petit qui m'annonce une lettre; pourvu qu'elle soit chargée.

Le temps continue à être de plus en plus beau, c'est-à-dire merveilleusement beau. Que je voudrais donc un jour pouvoir jouir de ces belles choses avec vous, au lieu de vous laisser perpétuellement.

Je vous écris à la hâte avant le dîner, afin de pouvoir me coucher de meilleure heure, car voilà qu'il y a chaque soir ou jeu, ou concert, et je ne puis faire autrement que d'y assister quelquefois.

Je vous envoie toutes mes pensées et tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

834. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], samedi soir [11 février 1888]

Deux mots seulement ce soir, parce qu'il me faut écrire encore à Petit dont je n'ai pas reçu la lettre annoncée, puis à van Gogh et au marchand de couleurs. Vous jugez de la besogne.

Je vois que décidément votre conseiller, M. Rémy, n'est pas toujours très obligeant, et je tremble d'apprendre quelques désagréments de la signature de cette procuration, mais souhaite bien de me tromper.

Je serai également bien aise d'apprendre que vos nouveaux domestiques peuvent faire l'affaire, mais suis désespéré pour mon jardin juste au moment de l'agrandissement. Vous ne me dites pas si Jean est revenu de Rouen. Je pensais avoir une lettre de lui ce matin.

Quant à moi, journée de travail ordinaire, médiocre. Je ne sais décidément plus me sortir d'une toile; je sens que je refais chaque jour la même besogne sans avancer. Un jour, je me leurre, et, le lendemain, je revois tout mal. Je vous assure que j'ai peur d'être fini, vidé. Je me ronge; et moi qui pensais faire plusieurs stations et des merveilles!

Allez, plaignez-moi, car je souffre bien au fond. Que je voudrais donc être près de vous au moins une journée! Je serais plus fort après.

Je m'arrête; j'ai ma corvée de lettres à faire.

Recevez tout moi dans un baiser.

Tendresses aux enfants; amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

J'ai réexpédié la montre à Jacques.

Document original.

835. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes],
dimanche soir [12 février 1888]

C'a été une bien mauvaise journée aujourd'hui. Impossible de travailler: il a plu tout le temps; donc repos forcé. La déception a été générale, car tout le monde, sauf moi, devait aller à Nice. On ne savait que faire, et il m'a fallu me résigner à montrer mes études, ce que j'avais toujours refusé; et, bien que ces gens-là n'y entendent pas grand-chose, ils ont été épatés de la lumière et de la sensation du pays, car eux, malgré cet éclat, ne font que des choses ternes.

Puis, l'après-midi, avec quelques courageux, nous sommes allés nous promener malgré la pluie, et j'ai vu des choses magnifiques, et décidément ce cap d'Antibes est plus beau que je ne pensais.

Vous voilà enfin débarrassée de vos soucis domestiques; c'est une bonne chose, et je souhaite bien d'apprendre que leur départ s'est effectué sans histoires fâcheuses, et que les nouveaux fassent l'affaire.

Je voudrais pouvoir vous venir en aide, mais toujours rien de Petit. Si van Gogh accepte mon prix 2000 francs, ça ira mieux, mais je ne puis avoir de réponse avant quelques jours.

J'ai écrit à M. Darolle, et suis, comme Jean, assez partisan d'attendre et de courir la chance. J'ai reçu sa lettre et suis heureux de voir qu'il travaille un peu. Pour le moment, ils doivent être tous bien heureux de la venue de M. Jean, et tout doit être à la joie.

Je vous envoie toutes mes pensées, tout mon cœur.

Embrassez les enfants, amitiés à Marthe que je suis heureux de savoir un peu mieux; compliments à M. Raingo.

Votre

Claude.

Document original.

836. À GEFFROY [Cap d'Antibes], 12 février 1888

...Je pioche et me donne un mal de tous les diables, suis très inquiet de ce que je fais. C'est si beau ici, si clair, si lumineux! On nage dans de l'air bleu, c'est effrayant...

G. Geffroy, 1922, p. 117.

837. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi soir [13 février 1888]

Encore une journée de perdue, pluie et temps gris, et, ne croyant pas à la possibilité de rien pouvoir terminer par temps gris, je n'ai rien commencé, mais cependant, comme ce serait un peu trop de repos, si demain matin le soleil ne se montre pas, je commence quelque chose. En somme, j'ai profité de ce temps pour faire ma correspondance et n'ai pas écrit moins de sept lettres; c'est un fameux débarras. La lettre de Petit est arrivée, mais sans rien dedans. On m'a dit que M. Petit a été malade et que c'est la cause de ce retard, et l'on me dit qu'il ne m'oublie pas, mais qu'il me faut patienter encore un peu. Mais le plus fort, c'est que [cette] maladie est une histoire, car il y a ici un jeune homme dont la mère voit journellement la famille Petit et qui n'en dit mot à son fils; je suis furieux et lui réponde de la belle façon.

J'ai reçu une lettre de Renoir, qui, encore une fois, a eu des ennuis chez Cézanne et n'a pu y rester; il est installé aux Martigues près Marseille.

J'attends impatiemment des nouvelles de Boussod dans l'espoir de vous envoyer de l'argent, car les dettes doivent s'accumuler; vous devriez bien m'en dire le chiffre.

Quant à ce que vous me dites de Brandin, il faut absolument lui parler sérieusement, car les autres ont dû, en effet, lui faire prendre de vilaines habitudes. Vous pouvez lui dire de ma part que, si on surprend la moindre chose, on le renverra. Enfin, je veux espérer pour vous que tout ira bien et que le départ des autres se sera bien passé.

Ce soir, pour se rattraper de n'être pas allé au Carnaval de Nice, on a voulu se déguiser et danser, mais ça n'a pas mordu; on s'est borné à faire de la musique et à jouer *au Nain jaune* et au baccara, où j'ai perdu 10 francs.

Je vous envoie tout mon cœur; baisers à tous, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

838. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mardi midi [14 février 1888]

Je trouve votre lettre qui me dit tous vos ennuis, qui me désole; aussi, tant pis, je me dépouille et me hâte de vous envoyer ces 250 francs.

Bien à la hâte, je n'ai que le temps de vous envoyer mes pensées.

Votre

Claude.

Temps superbe revenu.

Document original.

839. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi [15 février 1888]

Quelle désolation aussi ici pour moi: le temps que je croyais remis hier s'est de nouveau mis à la pluie; aujourd'hui, il fait temps gris, et j'ai beau me promener et chercher, c'est si peu en harmonie avec ce pays, que je ne peux me décider à rien entreprendre, et j'ai très peur que ça ne dure, car ça a commencé avec la lune.

Je suis tout à fait désolé, c'est trop d'arrêt et cela va bien me retarder, d'autant que je suis loin d'avoir fini. Avec cela, votre situation à vous m'inquiète bien aussi. Comment allez-vous faire? Quels misérables que tous ces domestiques et comme je vous plains.

J'ai adressé à Jean, il y a quelques [jours], quelques petits vases en poterie du pays qui vous sont destinés pour votre fête, avec quelques fleurs qui vous seront adressées demain et qui vous porteront toutes mes pensées et tout mon cœur. Mais qu'il me serait plus doux de venir vous les offrir moi-même, hélas! Mais ce sera toujours votre fête à mon retour.

Recevez donc mes caresses et tous mes souhaits.

Baisers à tous, n'est-ce pas? Amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

840. À ALICE HOSCHEDÉ

[Cap d'Antibes],
dimanche 11 h matin [19 février 1888]

Hélas, que je serais mieux près de vous aujourd'hui, plutôt que de me faire du mauvais sang comme depuis quelques jours! Il est 11 heures et je me lève seulement, tant je suis dégoûté du temps, de cette fatale interruption dans le travail et par suite dégoûté de ce que j'ai fait. Il ne pleut pas aujourd'hui, il fait même du soleil, mais si différent de celui que je peignais.

Avec cela, rien de Petit, pas de réponse de van Gogh qui, sans doute, a trouvé mon prix trop cher. Vous savez que j'ai toujours peur de me trouver sans le sou, et, si cela continue, c'est ce qui va m'arriver. Vous allez me trouver bien en noir, mais c'est qu'il y a de quoi. Nous allons être fin février et rien de fait de bon.

Excusez-moi, je devrais vous cacher ces tristes pensées, vous avez assez des vôtres, mais nous sommes ainsi faits que nous éprouvons le besoin de nous confier nos soucis comme un soulagement.

Je ne cesse de penser à vous dans la peine comme dans la joie.

Je suis content de vous savoir satisfaite de ces domestiques, pourvu que cela dure. J'ai reçu l'autre jour le petit mot de Jacques; j'avais omis de vous le dire; il est bien gentil de m'avoir écrit et je suis heureux de lui avoir fait plaisir.

Ci-inclus la lettre de M. Darolle que j'ai reçue hier soir. Je vois qu'il n'y a qu'un avis: il faut attendre; seulement, si je le comprends bien, il donne à entendre qu'il n'y a ni bon ni mauvais numéro.

J'écrirai à mon Jean. Embrassez-les tous bien fort, amitiés à Marthe; tout mon cœur pour vous.

Claude.

Document original.

841. À ALICE HOSCHEDÉ

[Cap d'Antibes, mardi]¹ 21 fév. 88

Le temps semble se remettre, mais, malgré le soleil qui brille, je ne puis encore travailler aujourd'hui à cause des nuées qui couvrent les montagnes, puis tout est mouillé et il faut que cette humidité s'évapore.

Je suis dans une inquiétude extrême: toujours rien de Petit ni de Boussod; quelle situation et comme je souhaite à présent que l'exposition n'ait pas lieu, car j'en serais dégagé, autrement, je crois bien qu'il me sera impossible d'y prendre part, tout en en subissant les frais.

Du reste, je flaire que Petit a dû disposer du mois de mai. Harpignies qui est des aquarellistes me dit qu'à cause de l'exposition du cercle des Mirlitons qui a lieu en ce moment rue de Sèze, la leur est reportée à un mois plus tard, puis, comme je vous l'ai dit, il y a ici, parmi les élèves d'Harpignies, un jeune homme dont je connais la mère, laquelle tripote, je crois, dans les tableaux et qui est tout à fait de la maison Petit; elle écrit journellement à son fils, et je vois bien, par le peu qu'il me dit, qu'il sait le mois de mai donné à d'autres.

Que de canailleries décidément dans tout cela et que de points noirs à l'horizon! Mais que ces tristes nouvelles ne vous alarment pas trop; vous savez que, malgré toutes mes défaillances je reste courageux; que le vrai beau temps revienne, et le travail me sauvera de toutes ces pensées noires. Ecrivez de bonnes lettres qui me remontent et me consolent, et dites-vous que je vous aime tendrement. Baisers à tous les enfants, amitiés à Marthe; pour vous tout moi.

Votre

Claude.

Et au milieu de tout cela, vivre avec des étrangers plus ou moins agréables, dissimuler ses ennuis et ne pouvoir être compris de personne!

¹ Monet a écrit par erreur *lundi 21 fév. 88*. La correction *lundi 20 février 1888* est exclue par les renseignements météorologiques qui nous amènent à préférer la leçon *mardi 21 fév. 88*.

Document original.

842. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi soir [24 février 1888]

Le temps est revenu complètement superbe, mais, hélas, mes motifs sont tout changés, et j'ai grand-peine à les reprendre: les uns ne s'éclairent plus de même, et à d'autres il y a tant de neige sur les montagnes que c'est tout autre chose; aussi ai-je été obligé d'en recommencer. Tout est contre moi, c'est désolant, et je suis dans un état fiévreux et de mauvaise humeur qui me rend malade; moi qui dormais si bien depuis que j'étais ici, je n'ai pu fermer l'œil de la nuit.

J'espère donc que, pour les observations et les craintes que contenait ma lettre d'hier, vous ferez la part de mon état. Je vous assure que c'est miracle de pouvoir travailler, avec toutes ces inquiétudes, mais je commence ici à avoir la réputation d'un homme féroce et terrible.

Il me serait cependant bien doux de vous donner de bonnes nouvelles. Que voulez-vous? Je sens que tout tourne contre moi.

J'aime donc mieux vous écrire moins longuement que de vous ennuyer de tant de plaintes.

Vous avez autour de vous les enfants dont la gaieté peut vous consoler au moins un peu. Embrassez-les tous pour moi, faites mes amitiés à Marthe et recevez mes pensées, mon triste cœur.

Votre

Claude.

Document original.

843. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche [26 février 1888]

Je suis dans la désolation et la plus grande inquiétude. D'abord, il fait, depuis deux jours, le temps le plus épouvantable qu'il soit possible, pluie et vent, froid de loup; donc pas de peinture possible et mes toiles plus que compromises. Enfin les plus mauvaises nouvelles de Paris: une lettre hier de van Gogh qui n'accepte pas mon prix de 2000 francs; il m'offre 1500, qu'il ne peut plus le payer aussi cher, parce qu'il y a trop de toiles de moi sur le marché et à bas pris, que Portier en a 10, qu'il a vu celles que je lui ai vendues et que l'on peut les avoir pour 1500 francs.

Vous comprenez que, malgré nos besoins, je n'accepte [pas] son offre, pour une toile de cette importance; c'est un trop mauvais précédent. Je lui ai répondu ce matin même que mon dernier prix, à cause de lui et ayant un peu besoin d'argent, était 1700 francs. Ma lettre partie, je reçois tout à l'heure, venant de la maison Boussod, le catalogue d'une vente qui a lieu demain, à l'hôtel Drouot, où il y a huit tableaux de moi et des meilleurs. J'en suis sens dessus dessous, car, par le temps présent, ça va se vendre pour rien. Il y a, entre autres, *Les Meules* où vous êtes assise avec Mimi; c'est toute la collection d'un M. Leroux qui est devenu fou et qui se vend par force. J'ai senti de suite que, m'envoyant ce catalogue, il voulait [van Gogh] me bien faire voir qu'il y allait avoir de bonnes affaires à faire là, et j'en suis à regretter de n'avoir pas accepté son offre.

Vous voyez mon inquiétude, ne pouvant travailler, ne rapportant rien de bien; ça va être l'effondrement pour moi; j'en suis malade et, si je le pouvais, je bouclerais pour rentrer de suite, tant j'ai peur de l'avenir.

Merci de vos bonnes lignes encourageantes. Merci à Jean de sa bonne lettre; certes oui, ces lettres me sont un soulagement; mais, malgré mon courage, que puis-je faire contre tout cela? Et vous, comment allez-vous faire face à tous les besoins?

Vous voilà au courant; donnez-moi votre avis, un conseil, du courage, je ne sais plus où j'en suis.

Recevez tout mon cœur; baisers à mes pauvres enfants ainsi qu'aux vôtres.

Je voudrais savoir Marthe un peu mieux encore.

Tout moi.

Votre

Claude.

Document original.

844. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi soir [27 février 1888]

Décidément, nous n'avons que des choses fâcheuses à nous écrire; votre lettre de ce matin datée de Paris me désole pour vous, mais je veux espérer que cette indisposition et votre fatigue vont se passer. Malheureusement, au retour, vous n'imaginez pas dans quelles transes je suis depuis que je sais cette vente; à l'heure qu'il est, c'est chose faite, mais quand en saurai-je le résultat? J'ai télégraphié hier à Petit, à Durand, van Gogh et Portier les priant de soutenir mes tableaux; mais le feront-ils? Songez donc, huit tableaux qui peuvent s'être vendus rien. Car s'ils n'ont pas atteint au moins les prix que je vends aux marchands, c'est un désastre pour moi et l'impossibilité d'avoir de l'argent. J'avais cependant assez de soucis comme cela.

Si au moins j'en avais été prévenu plus tôt, j'aurais [pu] soit m'entendre avec Caillebotte pour les soutenir et vendre mes actions; cela eût mieux valu. Enfin, je n'ai plus qu'à attendre mon sort.

Le temps s'est encore une fois remis et j'ai repris les pinceaux, mais depuis tant de temps, l'éclairage a bien changé et j'aurai bien du mal à me tirer de mes toiles, même si le temps reste au beau; et cependant je le souhaite bien, car les journées sont mortelles pour moi dans de telles conditions, dès que je ne travaille plus.

Ecrivez-moi et donnez-moi du courage; j'en ai bien besoin; je vous envoie mes tendresses et tout mon cœur; mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Aujourd'hui est arrivé M. Vilmorin qui a un bateau de plaisance. J'ai eu aussi des nouvelles de Maupassant; je lui avais écrit il y a quinze jours, lui demandant lorsqu'il viendrait en bateau par ici, qu'il me fasse signe; j'étais surpris de n'avoir pas même de réponse; il m'a écrit ce matin qu'il arrive de Paris et qu'il viendra un de ces jours.

Document original.

845. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mardi soir [28 février 1888]

Oui, je comprends votre désolation en trouvant à votre retour mes tristes lignes, mais comprenez donc aussi ma situation. Je puis faire des observations sans que cela signifie que j'en veuille finir. Vous me dites cela toujours dès que nous ne sommes pas d'accord sur un point quelconque. Je vous l'ai cependant écrit, que sur certains points vous aviez raison. Je blâme surtout la façon de faire.

Etant absent, vous pouviez, ayant jugé ces messieurs, me consulter, voilà.

En dehors de cela vous savez que je vous aime et partage vos inquiétudes. Vous ne voyez jamais que le mauvais côté de moi et pas le bon, mais en voilà assez. Je voudrais que nous fussions toujours d'accord et ne jamais vous causer de peine. Songez à mon état ici et ne m'accablez pas.

Je rentre de travailler par un vilain temps gris, mais sans conviction et surtout pour passer le temps et ne pas songer, car c'est désolant de ne plus avoir de soleil que de loin en loin.

En rentrant je trouve une dépêche de Portier qui m'envoie le résultat de la vente. M. Chocquet a acheté deux toiles pour 3500 francs, Durand trois à 1000 francs chaque et Boussod les trois autres au même prix, mille chaque. Ce n'est peut-être pas un désastre complet, vu le moment et les prix de l'hôtel Drouot, mais cela va néanmoins me porter préjudice et m'empêcher de vendre à Boussod. Alors comment avoir de l'argent, car je ne puis plus espérer en Petit.

Je vous assure que je ne rigole pas, j'en ai des cauchemars chaque nuit.

Plaignez-moi et ne m'en voulez pas, je vous aime et vous envoie mon cœur, baisers aux enfants, amitiés à votre chère Marthe.

Je suis navré de ce que vous m'annoncez, mais il faut espérer et compter sur les soins de M. Love.

Ne me tenez pas rigueur, écrivez-moi longuement et dites-moi votre voyage à Paris.

A vous tout moi.

Votre

Claude.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 136. Document original.

846. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi soir [29 février 1888]

Oui, votre lettre me peine et malheureusement j'en attends encore de bien attristantes, puisqu'en m'écrivant, vous ne saviez pas encore tous mes déboires et mes tourments.

Il est vrai que ces derniers ne vous viendront pas de moi. Je ne vous ai pas mis le marché à la main, ma chérie, je vous aime trop pour y songer, nous avons du reste déjà trop écrit là-dessus, et, par correspondance, c'est faire trop durer les choses. Je suis navré de votre situation et je ne sais que faire, car vous devez avoir toutes sortes d'inquiétudes. Voici 100 francs, c'est tout ce que je puis faire pour remplacer ce que vous avez donné pour mes chaussures: puissent-ils vous arriver pour samedi.

La pauvre Marthe, que c'est pénible et que je comprends votre peine. La marier, avez-vous vraiment quelque espoir du côté de ces Américains? Dans ce cas, je serai prêt à tous les sacrifices.

Il a fait beau aujourd'hui, il fait du reste beau depuis plusieurs jours pour qui ne peint pas, et ces variations m'ont été bien funestes.

Je ne puis continuer mes *Vues d'Antibes*, il me faut les laisser telles qu'elles sont, le soleil a tellement tourné que c'est tout autre chose et je préfère recouvrir, parce que si je puis être favorisé par quelques bonnes journées, je les ferai facilement.

Enfin, je me donne bien du mal et vous le voyez, malgré tout je travaille.

J'ai été bien agréablement surpris de la gentille lettre de ma chère Blanche, remerciez-la bien et embrassez-la sur ses jolies joues, je lui écrirai du reste un prochain jour.

Baisers à tous, pour vous tout mon cœur, tout mon pauvre être; mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

J'écris à mon frère sans grand espoir, le priant d'adresser à Jean ce qu'il pourra, a compte sur les tableaux, si peu que ce soit, cela vous viendra toujours en aide.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 136. Document original.

847. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], jeudi soir [1^{er} mars 1888]

Que vous êtes bonne et gentille, merci de vos bonnes lignes si consolantes pour moi, mais que je suis donc navré de vous savoir dans une pareille position! Et puis, cette pauvre Marthe. C'est désolant, mais, cependant, il ne faut pas se décourager outre mesure. Je constate avec plaisir que la vente m'a plutôt été favorable, du moins comme effet produit, car, par les lettres que je reçois, je vois bien que tout le monde s'attendait à acheter pour rien. Le père Chocquet s'est joliment lancé là, mais le malheur est que Boussod a maintenant tout un stock de tableaux de moi, et c'est regrettable, ma foi, de n'avoir pas accepté son offre de 1500 francs; je lui réponds que, vu le besoin de prolonger mon séjour ici, je m'y décide; ce sera sans doute une nouvelle gaffe, mais nous ne pouvons cependant pas rester ainsi.

Aujourd'hui, le temps a été médiocre, un peu de pluie le matin, mais après-midi superbe; mais en somme, quoique très favorisé ici auprès du temps qu'il fait partout, c'est une mauvaise période.

Je n'hésite plus à faire des toiles par tous les temps; c'est en somme le seul moyen de m'en tirer et ainsi de passer le temps, car, je ne puis assez le répéter, je me rase atrocement avec les gens qui sont ici. Je n'ai jamais rien vu d'aussi bête, à de bien rares exceptions, et il me faut endurer cela et faire même le gracieux, faire la partie le soir, faire des philippines, etc.; c'est absurde. Recevez tout mon cœur; baisers à tous, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

848. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi soir [2 mars 1888]

Enfin, voilà donc une belle journée, comme il m'en faudrait une dizaine! J'ai beaucoup et bien travaillé, j'espère même terminer une toile demain, mais ce diable de soleil à tant marché que bien des choses sont à modifier et d'autres à recommencer.

Je suis heureux de pouvoir vous dire que je suis un peu plus content; puis, enfin, cette vente a même produit un bon effet. Un monsieur arrivé hier m'a remis le journal *Le Temps* qui, rendant compte de la vente, donne des prix de gens, habituellement haut cotés, qui se sont bien moins vendus que moi, et le journal fait remarquer mes prix.

Cela me remonte un peu, car j'ai été rudement inquiet. Puisse cela vous consoler aussi un peu de vos sujets de tristesse! J'espère bien arriver à avoir de l'argent, soit de Petit auquel j'ai de nouveau adressé une dépêche ce matin, soit de van Gogh, ou enfin par un autre moyen. Tâchez donc de prendre votre mal en patience et ne vous inquiétez pas trop: si je puis travailler, nous réparerons tout cela.

Dites bien à Marthe combien je suis désolé de la savoir si malade et que je serai bien heureux d'apprendre un peu de mieux dans son état. J'aurais voulu répondre, mais chaque jour des tas de lettres à faire, et, quand je ne puis écrire dans la journée, le soir venu, je suis fatigué, d'autant plus que l'on veille ici un peu plus que lorsque je suis seul.

Embrassez-les bien tous, et recevez toutes mes tendresses et tout moi.

Votre

Claude.

Document original.

849. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche soir [4 mars 1888]

Je suis désolé de vos si tristes lignes, mais ne comprends pas que vous n'avez reçu aucune lettre de moi; vous avez l'air de n'en avoir pas encore reçue et je m'explique alors votre tristesse envers moi. Mais ne m'accusez pas, je vous aime et ne cesse de songer à vous, à tous vos tourments que je voudrais tant pouvoir soulager. Ne perdez cependant pas courage: voilà que le beau temps est tout à fait revenu, et je travaille sans arrêt; je suis tellement désireux d'en avoir fini et de revenir près de vous que cela maintenant me stimule, et j'en ai comme la fièvre.

Je ne sais trop que conseiller à Blanche pour le Salon, n'étant pas là pour voir ce qu'elle a fait, mais cependant, si elle ne craint pas le refus et que cela l'amuse, qu'elle y aille carrément. Mais de quelle taille est sa toile pour avoir un cadre? car le dernier jour d'envoi est le 15. Maintenant, si elle préfère envoyer plus à coup sûr, qu'elle attende.

Vous me dites n'être pas sortie depuis votre voyage de Paris; j'espère au moins que vous en êtes revenue tout à fait remise et que vous ne gardez la maison que pour tenir compagnie à votre chère Marthe.

Jean m'a écrit une bonne lettre dont je le remercie. Je voudrais écrire à tous, car je suis bien en retard et avec Blanche et avec mon petit Michel, mais, le beau temps revenu, le soir je ne vaud pas grand-chose. Qu'ils ne m'en veillent pas trop, je ne les oublie pas et pense bien à eux, et, quoi que j'aie pu dire, le jour du retour sera une vraie fête pour moi.

Prenons donc courage tous deux! Mille tendresses et baisers à tous, mes amitiés à Marthe, pour vous le meilleur de moi, tout mon cœur.

Votre

Claude.

L'adresse de Vacquerie s.v.p.

Document original.

850. À BLANCHE HOSCHEDÉ

Château de la Pinède,
Antibes [c. 5 mars 1888]

Ma chère Blanche,

Je suis bien en retard pour répondre à ton aimable lettre; je travaille du matin au soir pendant ce beau soleil; j'espère donc que tu ne m'en voudras pas trop.

Je sais que c'est samedi ta fête et je tiens à te griffonner ces quelques lignes qui te prouveront que je pense à toi et te porteront mes meilleurs souhaits. Je ne sais ceux qui germent sous ton joli petit front et au fond de ton cœur, mais je veux espérer qu'ils se réaliseront. Il paraît que tu fais des prodiges. Que ne suis-je là, en effet, pour te guider et t'aider à prendre une décision pour l'exposition! Il me tarde bien d'être revenu, de vous revoir tous, mais, hélas, je ne sais encore quand ça me sera possible.

Je t'embrasse bien fort sur tes bonnes joues.

Ton vieil ami

Claude Monet.

Je voulais qu'en même temps que cette lettre tu reçoives quelques fleurs. Je n'ai pu trouver un instant pour m'occuper de l'envoi, mais tu les recevras au premier jour.

J.-P. Hoschedé, «Blanche Hoschedé-Monet», Rouen, 1961, pp. 37-38 (partiellement). Document original.

851. À G. PETIT Château de la Pinède près d'Antibes, 8 mars 1888

[Monet n'a jamais répondu à l'envoi de prospection pour l'exposition de Copenhague. Il demande cependant à Petit d'envoyer les tableaux qu'il a dans sa galerie.]

852. À BERTHE MORISOT Château de la Pinède près Antibes, [10 mars 1888]

Chère Madame,

J'ai appris que vous aviez été malade et que peut-être j'en avais été la cause. Je serais bien heureux d'apprendre que tout le monde est bien à présent, mais je veux croire que le terrible hiver que vous avez eu est la vraie cause de cette vilaine grippe. Ici nous avons eu le contrecoup du froid et, pendant une quinzaine, il a fait un temps atroce et tout à fait insupportable dans ce pays. Heureusement le soleil y prend vite le dessus. Je travaille énormément; je me donne beaucoup de mal, mais je n'ose pas encore dire que je suis satisfait, car une nouvelle période de mauvais jours compromettrait tout ce que j'ai entrepris, et puis c'est si difficile, si tendre et si délicat, et justement moi qui suis si enclin à la brutalité! Enfin, la vérité est que je fais de grands efforts.

Je ne compte rentrer que courant avril, juste pour notre exposition. J'espère que vous aurez pu travailler et vous recommande bien de préparer le plus de choses possible. Nous serons sans doute en plus petit nombre que l'an passé; il faut que ce n'en soit que mieux.

Renoir est près de Marseille, aux Martigues; j'en ai eu des nouvelles il y a longtemps déjà, mais il paraissait content de l'endroit; malheureusement je crains pour lui qu'il ait eu plus mauvais temps qu'ici.

Excusez ce trop long griffonnage et recevez, ainsi que M. Manet, l'expression de mon amitié.

Votre dévoué

Claude Monet.

J'espère que vous voudrez bien me donner de vos nouvelles.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 133.

Document original.

853. À WHISTLER Château de la Pinède, [10 mars 1888]

Mon cher ami,

Voilà longtemps que je veux vous écrire. Je suis bien coupable ayant été obligé de quitter Paris sans même avoir le temps de venir vous serrer la main.

Je suis dans le Midi depuis deux mois. Je travaille beaucoup et ne compte rentrer chez moi que dans le commencement d'avril, juste au moment de notre exposition. J'espère que malgré les mauvais jours d'hiver vous aurez pu préparer beaucoup de choses pour nous. Nous allons être beaucoup moins nombreux que d'habitude, ça n'en sera peut-être que mieux.

Il y a eu beaucoup d'abstentions, tout cela dans le but de nous empêcher de faire l'exposition, mais les meilleurs restent et il faut que ce soit épatant cette année. Préparez donc une belle exposition. Vous avez assez de merveilles dans votre atelier.

Et l'affaire de la traduction avec Mallarmé où en est-ce? Je suis parti si précipitamment pour le Midi que je n[e] l'[ai] plus revu. Il m'a seulement écrit pour me dire toute son admiration pour vous.

J'ai reçu un avis du Beefsteack Club m'annonçant que j'étais de nouveau membre de ce Club pour une nouvelle période d'un mois à date du 22 févr.[ier]. J'en suis très flatté, mais ne pourrai pas en profiter. Ne pourrai-je, alors, obtenir la même faveur lorsqu'il me sera possible de venir à Londres?

Toutes mes amitiés, mon cher Whistler,

Votre

Claude Monet.

Ecrivez-moi quand vous aurez un instant.

C.-P. Barbier, «Mallarmé-Whistler, Correspondance», Paris, 1964, p. 7 (partiellement). Document original (Glasgow University Library).

854. À P. HELLEU Château de la Pinède près Antibes, [10 mars 1888]

Mon cher ami,

Voilà bien longtemps que je veux vous écrire, mais vous savez que je travaille à outrance et le soir venu je n'ai plus le courage d'écrire. Je ne pensais pas du reste être si longtemps ici, je n'en finis plus avec mes toiles; plus je vais, plus je cherche l'impossible et plus je me sens impuissant. Je ne sais si ce que je rapporterai est bien ou mal à force de lutter avec l'admirable soleil, je ne sais plus où j'en suis. Et vous, avez-vous beaucoup travaillé? J'espère que oui et que, cette fois-ci, vous aurez de belles choses à notre exposition...

Claude Monet.

P. Howard-Johnston, «Une visite à Giverny en 1924», in: «L'Œil», mars 1969 n° 171, p. 76.

855. À DURET Château de la Pinède près Antibes

Mon cher Duret,

Merci de votre lettre. Je connaissais le résultat de la vente Leroux et savais comme M. Chocquet m'avait soutenu; c'est très bien à lui et je voudrais bien avoir son adresse pour l'en remercier. Soyez donc assez aimable pour me l'envoyer. Je suis encore ici pour jusque vers le 15 avril, j'ai beaucoup de choses en train qui me donnent beaucoup de mal, mais j'espère bien m'en tirer et rapporterai quelques bonnes toiles.

Après Belle-Ile terrible, ça va être du tendre; ce n'est ici que du bleu, du rose et de l'or, mais quelle difficulté, bon Dieu!

A propos de Belle-Ile, il va s'en vendre deux toiles le 15 et dans une collection, toujours à l'Hôtel, pourvu que ça ne marche pas plus mal cette fois.

A vous d'amitié,

Claude Monet.

10 mars 88.

Bulletin des expositions, III, 1932. Braun, Paris, p. 12.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 85.

856. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], samedi 10 mars 88

Je ne croyais guère hier soir me réveiller ce matin avec la pluie; j'étais debout dès 6 heures, mais quelle déception, hélas!

Cependant à 3 heures le soleil est subitement revenu, superbe, mais avec un vent de tous les diables. Je suis bien parti au travail, mais je n'ai pu tenir: toiles renversées, palette couverte de sable; c'est qu'ici, je n'ai pas mon Poly pour faire tenir tout cela. Enfin, j'espère que demain je pourrai reprendre. Ici, ça se remet si vite.

J'ai profité de ce temps pour écrire à Whistler, M^{me} Manet, etc.

Bien heureux de savoir vos deux malades en voie de guérison, et content aussi que l'argent vous soit bien arrivé.

Je n'oublie pas Mimi, j'y pense souvent, au contraire, et je lui aurais envoyé des oranges depuis longtemps, si j'avais eu le loisir d'aller à Cannes, mais elles sont [rares] cette année à cause des froids.

J'espère que la fête de Blanche se sera bien passée et qu'au reçu de ma dépêche vous aurez pris une décision pour le Salon.

Je vous envoie tout mon cœur et mes tendresses.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

857. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi soir [12 mars 1888]

Enfin, j'ai reçu un envoi de Petit de 500 francs, le quart de ce qu'il me doit et deux lignes écrites par un employé.

Je me hâte de vous envoyer 300, afin que vous puissiez au plus tôt payer les domestiques et le plus pressant.

Cet envoi est doublement heureux, car ma demande à van Gogh a dû lui arriver après son départ pour Bruxelles.

Je n'ai pu travailler aujourd'hui qu'à quatre toiles, et malheureusement jamais aux mêmes, surtout à mes préférées, ce qui fait que toutes avancent un peu, mais j'aimerais bien mieux en pouvoir terminer bien quelques-unes.

Le temps est rudement beau, mais très changeant, le vent varie constamment, ce qui a une grande importance sur l'état de l'atmosphère et surtout sur la mer, et je n'ai pas une seule toile sans plus ou moins de mer.

Enfin, vous verrez tout cela bientôt. Qu'il me tarde donc de revenir et que je serais heureux de prendre un peu de repos près de vous et au milieu de tous!

Baisers à tous les enfants que je serais heureux de savoir un peu mieux, ainsi que Marthe. Je vous envoie toutes mes pensées, tout mon cœur.

Votre

Claude.

Document original.

858. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi soir [16 mars 1888]

Cette journée a été meilleure pour le travail, mais le temps n'est pas très sûr ce soir. Je suis dans un état de fièvre et d'énerverment impossible. J'ai beau travailler, je ne puis rien terminer; il y a seulement des toiles finies par force et par conséquent incomplètes; et puis, je sens que ce que je recommence est mieux, mais, avec de nouveaux arrêts, elles auront le même sort que les autres. Il y en a auxqueltes je n'ai pu travailler depuis 10 jours à cause du vent. Quelle lutte perpétuelle! Mais cela est tuant, je vous assure.

Avec cela, cette vie ici en société qui vous inquiète et qui, moi, m'assomme. Certes oui, il me faut bien vivre de cette vie, faire l'aimable, jouer, rire, et, pardessus tout, entendre des choses qui me révoltent et me dégoûtent plus que jamais et du monde et des peintres. Oh oui, j'étais mieux à Belle-Ile et comme je préfère mes causeries avec les pêcheurs! Aussi, n'était le grand désir de vous revoir, et cette exposition, comme j'aurais du bonheur à aller m'enterrer à Agay, tout seul, là. Voilà le résultat de la société sur moi; et votre lettre de ce matin m'a porté un coup en me parlant de ce monsieur dont vous souhaitez que je devienne l'ami, comme il est celui des enfants. A cette lecture, je me reporte de suite à Giverny, je vous y vois tous avec vos nouveaux amis; s'il est jaloux de moi, je le suis davantage de lui, et cela est naturel, puisqu'il s'est fait aimer même de mes enfants, sans que je le connaisse. Ne m'en voulez pas, ne vous fâchez pas; je suis, comme je vous le dis en commençant, irascible et nerveux comme jamais.

Certes, le jour du retour je le souhaite comme vous, mais, je ne puis le cacher, j'en ai peur; j'espère que mes craintes ne se réaliseront pas et que cela se passera bien. Du reste, aussitôt arrivé, ce sera pour repartir m'occuper de l'exposition et des affaires.

Je suis enchanté pour Blanche et je la félicite.

Pour le jardinage, je ne sais pas non plus ce que j'avais décidé au sujet des pommes de terre; j'ai dû le marquer sur le catalogue. Voyez donc et hâtez-vous, autrement il serait trop tard.

Pour le reste, qu'on ait soin de ce qui est planté et que les enfants, dans leur joie, respectent les plates-bandes, car je ne vois pas trop quand il me sera possible de m'en occuper.

Tendresses et baisers à tous, amitiés à Marthe; pour vous mon triste cœur et tout moi.

Votre Claude.

Document original.

859. À ALICE HOSCHEDÉ

[Cap d'Antibes],
dimanche matin [25 mars 1888]

Hélas! voilà le troisième jour sans pouvoir peindre! Vous concevez mon tourment. Que de toiles fichues! Et tout pousse, tout change à vue d'œil, et le temps est bien pris, pluie presque continuelle.

Hier, après avoir joui du spectacle de la flotte, je suis allé à Cannes me faire couper les cheveux; j'étais comme un sauvage. J'y ai vu Maupassant avec qui j'ai passé la journée et qui a été fort gentil. Je dois passer la journée de jeudi avec lui en mer; nous devons aller visiter la flotte. Il m'a aussi invité à un voyage splendide à faire: aller à Saint-Tropez, un des plus [beaux] endroits de la côte, mais, si je ne travaille pas d'ici là, je n'en pourrai pas profiter.

Il m'a parlé de Mirbeau, de son livre qu'il trouve très beau, lui.

Quant à Mirbeau, j'avoue que sa venue ici me gêne un peu à cause de sa situation. Heureusement, je lui ai écrit de s'arrêter à Cannes, et, là, il trouvera Maupassant qui le gardera.

Merci de vos bonnes lignes. Oui, allez, je suis désireux de vous revoir et souhaite bien que nous nous entendions. Je vous aime et j'aime vos enfants; vous le sentez bien du reste.

Mais, comme je suis désolé de vous savoir de nouveau malade! Sans doute ce mauvais temps y est pour quelque chose.

Soignez-vous et ne vous faites plus de mauvais sang, ne songez qu'à mon retour qui, maintenant, n'est plus éloigné.

Mais quelle déveine! Juste au dernier moment, un nouvel arrêt; ce que je rage est insensé!

Toutes mes tendresses à tous; je vous embrasse comme je vous aime, vous envoie tout mon cœur, tout moi.

Amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

860. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi matin [26 mars 1888]

C'est véritablement la guigne qui me poursuit, impossible encore de travailler, voilà quatre jours de perdu. Hier et avant-hier c'était la pluie; aujourd'hui c'est un temps gris à se croire dans le Nord, un vrai brouillard anglais. J'aurais tant voulu en réponse à vos tristes et bonnes lignes vous écrire des choses qui vous fassent plaisir, vous dire que je suis un peu content! Hélas! je viens de passer en revue ce trop grand nombre de toiles commencées, c'est navrant de voir ces choses qui auraient pu être bien, sur plus de trente toiles, c'est à peine si six ou sept seront exposables.

Je suis avec cela bien inquiet de la question Petit et Cazin, et j'ai peur qu'ils ne me répondent pas, j'aurais tant besoin moi-même de calme et de tranquillité. Enfin ne désespérons pas encore et surtout ne vous faites pas de mauvais sang, et soignez-vous, que je vous trouve vaillante et gaie pour ce retour dont nous voilà bien près à présent.

Mille tendresses à tous, amitiés à Marthe, pour vous tout mon cœur.

Votre Claude.

Document original.

861. À ALICE HOSCHEDÉ

[Cap d'Antibes],
mercredi matin [28 mars 1888]

Quel temps, quelle malédiction, toujours du brouillard ou de la pluie, c'est inconcevable! Me voilà bien attristé, bien démoralisé; une douzaine de jours de soleil et je sauverais bien des toiles, tandis que, si ça continue, ce sera un voyage manqué et une bien mauvaise exposition, et juste au moment où j'aurais tant besoin d'avoir un complet succès et de faire des affaires!

Je suis tourmenté de vous savoir si patraque, si lasse, mais vous conjure d'avoir du courage encore; il faut qu'à tout prix je lutte ici jusqu'au bout, je me donne comme dernière limite jusqu'au 15; il faut donc prendre courage.

Je suis aussi bien inquiet pour Mimi: c'est si terrible pour lui, les maux de gorge; soignez-le bien, qu'il ne fasse pas d'imprudences; du reste, je compte sur vous.

J'ai oublié hier de joindre la lettre de Renoir à la mienne, la voici, plus celle que je reçois ce matin; comme elle peint bien l'homme! Je vous envoie du reste tout mon courrier.

De Duret de bonnes nouvelles de mes affaires; puis, les lettres concernant Mirbeau; vous vous trompez étrangement en croyant toujours que l'on s'occupe tant de moi et qu'on me court après.

Du reste, par le mot d'Hervieu, je vois qu'ils n'arrivent guère ici qu'au moment de mon départ, et puis vous n'avez pas à vous inquiéter.

Je vois que Sisley doit avoir besoin de moi pour qu'il ait pensé à m'écrire.

Je vous quitte, il me faut écrire à Petit, à Bouchor, à Geffroy, un tas de lettres.

Je vous envoie tout moi dans mes pensées.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

862. À ALICE HOSCHEDÉ

[Cap d'Antibes],
vendredi matin [30 mars 1888]

Je n'avais pas eu le temps de vous écrire hier matin avant de partir pour Cannes, et j'ai dû partir sans avoir le courrier, bien que l'on soit allé à la poste demander ce qu'il y avait pour moi. J'étais un peu inquiet pour Michel, heureusement qu'en rentrant hier soir j'ai trouvé votre lettre qui me le dit mieux, mais je vois que vous êtes toujours plus ou moins pris. Puis j'ai beau vous dire de ne pas vous faire de mauvais sang, je vois que, malgré tout, vous continuez à avoir les plus folles idées. Rassurez-vous donc une fois pour toutes et ne craignez pas que la venue des Mirbeau retarde mon retour. Si je persiste encore à rester, c'est dans l'espoir du beau temps pour sauver quelques toiles.

Mais l'arrêt de cette fois est terrible; ce matin le temps semble se mettre au beau, mais tout [est] si mouillé de la nuit qu'il me faut attendre quelques heures.

Hier, donc, je suis allé au rendez-vous Maupassant. Dans la nuit, la pluie avait cessé, un terrible vent de mistral soufflait en tempête avec soleil superbe, mais il nous a été impossible de sortir, tant la mer était grosse. Nous avons donc fait à pied une grande promenade jusqu'à l'heure du déjeuner. Puis, comme le nommé Arcos (qui est très aimable depuis qu'il me sait connaître Maupassant) m'avait prié de lui demander s'il pourrait se joindre à nous pour aller voir la flotte, Maupassant l'a de suite envoyé chercher, lui et sa femme, pour déjeuner. Il y avait deux autres dames, et on a fait un déjeuner excellent et très gai. Puis, repromenade au bord de la mer et rentrée en voiture pour le dîner. En route, nous nous sommes arrêtés à la poterie de Vallauris où j'ai acheté quelques petites bêtises, qui me seront adressées à Vernon et que je distribuerai au retour.

Maupassant a de nouveau insisté pour que je fasse avec lui le voyage de Saint-Tropez, disant que c'était une occasion unique et ce qu'il y a de plus beau à voir, mais après le temps que j'ai perdu, le travail avant tout, malgré mes regrets. Du reste, il n'attendait que le rétablissement du temps et doit être parti ce matin même.

Pas d'autres nouvelles de Mirbeau; pourvu qu'il ne vienne pas me déranger juste quand il va faire beau.

J'espère pour Blanche qu'elle est fixée sur son sort, mais j'espère aussi qu'elle ne perdra pas courage en cas de refus. Baisers à tous, amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées, tout mon cœur.

Votre

Claude.

Et surtout, pas de mauvaises pensées, confiance et du courage, peu de jours nous séparent maintenant.

Je vais voir un peu l'état de mes motifs et j'espère bien pouvoir enfin travailler aujourd'hui.

Document original.

863. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], samedi soir [31 mars 1888]

Deux mots à la hâte: il est 11 heures et je suis très las: journée splendide; il a fallu arborer le chapeau de paille; j'ai beaucoup et bien travaillé, je crois, car je n'ai même pas eu le temps de voir mes études, que ce soir à la bougie (pardon de cet horrible pâté).

Je suis bien surpris que vous ayez été deux jours de suite sans lettre de moi, car je ne manque pas un jour de vous écrire. Quant à vous boudier, ce serait doublement mal à moi, vous sachant tant dans la peine.

A demain une plus longue lettre. Je suis bienheureux de repouvoir travailler. A vous toutes mes tendresses et tout mon cœur. Amitiés à Marthe, baisers à tous les enfants.

Votre

Claude.

Document original.

864. À ALICE HOSCHEDÉ

[Antibes], mardi matin [3 avril 1888]

Une fameuse journée de travail hier, et quel temps superbe! J'étais un peu remonté et me promettais de la besogne pour aujourd'hui, mais ce matin le soleil est voilé; j'espère cependant pour tantôt. Que de mal, et maintenant chaque jour mauvais est pour moi un crève-cœur, enfin.

J'ai beaucoup de lettres à faire, je profite de cette matinée, car il me faut songer à mes cadres, car au retour il serait trop tard; c'est très difficile ne sachant guère ce que je pourrai exposer, ni seulement si l'exposition aura lieu étant toujours sans nouvelles.

Je compte être de retour pour le 14 ou 15, c'est-à-dire de dimanche en huit; je ne puis dépasser cette limite, ce n'est donc plus que quelques jours à attendre. Le courrier m'arrive avec votre lettre et une de d'Estournelles, mais rien d'autre, c'est dégoûtant. Je voulais écrire à Renoir de passer chez Petit mais je m'aperçois que je vous ai donné sa lettre contenant son adresse. Ne manquez pas de me l'envoyer.

J'espère que vous aurez eu beau temps pour votre partie; bien que vous ne le disiez pas, je suppose que la bande des Américains en était.

J'ai oublié de vous dire que pour les chrysanthèmes on ferait bien de les replanter dans le potager en les espaçant, enfin les mettre en végétation, et au retour on les mettrait en place; s'il survit quelques roses trémières qu'on en ait soin.

Baisers à tous, pour vous tout moi.

Votre

Claude.

Merci à Jean de sa bonne lettre.

Document original.

865. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], samedi matin [7 avril 1888]

C'est chose décidée: il n'y aura pas d'exposition chez Petit; je le craignais bien et ne comptais que sur une entente possible à mon retour, mais j'ai d'abord reçu hier cette lettre de van Gogh et j'avais de suite écrit à Petit: voilà que, ce matin, Renoir m'écrit qu'il y avait une vente d'annoncée pour le 16 mai, rue de Sèze. Quelle infamie de nous tromper de de [sic] la sorte!

J'y renonce donc tout à fait et, ma foi, n'en ferai pas même chez Durand. Mes affaires en iront peut-être un peu moins bien, mais chez Durand ce sera encore pour retomber dans toute la bande et sa suite, dont j'avais eu du mal à me retirer. J'en ai assez, j'ai eu la bêtise de faire entrer les autres chez Petit; voilà le résultat.

Je n'en continue pas moins à travailler avec ardeur; le temps est superbe, et, s'il continue, j'espère bien sauver quelques toiles.

Mais c'est égal, les ennuis ne m'auront pas fait défaut. Me suis-je assez donné de mal pour cette exposition, mais le fond, cela est certain, est l'ouvrage de Cazin qui ne l'emportera pas en paradis.

Ne m'en voulez pas de ne pas écrire plus longuement, mais je n'ai plus le temps de m'arrêter, il faut piocher ferme ces derniers jours.

Baisers à tous, amitiés à Marthe; recevez toutes mes tendresses.

Votre

Claude.

Document original.

866. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche matin [8 avril 1888]

Hélas, pas de travail ce matin; beau temps cependant, mais soleil incertain et depuis 5 heures que je suis levé, je me désespère. Dès que le soleil revient et que je travaille, je me remonte la tête et crois à la possibilité de terminer mes toiles, mais [dès] que je suis obligé de m'arrêter et que je regarde froidement toutes mes toiles, je suis navré de ce qu'il faudrait faire pour les mener à bien, et plus navré encore de voir abandonnées des études qui auraient pu être si bien sans ces fréquentes interruptions.

Donc je suis bien à la tristesse: il me reste si peu de jours si je veux être rentré pour le 15, et puis j'ai peur d'être à court d'argent, Petit ne répondant à aucune lettre.

Je reçois ce matin une très gentille lettre de Helleu; sa femme est toujours souffrante, puis une lettre de Whistler qui est aussi malade et triste à cause de l'horrible hiver.

Il compte venir bientôt apportant son exposition pour chez Petit. Comme c'est drôle de lui annoncer qu'elle n'a pas lieu.

Aujourd'hui tout le monde est parti pour Monaco où toujours on voulait m'emmener, mais je reste sur la brèche attendant un rayon de soleil. Vous voyez qu'en dehors du travail je ne prends guère de distractions.

Je vous quitte, je vais retourner au bord de la mer, voir un peu l'état du temps et essayer de travailler.

Je vous envoie tout mon cœur; baisers à tous, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Pas du tout au courant de Geffroy; je ne lis jamais un journal et ne sais rien.

Document original.

867. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mardi matin [10 avril 1888]

La guigne me poursuit jusqu'au bout: il fait un soleil splendide, mais un tel mistral qu'il est impossible de tenir; je n'ai pu travailler ce matin que de 6 à 9 heures: je retournerai après déjeuner cependant.

Hier, à peu près bonne journée; à 5 heures, il est venu une pluie terrible. Me voilà donc dans la nécessité de retarder de quelques jours; moi qui espérais tant partir *vendredi 13*; j'avais choisi ce jour, car en ce moment il y a des masses de départs et les trains sont bondés. Ici, la maison se vide; aujourd'hui les Arcos partent, demain d'autres; je vais probablement rester avec quelques vieilles Anglaises et des dames malades.

Je suis bien désolé de ces arrêts, car il me semble qu'avec cette fièvre du dernier moment, cherchant ce qui manque à mes toiles, il me semble que ça venait mieux, et c'est si beau, même par ce vent, la mer est d'un bleu extraordinaire; c'est enrageant d'être obligé de se croiser les bras.

J'avais essayé l'autre jour une pochade d'eau dans un coin abrité; j'espérais ce matin pouvoir la compléter, mais mes affaires seraient infailliblement allées à la mer. Enfin, si je parviens, ce ne sera pas sans peine; jamais je n'ai eu tant de difficultés.

Je vous quitte: on déjeune plus tôt à cause du départ d'Arcos.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe; à vous toutes mes tendresses.

Votre

Claude.

Toujours rien de Petit.

Document original.

868. À P. DURAND-RUEL

Château de la Pinède près Antibes,

[peu avant le 11 avril 1888]

Cher Monsieur Durand,

Je reçois votre lettre et m'empresse de vous répondre pour que vous ayez de mes nouvelles avant votre départ.

Je vous félicite de votre persistance et suis bien heureux pour vous d'apprendre que vous êtes content; certes cela est bien mérité. Je regrette bien de ne pas m'être trouvé à Paris pour causer avec vous, mais si vous comptez être de retour en mai, nous nous verrons sûrement.

Vous me demandez de vous réserver de mes nouvelles choses, vous savez bien que je serai toujours heureux de refaire des affaires avec vous, quoique je sois navré de voir partir tout en Amérique, mais enfin je suis à votre disposition et je préviendrai votre fils de mon retour, bien que nous ne nous soyons pas du tout entendus ensemble, lorsque avant mon départ il m'avait manifesté son désir de venir à Giverny pour m'y acheter quelques toiles.

Je dois vous prévenir du reste que j'ai déjà promis de montrer mes toiles à d'autres personnes. Je préviendrai donc les uns et les autres en même temps et le premier aura le choix. Je ne puis dire mieux et serai bien aise que ce soit M. Charles.

Quant à la question d'exposition, je n'ai rien dit à personne à propos de la rue de Sèze, donc je ne puis rien vous dire avant mon retour.

Je travaille beaucoup et serais déjà rentré sans le temps qui m'a un peu contrarié, et puis plus je vais plus je suis difficile à me contenter. Cependant je crois que j'aurai de bonnes choses. Vers le 15 ou 20 je serai à Giverny et pour n'en pas bouger de l'été, j'espère. Voilà trois mois que je suis absent et il me tarde de revoir tout mon monde, les miens et mon chez-moi. J'ai de bonnes nouvelles de tous.

Mon fils Jean a amené un numéro qui peut être bon mais pas des vraiment mauvais. Il sera fixé en mai au moment de la révision.

Merci d'avoir pensé à m'écrire et tous mes vœux pour votre réussite tant à Paris que là-bas.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », t. I, pp. 326-327. Archives Durand-Ruel.

869. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi matin [11 avril 1888]

Le temps est splendide, toujours du mistral, mais faible, de sorte que ça doit être du beau assuré. Je viens de bien travailler depuis 5 heures et demie ce matin; je suis presque content et j'espère enfin rapporter quelques bonnes toiles, si j'ai cinq ou six jours beaux.

Je ne pourrai donc partir que dans le courant de la semaine prochaine. Dites-moi si mes lettres ne vous parviennent pas, car je vous écris chaque jour, quoique ayant bien peu de temps; le soir, je suis fatigué et je me couche de bonne heure et dors comme une brute.

Je regrette de n'être pas là pour la vente Singeot, mais comme vous le pensez, j'arriverai à sec. J'ai de nouveau télégraphié à Petit pour de l'argent; si je reçois par miracle, je vous enverrai de suite une dépêche, afin que vous puissiez garder un peu pour cette vente; vous feriez pour le mieux sans faire de folies.

J'ai reçu cette autre lettre du fils Durand; décidément, père et fils sont faux; que de détours. J'ai du reste prévenu le père que j'avais promis à d'autres de voir mes toiles en premier. Je préviendrai donc lui et van Gogh du jour de mon arrivée et ce sera le premier venu qui aura le choix. Ce qui est certain, c'est que mes affaires vont mieux que jamais, et c'est pourquoi Cazin et Petit m'ont joué ce tour.

Ici, on me conseille de faire un procès à Petit, mais ce n'est guère mon affaire, et pour aboutir à quoi?

Tendresses à tous, amitiés à Marthe; à vous tout moi.

Votre

Claude.

Document original.

870. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi soir [11 avril 1888]

Deux mots seulement; j'ai tellement travaillé et par un soleil éblouissant que, ce soir, je n'y vois plus clair et j'ai un fort mal de tête. Je vais me mettre au lit bien vite, vous ne m'en voudrez pas; je vous dédommagerai demain par une plus longue lettre.

J'aurai peut-être de bonnes nouvelles à vous donner, car il est venu pour moi en mon absence une lettre chargée, ou alors ce serait une lettre de créancier; ça m'est déjà arrivé.

Enfin, demain matin je serai fixé.

A vous mes constantes pensées; baisers à tous, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

871. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi soir [13 avril 1888]

Je n'ai pu trouver une minute pour vous écrire, et ma lettre ne partira que demain; ne m'en voulez pas: c'est bon signe, je travaille comme jamais, le temps est si beau, j'en profite. Je me suis levé avant 5 heures, ne suis rentré que juste à l'heure du déjeuner pour repartir aussitôt après et ne rentrer que pour dîner sans même avoir eu une minute pour voir mes toiles; j'ai cette fois la vraie fièvre du travail et du bon, je crois.

J'ai reçu, ce matin, une dépêche de Petit m'annonçant une lettre; je lui avais télégraphié que j'attendais son envoi d'argent pour partir, mais, d'après sa dépêche, je crois fort qu'elle ne contiendra aucun argent.

Ne craignez pas que je prolonge mon séjour ici; trois ou quatre jours de beau temps et je fais mes paquets: je compte bien pouvoir partir vendredi, c'est-à-dire d'aujourd'hui en huit, ou *dernière limite* dimanche.

Je vous quitte, je suis rompu de fatigue; il est 8 heures et demie et je veux me lever au jour, 4 heures et demie.

Baisers à tous, amitiés à Marthe; à vous tout moi et à bientôt.

Votre

Claude.

Document original.

872. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], samedi soir [14 avril 1888]

Je suis désolé de vos lignes de ce matin, vous paraissez m'en vouloir d'être encore ici. Ne vous découragez donc pas, vous devez penser qu'il me faut bien du courage, au contraire, pour persévérer et il est heureux que je pense avant tout à faire de bonnes choses.

Mes précédentes lettres ont dû, du reste, vous prouver que j'avais raison; le temps est magnifique, on se croirait en été, et je travaille comme jamais. Que j'aie le bonheur d'avoir encore quelques jours comme cela, et je serai content, très content.

Vous paraissez vous leurrer encore d'un espoir chez Petit, moi pas. Il n'y a pas à compter sur lui; c'est plutôt le gain et la malveillance qu'il faut voir chez lui, et, pour preuve, la lettre que j'ai reçue ce matin de Hamman qui me dit avoir reçu mes dépêches pressantes au sujet de l'argent, mais qui a le regret de me dire qu'en l'absence de M. Petit, on ne peut me donner de réponse. C'est plus qu'ignoble, car je lui disais attendre son envoi pour partir.

Et moi qui espérais encore en cela pour vous venir en aide! Allons, ne vous découragez pas surtout! Laissez-moi faire de belles toiles, si possible; c'est là le principal.

En tout cas, je serai près de vous de demain en huit.

Baisers à tous; à vous tout mon cœur.

Excusez mon écriture: c'est si à la hâte, je suis rompu.

Votre

Claude.

Document original.

873. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi soir [16 avril 1888]

J'espère qu'étant en possession de mes dernières lettres vous avez repris un peu courage; il le faut: il ne s'agit plus que de quelques jours. Hier, hélas, comme je le craignais bien, il ne m'a pas été possible de travailler, mais je me suis rattrapé aujourd'hui; il fait un temps splendide, seulement un peu trop chaud, ce qui me fait craindre que ça ne dure pas et que nous ayons de la pluie. Je serais cependant si content, si je pouvais avoir quelques belles journées.

J'en suis arrivé maintenant à ce que chaque coup de pinceau porte; c'est le résultat de tous les efforts que j'ai faits, mais il aurait été bien malheureux que je n'aie pas eu le courage de rester.

Je vous en supplie, ne m'en voulez pas et prenez courage. Je compte partir samedi ou dimanche sans faute; donc, quand vous recevrez ces lignes, je serai bien près de partir.

Tendresses et baisers à tous, amitiés à Marthe; pour vous tout moi.

Votre

Claude.

Avez-vous envoyé ma carte à Lamoureux?

Document original.

874. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi [18 avril 1888]

Que je suis désolé, au milieu de ma joie et de ma fièvre de travail, de vous savoir ainsi ennuyée et de ne pouvoir rien vous envoyer! Rien de Petit; je lui renvoie une dépêche, mais en tiendra-t-il cas?

Ne perdez pas courage, surtout si je ne vous dis pas encore aujourd'hui le jour exact de mon retour.

Je travaille à outrance. Eh bien! je suis très content! C'est pourquoi, avec ce beau temps, je veux persister; j'ai quelques toiles qui vont être très bien et, je crois, très en progrès, si je ne m'abuse pas.

En tout cas, je rapporterai beaucoup de choses. C'est qu'il va en falloir de cet argent, et comment faire pour en avoir de suite en arrivant? J'espère que vous avez beau temps comme ici, où c'est absolument idéal: des fleurs partout et quel parfum! Depuis trois jours, les habitants de la Pinède se baignent, sauf moi, bien entendu, malgré mon grand désir, mais je n'en ai pas le temps.

Mille tendresses à tous, amitiés à Marthe; et vous, songez bien que je vous désire autant que vous, mais que c'est la peinture, cette satanée peinture, ma vie et par conséquent la vôtre, qui me retient encore quelques jours éloigné de vous.

Je vous envoie mes plus tendres pensées,

Votre

Claude.

Maintenant déjeuner et travail jusqu'à 7 heures.

Document original.

875. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], jeudi [19 avril 1888]

Je suis absolument navré de vous savoir de tels soucis d'argent et, par-dessus, ce pauvre baby souffrant des yeux. J'espère du moins que vous n'avez pas hésité à faire venir M. Duchâteau, et, si vous ne l'avez fait déjà, n'hésitez pas: il ne faut pas plaisanter avec cela.

Pourvu que M. Rémy vous ait donné satisfaction! Vous ne pouvez vous imaginer l'ennui que j'ai de ne pouvoir vous venir en aide. Tous les jours je télégraphie à Petit. J'en arrive à être injurieux, et ma conviction est qu'il veut me ruiner, me mettre dans l'embarras; du reste j'y serais assez, si je n'avais compté que sur lui.

Je continue à bien travailler, mais j'ai dû abandonner ce matin, tant je me trouvais mal à l'aise: mal de tête, étourdissement à n'y plus voir clair. J'ai dû abandonner à 10 heures, me bornant à travailler le matin et le soir; la chaleur est très grande et je me surmène beaucoup, quoique très en train.

Heureusement je n'ai pas trop de regret à avoir pour ce repos forcé, car voilà le temps qui s'est subitement couvert et la pluie qui commence. Mais comme je serais désespéré si cela allait durer: j'ai tant de toiles qui ne demandent que peu de choses pour être bien! Ce serait un vrai chagrin pour moi, une douleur, et cependant je sens si bien que je ne puis vous laisser ainsi plus longtemps. Enfin, fasse le ciel que demain, après cette journée de repos, je me réveille avec un beau soleil!

Je compte être parmi vous d'aujourd'hui en huit, jeudi prochain; je partirai mercredi 1 heure d'ici pour arriver le lendemain à 9 heures du matin à Paris; j'irai de suite voir Petit, van Gogh et Durand, et prendrai le train de 1 heure pour Vernon. Si d'ici là, j'ai beau temps, je serai dans la joie, mais, dans le cas contraire bien malheureux (j'entends au seul point de vue de mes pauvres tableaux).

A bientôt, ma chérie, recevez tout mon cœur, toutes mes caresses; baisers à tous, petits et grands, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

876. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi [20 avril 1888]

Quelle triste et courte lettre ce matin! Vous semblez me rendre responsable de tous vos ennuis et m'en voulez d'être encore ici. J'ai beau vous écrire que ça marche bien et que j'ai au contraire besoin d'encouragement.

Vous me boudez de n'être pas à Paris pour avoir de l'argent. A deux ou trois jours près, vous pouviez vous dispenser de m'énumérer tous vos soucis d'argent et autres, puisque vous savez que je n'y puis rien d'ici.

Cela ne fait que m'attrister, ça ne me sort plus de l'esprit et je suis alors à me dire partout: l'argent avant le bon tableau.

Oui, ce matin, une bonne lettre encourageante me donnant raison de ma persistance et de mon courage; mais non, vous m'énumérez vos soucis que je ne puis apaiser. Cela tombe d'autant plus mal que je suis un peu démonté par le temps qui se brouille, et puis parce que je me sens patraque, à bout de force; je cesse complètement de fumer et j'espère que cela me dégagera un [peu] la tête.

Enfin, mauvaise journée. Que dois-je faire? Télégraphiez-le-moi; ou, ma foi, lâcher pied à deux ou trois jours près, ou bien persister encore, vous envoyer ce que je puis d'argent et alors attendre qu'il m'en vienne.

J'attends et cependant, d'ici là, je ferai de mon mieux pour partir vite.

Excusez-moi auprès de Marthe; j'avais oublié la date.

Baisers à tous, mon pauvre cœur bien triste.

Votre

Claude.

Document original.

876 bis. À P. HELLEU

Château de la Pinède près Antibes,
Alpes-Maritimes [c. 20 avril 1888]

[Il voulait lui écrire depuis longtemps. N'en finit pas avec ses toiles. A reçu des nouvelles de Sargent qui est en Amérique.]

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-87, don de Mme Howard-Johnston.

877. À ALICE HOSCHEDÉ

[Cap d'Antibes],
dimanche matin [22 avril 1888]

Décidément, je vois par vos lignes que vous m'en voulez de prolonger de quelques jours mon séjour ici. Vous devriez pourtant comprendre ce qu'il y a de pénible pour [moi] de m'être tant donné de mal et de voir inachevées tant de choses. Je n'ai certes pas la prétention d'arriver à tout finir. Hélas! ça ne serait pas possible. Je veux seulement en sauver quelques-unes en restant seulement quelques jours de plus, et cela sera pour moi une consolation, une récompense de ma peine.

Vous devriez partager ce même sentiment et m'encourager au contraire, car ce n'est pas par plaisir que je suis resté ici aussi longtemps; et je vous jure que j'ai bien hâte d'être à Giverny, que c'est justement cette pensée qui me fait redoubler d'ardeur et faire l'impossible en me surmenant.

Je suis désolé de vous savoir si gênée, et mon premier mouvement en apprenant vos ennuis était de vous envoyer quelques cents francs, mais je vous l'ai dit: j'ai peur d'être bien juste pour le retour, et, au cas où Petit n'enverrait pas, je n'ose me démunir, car alors je pourrais être ici en panne et pour longtemps. Mais il va sans dire que, si je recevais, il y aura aussitôt pour vous, et je vais télégraphier de nouveau et jusqu'à solution.

Aujourd'hui, je n'ai pu peindre jusqu'à présent, à cause du vent et du soleil qui est voilé. Je m'étais cependant levé à 4 heures et demie et, à 5 heures et demie j'étais au motif; aussi la journée est-elle bien longue. Je me fais du mauvais sang et ne cesse de penser à vous, aux enfants, à ce Giverny que vous m'accusez d'oublier.

Certainement que Blanche ferait très bien de se livrer sérieusement à la peinture, mais alors d'une façon complète. Il me tarde bien de le voir, ce fameux tableau.

Allons, je vous quitte, voilà l'heure du déjeuner et aussi de la poste.

Baisers à tous, amitiés à Marthe; à vous, tout mon cœur.

Votre

Claude.

Et surtout, ne m'en voulez pas: je ne vais plus être long. Courage!

Document original.

878. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi matin [23 avril 1888]

Quelle mauvaise chance pour ces derniers [jours]. Hier, je n'ai pu travailler qu'un moment, et, depuis ce matin, le temps est douteux. Enfin, voilà quatre ou cinq jours que ça ne va pas et vous savez comme je suis : autant je me monte la tête lorsque je travaille et que je vois la possibilité de mieux faire, autant je me démonte et me livre aux doutes. Bref, je ne sais plus où j'en suis et j'ai peur d'un triste résultat, malgré tant d'efforts.

Néanmoins, ne craignez plus, je n'en puis plus et partirai sans faute vendredi ou samedi. Hier, j'ai profité de ce que je ne travaillais pas pour faire une caisse de toiles, que j'ai expédiées franco à Vernon; vous le voyez, c'est donc bien signe de retour.

Mirbeau m'annonce sa décision de venir dans le Midi; les fièvres l'ont repris très fort, et ils se mettent en route vendredi, mais, d'après ce que je lui avais écrit, il me croit rentré; du reste, nous nous croiserons, puisque je pars d'ici vendredi ou samedi. J'espère que les paniers de fleurs vous seront arrivés en pas trop mauvais état. Quant à ma caisse, dès qu'elle sera arrivée, vous voudrez bien la faire chercher.

Toujours silence de Petit et pas encore de réponse de van Gogh, mais je suis bien aise pour vous que M. Rémy vous ait envoyé.

J'attends moi-même cette réponse van Gogh; j'ai une caisse à faire faire et je n'ose pas dans la crainte d'être trop à court.

Pourvu aussi qu'à l'arrivée les affaires puissent m'être favorables, mes tableaux trouvés bien, que d'inquiétude! Avec cela, bien que ne lisant jamais un journal, j'entends dire que la politique va bien mal; il ne nous manque-rait plus que cela comme bouquet.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

A vous tout mon cœur.

Claude.

Document original.

879. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mardi 5 h^{res} [24 avril 1888]

J'ai reçu ce matin vos bonnes lignes qui m'ont fait plaisir; merci d'avoir fait la part des choses, de ne pas m'en vouloir de cette lettre un peu vive.

Jamais vous ne saurez le mal que je me donne et cela pour faire de bonnes choses et pour être le plus vite possible près de vous, mais je ne cesse d'avoir des déceptions, tout en travaillant bien, très bien, mais ce sacré temps qui vient toujours se mettre contre moi. Ce matin j'étais à l'œuvre dès 5 heures, un temps splendide, et jusqu'au déjeuner j'ai bûché et fait de la bonne besogne. Je comptais sur une fameuse journée, mais, crac, le temps s'est couvert et il pleut. C'est une vraie torture pour moi, car, malgré mes déceptions des mauvais jours, ça a rudement marché et je pourrai rapporter des choses épatantes, si j'ai la chance d'avoir encore deux ou trois jours de beau temps.

Je suis très content de la dépêche de Whistler; je l'avais mis au courant des saletés de Petit et Cazin, le priant de me dire si, au cas où je me déciderais à exposer chez Durand, il serait avec moi quand même, Rodin en étant.

Aussi je viens d'écrire à Renoir qu'il tâche de voir Petit et de savoir de lui si, après la vente, soit vers le 20 mai, nous pourrions avoir la galerie (ce dont je doute fort).

Enfin, si je rapporte de mon côté de bonnes choses, je verrai peut-être qu'à nous quatre nous pourrions peut-être faire quelque chose de bien.

L'important c'est de rapporter ces bonnes choses. Enfin, nous jaboterons de tout cela bientôt. J'espère bien partir samedi; si, cependant, un jour ou deux m'étaient indispensables, ne m'en voulez pas, mais si, d'ici là, j'ai beau temps, comptez sur moi. A partir d'après-demain, je vous donnerai des nouvelles par dépêches.

Demain, je dîne en ville, ce qui ne me ravit pas, chez cet animal de Cantin qui avait acheté mes tableaux si bon marché. Il a une villa ici au Cap. Voilà plusieurs fois qu'il me demandait d'aller déjeuner chez lui; je l'ai toujours évité prétextant le travail; je n'ai pu éviter le dîner. Enfin, si j'y mange bien, ça me changera, car ici, la nourriture est infecte et j'aspire au retour aussi pour manger un peu plus à mon goût; j'espère que la cuisinière est bonne au moins.

Allons, à demain. Recevez mes meilleures pensées et tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

880. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], jeudi [26 avril 1888]

Malédiction, désolation! Depuis que je vous ai écrit hier, il n'a pas cessé de pleuvoir jusqu'à ce matin, et, quoique tout soit trempé, noirci, je suis allé travailler à la première heure par un beau soleil; mais petit à petit le vent s'est élevé, et maintenant il souffle en tempête, et toujours ce splendide soleil.

Il est 3 heures, je rentre chassé par le vent; j'ai voulu travailler quand même attachant toile et chevalet, mais ma palette et ma toile étaient couvertes de sable; il m'a fallu renoncer. N'est-ce pas navrant tout de même? Quelle guigne jusqu'au bout! Je veux encore essayer de rattraper ces deux jours et me donne une dernière fois jusqu'à mardi; je partirai ce jour-là à 1 heure et serai mercredi à Vernon par le train de 1 heure de Paris.

Dans la pensée qu'il pourrait faire beau aujourd'hui, j'ai profité de la pluie d'hier pour aller à Cannes au-devant de Mirbeau qui m'en a appris de belles sur Petit à mon endroit: il se défait de tous mes tableaux qu'il donne en paiement à qui en veut, mais à bas prix; et ces gens, pour s'en faire de l'argent, les revendent à Durand qui, paraît-il, rachète tout ce qu'il peut trouver. Il paraît que les employés de Petit n'y comprennent rien et le traitent de fou. Il est évidemment aux abois, mais l'influence Cazin y est pour beaucoup. J'ai donc bien raison de ne plus y vouloir mettre les pieds.

Naturellement Mirbeau m'engage beaucoup à exposer chez Durand; il me dit que le jeune Durand l'a chargé de m'y pousser, me faisant dire qu'il ferait comme je l'entendrais.

Je n'ai passé qu'un moment avec Mirbeau qui était fatigué du voyage, mais il m'a dit qu'il avait beaucoup d'autres choses à me dire; ils viennent déjeuner ici demain, mais je lui ai bien dit que je ne pourrais passer avec lui que ce moment du déjeuner.

De Cannes, je me suis rendu directement à la pointe du cap d'Antibes chez Cantin, où il y avait nombreuse assistance:

M. et M^{me} Tarbé de Pourville, le père Dennery et sa femme, ainsi que d'autres personnes. J'ai assez bien diné et ne regrette pas ma soirée, d'autant qu'il y a eu un attrapage très amusant entre Tarbé et Dennery, sortie de table, etc.

Je suis bien désolé de ne pas avoir su l'anniversaire de Suzanne; je ne puis aujourd'hui m'en occuper, mais j'espère avoir un moment avant mon départ pour lui faire un petit mot personnel. Embrassez-la bien fort pour moi, ainsi que toutes mes amitiés à Marthe. Pour vous tout mon cœur, tout moi, et cette fois: à mercredi, peut-être même à mardi. Si le mauvais temps persiste, il n'y aurait aucune chance pour moi à rester et je partirais soit le lundi ou le dimanche.

A vous encore,

Votre

Claude.

Et dire que les gens du pays disent que si ce vent tombe ce sera encore de la pluie; s'être donné tant de peine et ne pas arriver à se satisfaire, j'enrage.

Document original.

881. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi [27 avril 1888]

Hélas non, je ne pars pas aujourd'hui et le regrette presque, car, depuis quelques jours, je ne fais pas grand-chose de bon.

Après ce terrible vent d'hier, ce matin c'est le temps gris et la pluie. Je souffre bien, car, même ne partant que mardi, je ne puis espérer terminer ce que je voulais, mais je partirai quand même ce jour-là, et, malgré la beauté du pays, idéal en effet; il me tarde de le quitter et de rentrer à Giverny. Il me faut un fier courage pour être [resté] si longtemps; c'est une souffrance pour moi d'être là sans pouvoir travailler.

Je viens de recevoir vos bonnes lignes et suis bien content que ces fleurs vous aient fait plaisir, mais je voudrais bien vous trouver tous en meilleure santé et j'espère qu'enfin il va faire un meilleur temps à Giverny. J'y pense bien souvent à ce pauvre jardin qui ne pourra pas être bien beau cette année. Vous ne pouvez vous faire une idée combien c'est joli ici en ce moment: des fleurs partout, des roses à tous les pas.

J'ai reçu ce matin une dépêche de Renoir sortant de chez Petit; il me dit ce que je pensais, qu'il y a impossibilité chez Petit et m'annonce une longue lettre.

Je me doutais bien de cela, surtout depuis ce que Mirbeau m'a conté; il n'y faut donc plus penser. Je vais voir à faire cela chez Durand dans les meilleures conditions possibles; mais il y aura des difficultés, car là tout le monde voudra en être, et c'est justement ce dont je ne voudrais pas. J'ai assez fait pour les autres; c'est là qu'a été ma bêtise. Sisley m'a de nouveau écrit pour savoir si ça devait avoir lieu; chez Petit, on lui avait dit qu'on n'en savait rien, de s'adresser à moi. Il me demande de le prévenir de ce que je ferai; c'est le commencement.

Mirbeau vient déjeuner ce matin; heureusement, car, par ce temps, cela me distraira un peu et je vais être tout à fait renseigné sur ce qui se passe à Paris, puisqu'il a été chez Petit, Durand et Boussod.

Ecrivez-moi toujours, quitte à ce qu'une lettre m'arrive après [mon] départ; mais, du reste, je vous télégraphierai.

Baisers à tous, amitiés à Marthe; à vous tout mon cœur.

Votre

Claude.

Document original.

882. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche [29 avril 1888]

Voilà sans doute ma dernière lettre, au moins l'avant-dernière.

J'ai admirablement travaillé hier, mais ce matin il y a de la brume, des nuages; impossible de rien faire. Je suis au désespoir, car j'ai quelques toiles qui sont devenues les meilleures, mais insuffisantes dans l'état où elles sont; vous le verrez, c'est un grand malheur d'avoir laissé cela à ce point. Enfin, j'espère encore pour tantôt, puis j'ai demain et mardi, car, s'il faisait beau, je ne partirais que le soir pour arriver toujours mercredi, mais dans la soirée.

Je suis à bout de forces, la tête m'en pète, et cependant je travaille de mieux en mieux.

J'ai eu tort d'écrire à Renoir, car il m'écrit qu'il a retenu la salle Durand pour le 16 mai; je lui avais cependant écrit que je ne me déciderai qu'à mon retour; du reste, je le lui écris à nouveau, car, selon la composition, j'en serai ou n'en serai pas.

Je vous quitte, car j'ai force lettres à écrire à cause de cela: à Rodin, Whistler, puis au doreur, pour qu'il me prépare quelques cadres pour toute éventualité.

Je vais aussi m'occuper de faire un envoi de fleurs pour Suzanne; il partira ce soir, vous l'aurez à Vernon mardi matin.

Baisers à tous, amitiés à Marthe; à vous tout mon cœur. Cette fois: à bientôt!

Votre

Claude.

Document original.

883. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi 11 h^{res} [30 avril 1888]

J'aurais bien voulu ne pas vous écrire aujourd'hui, car, comme je le disais à Jean ce matin, cela vous aurait prouvé que le travail me prenait tout mon temps et j'aurais peut-être pu partir demain soir ou, en tout cas, mercredi; mais, hélas, le temps reste gris, brumeux; je viens de travailler à une malheureuse toile de temps gris qui ne m'intéresse guère.

Pardonnez-moi donc, je vous en conjure, de retarder encore d'un jour ou deux; il le faut. Je ne puis laisser ces toiles dans cet état, il faut absolument que j'y mette ce qui leur manque. Je crois qu'elles seront très bien, ou alors je me fourre dedans et deviens fou.

Je comprends votre peine de cette si longue séparation et vous remercie de votre patience et de votre courage. Ayez-en encore pour deux ou trois jours, vous me rendrez bien heureux et serez la première contente. Songez qu'exposant chez Durand, il faut que ce soit mieux que jamais.

Hier est venu pour me voir, et, paraît-il, pour m'acheter des tableaux, un amateur de Paris que je connais et qui a des toiles de moi; j'étais à travailler et ai manqué sa visite.

Mirbeau est aussi venu un moment; il est ravi de mes tableaux, et aussi du pays, surtout d'ici. Je ne sais ce qui s'est passé dans sa vie, ça doit [être] bien extraordinaire, car il se trouve comme inculpé dans une vilaine affaire à la requête de cette M^{me} Martel qui signe Gyp et qui a fait sur lui le livre qui s'appelle *Le Druides*.

Je le crois à la veille de grands ennuis, et il se peut qu'ils repartent d'un moment à l'autre, puisque tous deux sont appelés chez le juge d'instruction de Lorient.

Si le temps n'est pas beau tantôt, je vais faire un emballage d'objets qui ne peuvent tenir dans ma malle et que j'expédierai; du reste, j'expédierai aussi une partie de mes caisses afin d'avoir moins d'ennuis en arrivant à Paris, car j'y aurai fort à faire avant de prendre le train pour Vernon. Je vous en aviserai par dépêche, afin que, aussitôt arrivées, Brandin les aille chercher, pour qu'elles soient arrivées avant moi.

Allons, ma chérie, un peu de courage et à bientôt. Je vous envoie tout mon cœur en attendant mieux; baisers à tous, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

884. À G. PETIT Château de la Pinède, Antibes

Monsieur Petit,
Vous m'avez fait adresser un relevé de mon compte pour me prouver qu'il ne m'est plus dû que mille francs quand nous étions d'accord, qu'avant le dernier envoi de 500, vous me deviez deux mille.

Il est retournant qu'après plusieurs mois d'attente vous cherchiez à en diminuer 500 francs.

Je ne puis vérifier mon compte n'ayant pas mes notes ici.

Vous auriez pu au moins remettre une valeur de mille francs à M. Troisgros qui s'est inutilement présenté chez vous plus de vingt fois.

J'ai appris que vous vous défaisiez de tous mes tableaux et les vendiez moins cher qu'ils ne vous ont coûté, je ne m'étais donc pas trompé en pensant que depuis mon absence votre but était uniquement de me faire tort. C'est un charmant procédé, mais la première chose serait au moins de régler ce qui m'est dû depuis si longtemps.

Claude Monet.

1^{er} mai 88.

Document original, Archives Durand-Ruel.

885. À DE BELLIO [mai 1888]

[Monet prie Bellio d'envoyer quelqu'un chez Petit pour prendre un cadre. Il s'excuse de ne pouvoir aller au dîner.]

886. À CH. DURAND-RUEL Giverny, 6 mai 88

Cher Monsieur Durand,
J'aime avant tout la franchise et les situations nettes. Ce n'est pas moi qui vous ai écrit pour vous offrir mes toiles, c'est M. Durand votre père qui m'a écrit pour me manifester son désir de refaire des affaires avec lui et m'offrir d'exposer chez lui dans les conditions que je déciderai, me priant de vous prévenir dès mon retour afin d'être des premiers à voir mes toiles. Vous m'avez de nouveau écrit vous-même dans le même but. J'ai pris la peine de passer chez vous dès mon arrivée et j'ai été surpris de constater que vous affectiez d'oublier ce que vous m'aviez écrit. Ce n'est pas en solliciteur que je vous écris, mais bien pour que vous compreniez que je ne suis pas dupe de ces procédés. Une première fois déjà, avant mon départ, vous avez usé du même moyen et j'ai dû constater que vous n'étiez venu chez moi que par curiosité et dans l'espoir de me voir dans l'embarras. Aussi pour ces raisons et pour d'autres, je vous préviens que je me retire de tous projets d'exposition rue Laffitte.

J'aurais certes été heureux de refaire des affaires avec vous, mais pour cela je comptais sur la franchise complète, la première chose en affaires.

Recevez mes salutations distinguées. Claude Monet.

Vous m'avez parlé d'un prix de location de 5000 francs et j'apprends par Renoir que vous ne faites payer que 4000 francs à M. Van Beers.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 327. Archives Durand-Ruel.

887. À RODIN Giverny, 15 mai 88

Mon cher Rodin,
Aviez-vous été prévenu par Geffroy que je renonçais à tout projet d'exposition chez Durand-Ruel? Oui, sans doute.

Vous savez aussi que depuis mon retour je n'ai que des ennuis. Après m'être donné tant de mal, ce n'est pas drôle. Je ne sais plus où donner de la tête et ne veux rien faire ce printemps. Je verrai à faire quelque chose de plus complet au commencement de l'hiver. Je vous ai télégraphié, parce que je sais que l'on se sert de mon nom pour faire une exposition chez Durand, mais je n'y expose pas, et j'ai le droit de m'opposer à ce que l'on y expose des tableaux de moi, si l'exposition est payante. Si elle est gratuite, je ne puis rien dire, le marchand est libre chez lui, mais dans ce sens, c'est toujours un four.

Je crois devoir vous prévenir de tout cela, pensant qu'il vous sera préférable d'exposer un peu plus tard avec moi, plutôt que maintenant sans moi. Mais cependant, si telle était votre intention, je ne voudrais pas vous influencer.

Amitiés, et à bientôt, j'espère.

Votre ami,

Claude Monet.

Un mot de réponse.

Musée Rodin, Paris.

888. À WHISTLER Giverny par Vernon (Eure)

Mon cher Whistler,

Depuis mon retour je n'ai eu que des ennuis pour notre exposition. Je vous ai télégraphié que je n'exposais pas chez Durand; je n'ai pu m'entendre avec lui et je crois qu'il est préférable d'attendre au commencement de l'hiver, car une exposition bâclée à la hâte chez Durand pourrait être nuisible. Bref j'y renonce positivement, Petit m'offrant de me louer sa galerie (moi seul responsable) pour octobre ou novembre. Je vous ai de nouveau télégraphié ce matin en apprenant qu'on se servait de mon nom pour faire quand même une exposition chez Durand, mais comme on n'a pas le droit d'exhiber de mes tableaux dans une exposition payante sans mon consentement et que je m'y oppose formellement, j'ai cru devoir vous en prévenir afin que vous ne soyez pas trompé et pensant qu'il vous sera plus agréable d'exposer avec moi, mais cependant, si vous avez envie d'exposer chez Durand, ne croyez pas que je cherche à vous influencer. Je veux seulement qu'il n'y ait pas surprise. Répondez-moi de suite un mot, n'est-ce pas.

A vous d'amitié,

Claude Monet.

15 mai 88.

Je serai bien aise aussi de pouvoir exposer avec vous à Londres la saison prochaine.

C. P. Barbier, « Mallarmé-Whistler, Correspondance », Paris, 1964, p. 19.

Document original (Glasgow University Library).

889. À RODIN [c. 20 mai 1888]

Mon cher Rodin,

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir répondu de suite.

Vous êtes trop aimable et m'embarrassez beaucoup, car les deux choses sont aussi belles chacune dans leur genre. Cependant, cette *Vieille femme* m'a rudement frappé.

Merci bien des fois, et à bientôt, car je vous attends sans faute mercredi avec Mirbeau.

Vous ferez le voyage avec mon ami Duret, qui vient aussi et qui est enchanté de vous revoir et de connaître Mirbeau.

Amitiés,

Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

890. À WHISTLER Giverny, mercredi [23 mai 1888]

Mon cher ami,

Partez-vous toujours vendredi matin? L'exposition est-elle pour demain? Envoyez-moi une dépêche dès le reçu de ma lettre, et, si vous partez vendredi, je viendrai demain soir pour dîner. Autrement, je ne viendrai que vendredi matin.

A vous,

Claude Monet.

Document original (Glasgow University Library).

891. À BERTHE MORISOT Giverny, [peu avant le 25 mai 1888]

Chère Madame,

Je n'ai pas encore eu la possibilité de venir vous voir depuis mon retour, n'étant venu à Paris qu'hier et pour quelques heures seulement qui étaient prises d'avance.

Vous avez su tous nos ennuis chez Petit. Après s'être tant donné de mal, ce n'est pas drôle d'être joué de cette façon. Il avait été question d'une exposition chez Durand; ce projet ne m'allait guère et en arrivant à Paris j'y ai tout de suite renoncé pour bien des raisons qu'il serait trop long de vous conter.

Mais voici que ce matin Renoir m'annonce que cette exposition a si bien lieu qu'elle ouvre samedi et que le jeune Durand, sans même m'avoir consulté, se propose d'y mettre des tableaux de moi, à lui et à des amateurs. Comme je vais m'y opposer par tous les moyens, puisque c'est mon droit si c'est une exposition payante, je crois devoir vous en prévenir, non pour vous influencer en rien, mais bien pour que vous ne soyez pas surprise et que vous ne croyiez pas que je suis un lâcheur comme on va le dire. J'ai fait mes preuves et vous ai prouvé que mon plus vif désir était d'exposer avec vous.

Je compte venir vous voir dès que je viendrai à Paris pour un jour ou deux et j'espère aussi que vous voudrez bien venir un jour à Giverny.
Recevez, ainsi que M. Manet, l'assurance de mon amitié.
Votre dévoué
Claude Monet.
D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, pp. 134-135.
Document original.

891 bis. À P. HELLEU
Giverny par Vernon, Eure
[peu avant le 25 mai 1888]

[Cazin l'a desservi auprès de Petit. Ses amis veulent le faire participer à une exposition de groupe chez Durand-Ruel en exposant, sans son accord, des tableaux qui ne lui appartiennent plus. Il veut les faire décrocher.]
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-90, don de M^{me} Howard-Johnston.

892. À RODIN
Giverny

Mon cher Rodin,
Que je vous dise combien je suis heureux du beau bronze que vous m'avez envoyé. Je l'ai placé dans l'atelier afin de le voir constamment. Je suis revenu émerveillé de votre *Porte* et de tout ce que j'ai vu chez vous.
Merci encore.
Amitiés,
Claude Monet.
25 mai 88.
J'avais espéré vous voir chez Charpentier, mais en vain.
Musée Rodin, Paris.

893. À MALLARMÉ
Paris, 27 mai 1888¹

Quelle déception pour moi hier de ne pas pouvoir vous rejoindre vous et Whistler. Arrivé ce matin, Whistler m'a dit que je vous ferai plaisir en venant dîner ce soir avec lui, mais ne suis-je pas bien indiscret? Un mot 111, rue Saint-Lazare, hôtel Garnier.

¹ Télégramme.

C. P. Barbier, «Mallarmé-Whistler, Correspondance», Paris, 1964, p. 23.

894. À MALLARMÉ
Giverny, 5 juin 1888

Mon cher Mallarmé,
Merci pour l'envoi du *Ten O'Clock* de Whistler et de l'amicale dédicace. Je voulais justement vous écrire, Whistler m'ayant chargé de vous prier d'en adresser une épreuve au sculpteur Carriès qui habite 65, boulevard Arago. Voilà la commission faite.
Vous savez que je conserve l'espoir de vous voir une journée ici avec M. et M^{me} Manet. Je souhaite bien que ce ne soit pas abusivement, puis je pense aussi à votre promesse (*L'Après-midi d'un Faune*).
Présentez mes hommages à M^{me} et à M^{lle} Mallarmé.
Bien amicalement.
Claude Monet.
H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1969, t. III, p. 207.

895. À BERTHE MORISOT
[Giverny, début juin 1888]

Chère Madame,
Vous devez me croire bien oublieux, n'est-ce pas? Je voulais toujours venir vous voir et vous dire combien j'ai trouvé jolis vos tableaux chez Durand, mais j'ai été très occupé ici, ne venant à Paris qu'en passant pour quelques heures, et puis j'espérais aussi que, vous entendant avec Mallarmé, vous alliez venir à Giverny.
Me voilà cloué à Giverny pour une vingtaine de jours, M^{me} Hoschedé a dû partir aux eaux de Forges avec sa fille aînée et je ne puis guère m'absenter longtemps. Je n'ose pas insister pour vous faire venir maintenant à Giverny. M^{me} Hoschedé m'en voudrait certainement beaucoup et j'espère qu'à son retour vous n'aurez pas encore quitté votre cher Paris, pas plus que Mallarmé, qui m'a dit y être encore retenu pour des corrections d'épreuves. Excusez-moi donc de ne pas être revenu vous voir et à bientôt j'espère.
Mes meilleures amitiés pour vous et M. Manet.

Tout à vous,
Claude Monet.
P.-S. — Les Goupil vous ont-ils au moins prévenue qu'ils faisaient une exposition d'une dizaine de toiles que je leur ai vendues? Je serais bien aise d'avoir votre impression.
D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 135.
Document original.

896. À ?
Giverny, 8 juin 1888

[Monet est très heureux et flatté d'avoir reçu une invitation]
...au dîner de la Banlieue... et serai très heureux d'y prendre part le plus souvent possible, malheureusement je crains bien de ne pouvoir m'absenter demain.
Charavay, n° 31063.

897. À MALLARMÉ

Mon cher ami,
Merci de votre si aimable lettre.
Je suis bien content que mes tableaux vous plaisent, les éloges venant d'un artiste comme vous, cela fait plaisir.
Oui, ce pauvre Manet m'aimait bien, mais nous la lui rendons bien cette amitié et je suis exaspéré du silence et de l'injustice de tous pour sa mémoire et son grand talent.
Mes meilleures amitiés, mon cher Mallarmé.
Claude Monet.
Tout à vous,
19 juin 88.
Avez-vous des nouvelles de Whistler et revient-il bientôt?
H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1969, t. III, p. 212.

898. À P. DURAND-RUEL
Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je viens d'être absent quelques jours, c'est ce qui m'a empêché de vous répondre plus tôt.
Je reste à Giverny pour le moment cette semaine, vous pouvez donc venir dimanche prochain. Je dois seulement m'absenter pour aller à Londres, mais je serai encore ici dimanche.
J'ai été assez vivement peiné de certains procédés de M. Charles et ai bien regretté que nous ne puissions mieux nous entendre, surtout après la lettre que vous m'aviez écrite dans le Midi, avant votre départ pour l'Amérique.
Claude Monet.
Votre tout dévoué
4 juillet 88.
Je vous serais bien obligé de me confirmer votre venue pour dimanche.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 328 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

898 bis. À P. HELLEU
Giverny par Vernon (Eure) [c. 20 juillet 1888]

[Il arrive d'Angleterre et a passé deux jours chez Sargent.]
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-89, don de M^{me} Howard-Johnston.

899. À P. DURAND-RUEL
Giverny

Cher Monsieur Durand,
Excusez-moi de vous faire attendre aussi longtemps les tableaux que vous m'avez demandés. J'ai été un peu plus longtemps que je ne pensais à Londres, mais maintenant je vais travailler pour vous jusqu'à ce que tout soit fini et j'espère ne pas vous faire attendre longtemps. Je serai bien aise de savoir si vous avez vu ces MM. Boussod et si vous êtes d'accord pour marcher ensemble.
Claude Monet.
Tout à vous,
23 juillet 88.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 328. Archives Durand-Ruel.

900. À DURET
Giverny

Mon cher Duret,
J'ai été bien surpris en recevant vos lignes datées de Meri-Goulle [*sic*], j'étais loin de penser que vous soyez si loin.
Je serais très heureux de vous voir au retour et si vous pouvez passer quelques jours à Paris, vous serez bien aimable de me sacrifier quelques heures et de venir déjeuner à Giverny. Tâchez donc de faire cela.
Quand on fait si facilement de pareils voyages, on peut bien de temps en temps voir un ami à une heure et demie de Paris.
En tout cas, un mot dès votre retour.
Claude Monet.
Tout à vous,
26 juillet 88.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 86.

901. À G. PETIT
Giverny, 30 août 1888

[Protestations énergiques contre les prétentions du marchand qui lui réclame des tableaux livrés depuis longtemps, il déclare être parfaitement à jour et en règle. Puis il parle de l'exposition projetée, se plaint du très mauvais temps de cet été qui l'a empêché de travailler.]
«Autographes, souvenirs historiques et littéraires», G. Morssen, novembre 1954, n° 59.

902. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,
Sans nouvelles de vous depuis longtemps et étant dans l'intention de partir, sans doute dimanche, pour une excursion plus ou moins longue selon le temps et le travail, je voudrais bien que vous me disiez par un mot si vous êtes toujours dans les mêmes intentions au sujet des 8 tableaux que vous m'avez demandés. J'ai besoin d'être fixé avant mon départ et vous serai très obligé de me répondre par retour du courrier.

Je ne suis pas revenu à Paris depuis que je vous ai vu et j'attendais toujours la visite que vous m'aviez annoncée voilà longtemps déjà.

Je pense que vous êtes toujours à Paris. Dans tous les cas, je suppose que vous avez dû laisser des instructions à cet égard et que réponse pourra m'être adressée pour dimanche matin.

Tous mes compliments. Tout à vous,

Claude Monet.

7 Sep^{bre} 88.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 328-329. Archives Durand-Ruel.

903. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

Je suis très embarrassé pour répondre à votre dernière lettre, car tout en désirant vous être agréable et vous vendre de nouveau de mes tableaux, je ne puis cependant perdre. Vous savez parfaitement que lorsque je suis venu à Paris j'ai tout fait auprès de MM. Boussod et Valadon pour obtenir d'eux des conditions spéciales pour vous, en raison de nos anciennes relations et de ce que vous avez fait pour moi. Et lors de notre dernier entretien vous les aviez acceptées, ces conditions, me priant de vous terminer les 8 tableaux que vous aviez choisis chez moi. Je ne puis faire plus que ce que j'ai fait, à vous de vous adresser directement à ces messieurs.

Vous trouvez regrettable que j'aie accepté cet engagement, mais, cher monsieur Durand, que serais-je devenu depuis quatre années sans M. Petit d'abord, et sans la maison Goupil? Non, voyez-vous, ce qui est regrettable, c'est que les circonstances vous aient mis dans la nécessité de ne pas pouvoir continuer à acheter. Enfin voyez ces messieurs si vous croyez, ou bien acceptez ces conditions auxquelles moi seul ferai une perte, et cela sera je crois à l'avantage de tous.

Un mot de réponse, car je vais être obligé de disposer bientôt des tableaux que vous aviez mis de côté.

J'espère que vous êtes tout à fait remis de votre indisposition.

Mes meilleurs compliments.

Tout à vous,

Claude Monet.

24 Sep^{bre} 88.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 329-330.

J. Rewald, « Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists », in : « Gazette des Beaux-Arts », janvier-février 1973, pp. 22-23, 34 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

904. À EUGÈNE MANET

Giverny

Cher Monsieur Manet,

Je comptais justement vous écrire pour avoir de vos nouvelles, car je ne suis pas venu à Paris depuis des mois, et je suis en ce moment en pleine fièvre de travail, ce qui fait que je ne sais trop quand j'y viendrai.

J'espère cependant venir vous voir avant votre départ qui n'est pas je suppose tout à fait proche.

J'aurais été bien heureux si M^{me} Manet avait pu venir à Giverny avec Mallarmé, c'était chose promise et s'il n'est pas aussi occupé, j'espère encore avoir leur visite. Pour vous je comprends que le voyage vous arrête et je n'insiste pas.

Merci d'avoir pensé à m'écrire.

Comme vous, je tiens beaucoup à cultiver nos bonnes relations.

Vous avez grandement raison d'aller dans le Midi et, si j'y puis aller un peu cet hiver, nous nous y verrons certainement, mais jusqu'à présent je n'ai aucun projet.

Recevez ainsi que M^{me} Manet mes compliments de sincère amitié, et dites bien à Mallarmé le plaisir qu'il me ferait s'il pouvait accompagner M^{me} Manet un de ces jours, et avant qu'il ne fasse tout à fait mauvais.

En tout cas à bientôt.

Tout à vous,

Claude Monet.

M^{me} Hoschedé et ses filles me chargent pour vous et M^{me} Manet de leur bon souvenir.

C. M.

29 septembre 88.

Document original.

905. À JEANNIOT

Giverny, 1^{er} octobre 1888

[Monet espère que le directeur de La Cravache a transmis à Jeannot ses remerciements pour l'article que ce dernier a écrit sur lui. Monet lui demande une recommandation pour son fils qui va commencer son service militaire.]

Autographes et manuscrits, Marc Loliée, liste hors série, n^o 9, janvier 1954, n^o 64.

906. À ?

Giverny, 1^{er} octobre 1888

[Très plaisante lettre dans laquelle Monet parle de Théo van Gogh qui est venu le voir, il dit ensuite:]

... Je travaille toujours beaucoup, ma situation et mes affaires sont des plus satisfaisantes, mais la peinture me ronge toujours n'étant jamais content et voulant faire toujours mieux.

Charavay, n^o 23670.

907. À WHISTLER

Giverny

Cher ami,

Ces jours passés, étant à Paris, j'ai appris que vous y étiez venu et cela sans me faire signe; c'est mal, car vous savez le plaisir que j'ai à vous voir.

J'espère au moins que vous ne m'avez pas gardé rancune d'avoir quitté Londres sans vous serrer la main. J'avais été retenu chez Sargent et rappelé subitement chez moi, et c'est avec bien du regret que j'ai dû partir sans pouvoir aller à la Tower House. J'ai su aussi que vous aviez passé la belle saison en Touraine où vous avez fait une moisson d'eaux-fortes superbes que je serai heureux de voir à la prochaine occasion. Donnez-moi donc de vos nouvelles et dites-moi si vous projetez quelque chose en fait d'exposition à Londres. Quant à Paris, on ne pense qu'à la grande exposition à laquelle, j'espère, vous allez figurer triomphalement.

Veillez présenter mes hommages à M^{me} Whistler et me rappeler à son bon souvenir.

A vous d'amitié,

Claude Monet.

30 nov^{br} 88.

C. P. Barbier, « Mallarmé-Whistler, Correspondance », Paris, 1964, p. 34 (partiellement).

Document original (Glasgow University Library).

908. À WHISTLER

Giverny, [fin janvier 1889]

Mon cher Whistler,

J'étais justement à Paris lorsque votre seconde lettre est arrivée à Giverny, je la trouve seulement en rentrant. Cela vous expliquera pourquoi j'ai un peu tardé à vous répondre.

Je me suis en effet fort amusé à la lecture du (désastre d'Oldham)¹ et bien que me figurant ce que cela a pu être, j'aurais aimé à être le témoin de la chose. Bien certainement cela s'est su à Paris, dans le monde des artistes, mais les journaux n'en ont pas parlé, cela sans doute à cause du sieur Boulanger qui occupe toutes les conversations et tous les journaux. Je n'ai donc rien à vous dire de particulier ayant trait à ce qui vous intéresse.

Je suis [allé] pour voir Degas sans le rencontrer, aussi Mallarmé que j'ai vu plusieurs fois [et qui] s'est bien amusé en lisant les articles en question; il en avait du reste entendu parler déjà.

Mirbeau, lui, est toujours absent de Paris. Il est dans le Midi jusqu'en mai. A cette époque vous viendrez sans doute aussi à Paris et nous pourrons, de nouveau, nous réunir quelques fois. J'allais oublier de vous dire que Mallarmé à qui j'ai fait votre commission sera très heureux que vous lui écriviez. Il a eu cet hiver un certain succès avec une traduction des poèmes d'Edgar Poe.

Excusez-moi, mon cher ami, de ne pas vous donner de nouvelles concernant votre dernier scalp. Ne vous en prenez qu'au Brav' général et non à moi, mais si j'apprends quelque chose, je vous écrirai de suite; de votre côté, pensez aussi à m'écrire.

Mes respectueux hommages à M^{me} Whistler.

A vous d'amitié,

Claude Monet.

Voici l'adresse de Mirbeau :

Casa Carola

Menton

Alpes-Maritimes

¹ (Désastre d'Oldham) : la parenthèse est de Monet, qui semble avoir hésité sur l'expression à employer pour évoquer le conflit qui opposa Whistler au peintre William Stott of Oldham.

C. P. Barbier, « Mallarmé-Whistler, Correspondance », Paris, 1964, p. 37 (partiellement).

Glasgow University Library, BP11M/113.

909. À P. HELLEU

Giverny par Vernon (Eure), 12 fév. 89

[Il a organisé une petite exposition. Son correspondant a pu voir ses essais de figures en plein air.]

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-88, don de M^{me} Howard-Johnston.

910. À BERTHE MORISOT

Giverny

Chère Madame,

Que je suis coupable et comme je m'en veux d'être resté si longtemps sans vous écrire, je voulais toujours le faire, mais toujours quelque chose survenait qui me faisait remettre au lendemain. J'ai heureusement eu quelquefois de vos nouvelles par votre lettre à M^{me} Hoschedé, et aussi par Mallarmé et par

Renoir, et j'ai été bien heureux que vous vous trouviez bien, ainsi que M. Manet, de votre séjour à Nice, malgré que le temps n'y ait pas été très beau, mais il est toujours préférable à celui que nous subissons ici, aussi suis-je désolé maintenant de n'avoir pas suivi votre exemple; je pensais qu'il ferait ici un bel hiver et me réjouissais de faire des effets de neige et de givre, mais il ne cesse de faire un temps atroce et surtout variable, de sorte que je n'ai rien fait de bon, et il est trop tard à présent pour m'absenter. Je compte sur les premiers beaux jours de printemps pour me rattraper, mais en attendant je me fais beaucoup de mauvais sang.

J'espère au moins que vous aurez pu beaucoup travailler et qu'après un si long séjour vous nous rapporterez des masses de jolies choses.

Personne n'a pu me renseigner sur l'époque de votre retour, mais je présume que vous attendez que le temps soit devenu plus élément ici; en tout cas, j'espère que vous n'imiterez pas ma paresse et que vous voudrez bien me donner de vos nouvelles.

Je n'ai pas à vous conter de choses bien intéressantes. Je vais de moins en moins à Paris, où du reste, l'on n'est absorbé que par la politique; il y a toujours les mêmes expositions que vous savez, votre serviteur a aussi la sienne, bien modeste, chez van Gogh, mais l'empressement du public est très calme, la politique absorbe tous les esprits.

Le pauvre Renoir a été bien touché, on a craint une paralysie faciale, mais il est beaucoup mieux et ne s'est heureusement pas frappé.

Veillez, chère Madame, faire toutes mes amitiés à M. Manet et croyez-moi toujours votre dévoué
Claude Monet.

15 février 89.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 146 (partiellement).

Document original.

911. À MALLARMÉ

[Giverny], 15 février 1889

Mon cher Mallarmé,

Que je vous dise le plaisir, le ravissement que j'ai éprouvé à la lecture de votre livre.

J'ignorais complètement la poésie de Poe; c'est admirable, c'est la poésie même, le rêve, et comme l'on sent que vous en avez traduit l'âme!

Je ne suis qu'un ignorant complètement illettré, mais n'en suis pas moins ému. Je ne connaissais de Poe que sa prose que j'avais lue et admirée très jeune avant d'en entendre parler, mais comme vos poèmes complètent et disent l'homme que c'était.

Merci, merci du plaisir que vous m'avez procuré et comme ce me sera bon de le relire souvent.

Bien amicalement à vous,

Claude Monet.

Je n'oublierai pas votre dessin, mais je n'en ai pas encore eu le temps.

H. Mondor et L.J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1969, t. III, p. 290.

912. À RODIN

Giverny

Mon cher Rodin,

Je reçois un mot de Petit me donnant rendez-vous samedi matin 10 heures, pour m'entendre avec lui au sujet d'une exposition à faire dans sa galerie pendant l'Exposition Universelle, *mais rien que vous et moi*. Etes-vous toujours dans cette disposition, comme vous me l'avez dit lorsque je vous en ai parlé? Oui, j'espère, et dans ces conditions nous pourrions faire quelque chose de bien à nous deux.

Maintenant, d'après ce que m'a dit Petit, il ne nous demanderait pas d'argent pour sa galerie, se réservant les entrées et un tant pour cent sur la vente. Il voudrait cependant avoir en paiement quelque chose de vous et de moi.

C'est pour débattre ces questions qu'il me donne rendez-vous après-demain samedi. J'ai donc besoin avant tout de savoir si je puis compter sur vous. Répondez-moi donc *de suite par dépêche* oui ou non et donnez-moi un rendez-vous où vous voudrez pour déjeuner samedi entre 11 heures et demie et midi, afin que nous causions de tout cela. Je n'aurai que très peu de temps à moi, rentrant le soir même à Giverny.

Je compte donc sur une dépêche demain sans faute.

A vous d'amitié,

Claude Monet.

28 fév. 89.

P.-S. — Vous nous avez bien manqué chez Rollinat. Je suis enthousiasmé et je vais y retourner pour un mois et y travailler ferme.

Musée Rodin, Paris.

913. À RODIN

Giverny

Mon cher Rodin,

J'ai reçu votre mot, je viendrai vous voir demain vers 3 heures au dépôt des Marbres. Si vous n'y êtes pas, j'irai au boulevard de Vaugirard.

Je compte partir pour la Creuse demain soir.

Amitiés,

Claude Monet.

5 mars [1889].

Musée Rodin, Paris.

914. À ALICE HOSCHEDÉ

[Fresselines], samedi [9 mars 1889]

Je reçois votre lettre me disant vos ennuis avec les domestiques. Joseph était en effet allé à Vernon, mais il est désolant que cela arrive à un moment où je suis peu en fonds et où je suis absent.

Enfin je vous envoie bien vite deux cents francs; songez à ce qu'il me reste et soyez prudente.

Je rentre de travailler, mais mal, et j'ai effacé ce que j'ai fait ce matin; c'était mal pris, mal compris. C'est toujours ainsi au début. Hier, j'ai mieux travaillé. Avec cela aujourd'hui temps très variable, gris et soleil.

Je suis très bien installé et point du tout gêné par Rollinat qui me laisse libre et seul; je ne les vois qu'aux repas, mais j'ai du mal à rentrer me coucher de bonne heure; on dîne très tard à sept heures et demie ou huit heures et je ne puis guère partir aussitôt le repas.

Pardonnez-moi de ne pas vous écrire encore bien longuement aujourd'hui. Voilà qu'il va être midi et il faut m'occuper du départ de votre lettre.

A demain, baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées, mes tendresses.

Votre

Claude.

Document original.

915. À ALICE HOSCHEDÉ

[Fresselines], lundi matin [11 mars 1889]

Pas de lettre de vous ce matin, ça n'est pas bien et cela me peine, car hier dimanche vous aviez le temps. Avec cela je suis attristé, ce matin il pleut à ne pas mettre le pied dehors; je vais donc profiter de cela pour écrire quelques lettres, car, quand je travaille, je n'ai guère de temps.

J'ai fait une bonne journée hier, me voilà bien organisé et en train, mes motifs choisis pour le matin et l'après-midi, soleil et temps gris.

Comme je vous l'ai dit, Rollinat a le respect de mon travail et nous ne nous voyons qu'au repas. Hier soir, dimanche, il y a eu le trente et un avec le curé, le notaire et un châtelain voisin, et j'ai dû me coucher après minuit, ce qui ne m'a pas empêché de me lever à six heures; les autres soirs, nous causons art au coin du feu, et chaque soir Rollinat me chante ou me dit quelque chose.

Si j'ai la chance d'être assez favorisé par le temps, je pense ne rester ici que quinze à vingt jours, pour de là aller à Crozant. Ecrivez-moi bien longuement surtout et soyez persuadé que je ne cesse de penser à vous.

Je vous envoie mes baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Et maintenant j'écris à Petit dont je n'ai aucune nouvelle encore, j'ai donc bien peur que dans ces conditions cela ne marche pas.

Si vous avez connaissance de l'article Mirbeau, envoyez-le-moi.

Document original.

916. À RODIN

Buffet de la gare de Châteauroux

Mon cher Rodin,

Je suis en route pour Paris, où je viens exprès pour causer avec Petit et régler les conditions.

Je serai à Paris ce soir à minuit. Il faudra que je vous voie absolument demain, repartant le soir même pour Fresselines, car Rollinat voudrait bien que je vous ramène.

A demain; dès que j'aurai vu Petit, je me mettrai à votre recherche.

Amitiés,

Claude Monet.

Mardi, 12 mars 89.

Musée Rodin, Paris.

917. À ALICE HOSCHEDÉ

Fresselines, 15 mars 89

Comme vous devez le penser, je suis arrivé bien fatigué, et cependant, après m'être changé, rafraîchi et avoir déjeuné chez Rollinat, je me suis remis de suite au travail et par un froid terrible qui me fait craindre le retour de la neige.

J'étais si las hier soir que j'ai dormi comme une brute ma nuit complète et que, m'étant levé très tard ce matin, je renonce au travail ce matin pour mettre au courant ma correspondance arriérée.

Votre lettre me navre pour vous: que d'ennuis, que de dépenses aussi! Vous savez combien il faut que vous soyez prudente en ce moment et jusqu'à ce que je me tire d'affaire, aussi je souhaite bien que vous parveniez à trouver quelque'un de possible; s'il vous fallait encore revenir à Paris après tant de voyages successifs, ce serait désolant. Enfin je compte sur vous, sur votre dévouement, car vous savez les sacrifices qu'il me faudra faire pour mener à bien cette affaire d'exposition et avec cela vivoter et travailler jusque-là.

Je ne saurais vous dire combien j'ai été heureux aussi de vous avoir ces quelques moments avec moi, j'aurais certes mieux aimé être tous deux seuls, mais ce n'était guère facile.

Geffroy et l'impénétrable Rodin m'ont reconduit à la gare d'Orléans, il ne me reste plus pour le moment qu'à attendre le résultat de l'entrevue de Petit avec Rodin.

Embrassez bien les enfants pour moi, grands et petits, il me semble déjà qu'il y a un siècle que je ne les ai vus; mes amitiés à la sombre et pauvre Marthe, à vous tout mon cœur et toutes mes pensées.

Votre

Claude.

Ne manquez surtout pas de parler sérieusement à Brandin.

Document original.

918. À G. PETIT

Fresselines, samedi [16] mars 89

Cher Monsieur Petit,

Vous sachant de retour à Paris aujourd'hui, je viens vous rappeler de voir de suite Rodin, à son atelier, pour en terminer avec lui.

En principe nous sommes *tous deux décidés à faire cette exposition*, et je suis, moi, décidé à faire un sacrifice pour cela.

Du reste, j'ai expliqué tout cela à votre beau-frère, je demande seulement, en vous abandonnant toutes les entrées, à ce que le tant pour cent soit fixé à dix au lieu de quinze.

Enfin, il importerait de vous entendre avec Rodin et de me prévenir de suite, et entre nous, j'espère que cela ira tout seul.

Mes meilleurs compliments.

Tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

919. À ALICE HOSCHEDÉ

Fresselines, lundi [18 mars 1889]

J'étais désolé hier de ne pouvoir vous écrire, mais il faisait beau et je me suis attardé au travail arrivant très en retard au déjeuner. Ce matin c'est mon tour de ne pas avoir de lettre de vous, sans doute vous avez été prise par vos invités ou bien je recevrai deux lettres demain, mais comme vous cela m'attriste toujours malgré moi quand je reste un jour sans nouvelles. J'espère pour vous que le départ des domestiques qui a lieu aujourd'hui se passera sans ennui pour vous.

Je travaille toujours beaucoup, sans aucun arrêt ni dérangement aucun, Rollinat craignant de me gêner ne vient jamais près de moi, aussi suis-je chez lui comme à l'auberge, à cela près que j'ai la compensation du charme de sa conversation et, toujours le soir, lecture et concert.

J'ai environ quatorze toiles en train. Ça marche, mais bien piano et avec beaucoup de mal, plus je vais plus c'est ainsi, je croyais faire ce pays du premier coup? Ah! bien oui, c'est d'un difficile inouï.

J'ai reçu ce matin une lettre de Jean datée de Déville hier, il est content, mais comme à vous il me dit être désolé de n'avoir pas reçu de nouvelles de Giverny. J'avais écrit à van Gogh pour le prier d'expédier mes toiles à Giverny, il me répond très aimablement que l'article de Mirbeau a ramené énormément de monde, qu'il me fait beaucoup de bien. Il me demande de les garder encore à cause de cela, il a vendu une toile et est en marché pour trois autres. Ils doivent bien se mordre les pouces.

Hélas, le temps passe, il me faut vous quitter. A demain, tous mes baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

920. À ALICE HOSCHEDÉ

Fresselines, 19 mars 89

J'ai reçu ce matin vos deux lettres de dimanche et d'hier, elles me désolent, car je prévois bien des ennuis et, avec si peu d'argent, cela est terrible. Méfiez-vous surtout de prendre un ivrogne, c'est la plus terrible chose. Je suis bien anxieux de vous savoir tirée de là.

Quant à vos visiteurs, je ne suis nullement surpris, au contraire, et je persiste à redouter une installation à Giverny.

Il pleut ce matin, ça me navre, car j'ai assez de choses en train ici, et il me faut terminer au plus vite pour aller à Crozant; j'espère du reste qu'il va faire beau tantôt.

Je profite de ce mauvais temps pour examiner mes toiles; hélas! quelle difficulté et que je suis donc lent à exprimer ce que je veux. J'ai aussi bien des lettres à faire, car il faut que je réveille la mémoire de Petit et de Rodin, car, tant que ça ne sera pas tout à fait décidé, je suis inquiet. Petit peut trouver quelque chose de plus avantageux, quant à Rodin il a tant de connaissances qui peuvent l'influencer. Enfin j'attends impatiemment, mais l'important, la première chose c'est que je travaille et bien. Et je vous assure que je ne perds pas de temps et je suis tant au travail que j'en perds la notion du temps et des jours, et j'avais oublié la naissance de mon Mimi. Je ne puis rien lui envoyer, mais il ne perdra pas à attendre et je compte sur vous pour le dédommager; embrassez-le bien fort pour moi, qu'il soit bien mignon pour vous et qu'il travaille bien surtout.

Baisers à tous et pour vous, ma chérie, toutes mes tendresses, tout moi.

Amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

921. À RODIN

Fresselines, Creuse, 19 mars 89

Mon cher Rodin,

Je viens vous faire souvenir que Petit a dû rentrer à Paris hier et qu'il serait utile de presser les choses. Faites-le donc venir à votre atelier le plus vite possible. J'espère que vous vous entendrez facilement avec lui et que, la chose bien décidée, nous n'aurons plus qu'à travailler ferme tous les deux. Du reste je ne perds pas mon temps depuis que je suis ici. Mes journées finies, ce sont d'exquises soirées passées à entendre Rollinat.

Bonnes poignées de main, mon cher Rodin.

A vous,

Claude Monet.

Jeté-moi un mot dès que vous aurez vu Petit.

Musée Rodin, Paris.

922. À ALICE HOSCHEDÉ

Fresselines, 20 mars 89

Vous avez bien de la chance d'avoir beau temps. Ici, loin de faire doux et beau, c'est un temps de chien, pluie, vent, soleil; aussi, depuis deux jours, je me fais bien du mauvais sang, travaillant quand même, mais mal, aussi ne suis-je guère content de moi jusqu'à présent. Ça ne vient pas du tout et puis comme toujours c'est mal pris, mal choisi, le pays est certainement difficile à prendre et on ne peut y arriver du premier coup et si à la hâte.

Je me console un peu en pensant mieux faire à Crozant après mes tentatives premières ici.

Mais je n'en suis pas au découragement, loin de là, et ça pourra venir, surtout si le temps devenait un peu plus régulier.

C'est bien désolant de vous savoir toujours sans domestique, car cela fatiguera bientôt Marthe et vous aussi, puisque déjà vous me dites être souffrante.

Enfin j'espère que vous finirez par trouver quelqu'un et qu'une prochaine lettre m'apprendra la fin de vos soucis.

Je suis toujours sans nouvelles de Petit et j'ai bien peur que cette fois ce soit encore la même chose, ce serait malheureux, car avec la sympathie qui me vient de plus en plus de la presse, ça pourrait très bien marcher. Il est très bien l'article de *L'Événement* et il me faut en remercier l'auteur que je ne connais pas. Bien certainement le point de départ de tout cela vient de Mirbeau.

Faites des vœux pour que j'aie beau temps, car tout dépendra surtout de ce que je pourrai rapporter d'ici.

Je vous envoie toutes mes pensées, tout mon cœur, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

923. À ALICE HOSCHEDÉ

Fresselines, 21 mars [1889]

Hélas, hélas, le temps est de plus en plus mauvais, pluie et vent en tempête. Je rentre mouillé, trempé, sans avoir pu tenir, je suis consterné, car voilà trois jours qu'il en est ainsi, voilà aujourd'hui quinze jours que je suis arrivé ici. Avec les deux jours passés à Paris, je n'ai donc pu travailler que dix jours, cela va forcément me retarder, et cette maudite pluie va tout verdir. Et vous avez beau temps, c'est étonnant. La Creuse se grossit de nouveau et redevient jaune, enfin toutes les calamités; avec cela rien de Petit. Voilà une journée bien dure à passer et qui m'assombrit bien.

Vous avez bien tort de vous creuser, cessez donc d'avoir de ces inquiétudes. Mes hôtes sont charmants pour moi, mais vous n'en avez rien à redouter.

Je suis chaque jour plus charmé par Rollinat; quel véritable artiste, il est bien par moments le plus décourageant qui soit, plein d'amertume et de tristesse, justement parce qu'il est artiste et partant jamais content et toujours malheureux. Je continue à ne le voir qu'aux heures de repas. Les seuls êtres qui font ma société tout le jour sont, outre mon jeune porteur, deux superbes chiens de Rollinat; ils m'ont pris en amitié. Le matin ils arrivent à l'auberge, grattent à ma porte et ne me quittent pas une minute; je suis donc bien gardé et personne ne peut s'approcher de moi quand je travaille.

Je me porte à merveille, trop bien même, car on fait bonne chère chez le poète, aussi je dors comme une vraie brute, de onze heures à six heures du matin.

Mes baisers à vous et à tous, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

924. À ALICE HOSCHEDÉ

Fresselines, Creuse, [22 mars 1889]

Désolation, voilà que ce matin c'est de la neige avec un vent et un froid glacial, quel guignon.

Hier soir j'étais un peu plus content de moi, j'étais parvenu à bien mettre au point deux études, et cela malgré la pluie ou peut-être à cause de cela, car c'étaient deux toiles d'aspect sinistre, que je ne pouvais faire comme je le voulais.

Enfin elles venaient mieux et j'étais plein d'espoir pour aujourd'hui, mais que faire avec cette neige, qui reste assez pour me gêner et pas assez pour tenter de la faire, et cependant si elle persiste après le déjeuner, je tenterai quelque chose.

Mais que de mal toujours, quelle lutte continuelle.

Je viens de recevoir un mot de Rodin qui doit avoir ce matin la visite de Petit, il me dit qu'il pense que ça va s'arranger, j'espère donc, si toutefois Petit a été exactement au rendez-vous, que je recevrai demain des nouvelles décisives.

J'écris beaucoup de lettres par ce mauvais temps. Je demande à van Gogh de me rendre compte de ce qu'il a pu vendre, parce qu'au cas où ça aurait bien marché, je n'hésiterais pas à lui demander de l'argent pour vous en envoyer, car je suis très inquiet de vous savoir gênée, surtout dans cette situation, et certes il vaudrait mieux retenter un voyage à Paris, que de rester plus longtemps ainsi. Il faut absolument éviter que Marthe ne se fatigue et ne retombe malade comme l'an dernier.

Vous voyez que je pense à tout, donc si je reçois de bonnes nouvelles, je vous envoie de suite. Je ne puis maintenant me dessaisir du peu d'argent qui me reste et voudrais bien ne pas être obligé de vendre mes actions, je voudrais au moins pouvoir aller ainsi au moins jusqu'à mon retour, qui hélas par ce temps va forcément être retardé, car sans cela j'aurais déjà pu songer à mon départ d'ici pour Crozant, où il faut que j'aie coûte que coûte; prenez donc courage.

Et espérons qu'après ces bourrasques j'aurai enfin un temps régulier qui me permettra de travailler plus sûrement et plus rapidement.

N'allez pas vous laisser tomber malade et prenez bien des précautions, au besoin voyez le docteur, car si c'était des fièvres que vous avez, et ça pourrait bien en être après cette série de temps humide et d'inondations, ce serait bien ennuyeux, car c'est souvent terrible à faire passer. Soignez-vous absolument. Je vous envoie toutes mes tendresses, tout mon cœur.
Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre
Claude.

Document original.

925. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], samedi 23 mars 89

Deux mots, car heureusement il fait très beau, un soleil splendide, mais un vent glacial, c'est vous dire que je n'ai pas de temps à moi comptant faire une forte journée de travail.
Hier je n'ai pu rien faire, je suis allé en excursion avec Rollinat, nous avons marché à n'en plus pouvoir, mais que de belles choses j'ai vues, j'en étais hébété le soir.
Je vous embrasse, ainsi que les enfants.
Amitiés à Marthe.
Toutes mes pensées.
Votre
Claude.

Document original.

926. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 25 mars 89

J'étais content de vous savoir enfin des domestiques, et vous voilà encore dans l'embarras. C'est vraiment désolant. Si vous devez aller à Paris, il faut tâcher d'attendre mercredi, car les bureaux c'est bien ignoble et bien chanceux. Je vais tâcher de vous envoyer ou de vous faire envoyer un peu d'argent. Vous verrez par cette lettre de van Gogh que les choses marchent mieux pour moi. Aussi comme nous avons besoin d'argent, je lui réponds que je consens à lui confier mes tableaux pour une exposition à Londres; cela pourra du reste être assez bon pour moi, et préparera les visiteurs pour Paris, si nous finissons par faire notre exposition chez Petit.
Je n'ai pas de nouvelles de ce dernier, mais je reçois ce matin deux lignes de Rodin qui a eu la visite de Petit, lequel doit m'écrire pour m'offrir des conditions plus douces pour n'ouvrir que le 1^{er} juillet. J'attends cette lettre, mais je trouve cela bien tard. Sans doute Petit a trouvé quelque chose d'avantageux, pour jusqu'à cette époque. Voilà le désolant de n'avoir pu conclure plus tôt. Et s'il trouve mieux encore tant que rien ne sera décisif, il n'hésitera pas à nous lâcher. Aussi je lui télégraphie pour avoir cette lettre.
Je n'ai pu vous écrire hier, le samedi et hier ont été si bien que j'ai bûché comme un enragé, mais aujourd'hui nouvel arrêt, il pleut. C'est vraiment peu de chance, j'espère qu'après déjeuner ça va se lever et je me dépêche de faire ma correspondance.
Ne vous inquiétez pas de ma santé; quand je travaille, je vais toujours bien, quoique me faisant un terrible mauvais sang, car je ne suis jusqu'à présent que bien peu satisfait, j'ai beau dire que c'est toujours ainsi, qu'au retour je trouve cela mieux, je voudrais enfin arriver à le trouver sur place. Mais hélas ce temps, ces interruptions, c'est là le terrible et, malgré le froid, ça pousse et ça change. Bref, je me porte à merveille et malgré Rollinat et sa bonne cuisine je ne mange pas trop, je dors comme une brute et me lève à six heures. J'espère bien à mon retour à Giverny pouvoir y continuer ce même train-train de travail, car pour cette exposition, plus j'y pense, plus il me faudra faire de choses, et à ce point de vue l'ouverture au 1^{er} juillet me donnera un peu plus de temps.
Merci de vos bonnes lettres, de vos tendresses. Moi aussi je pense sans cesse à vous, vous envoie mes baisers, tout mon cœur. Amitiés à Marthe, baisers aux enfants.
Votre
Claude.

Document original.

927. À G. PETIT [25] mars 1889¹

[Monet veut faire une exposition avec Rodin.]

¹ [? télégramme.]

928. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], mardi 26 mars [1889]

Toujours continuation d'un temps ignoble; hier après-midi j'ai pu travailler un peu, mais mal. Ça ne peut marcher avec de telles interruptions, je suis bien triste et votre lettre me disant tous vos ennuis me désole.
Je vous envoie ces cent cinquante francs pour le cas où vous ne recevriez pas de M^{me} Rémy.
Vous ne pouvez rester ainsi, allez à Paris et tâchez de bien tomber. Je suis bien heureux de savoir mon Mimi si gentil, le pauvre mignon, j'aimerais bien l'embrasser et vous aussi et je vois ce temps avec effroi, car il retardera mon retour et jusqu'à présent rien ne me satisfait. Enfin à chacun sa part d'ennui.
Il me refaut écrire chez Petit dont je ne reçois aucune nouvelle. Je sens très bien que c'est une chose qui ne va pas aboutir, qu'il a sans doute quelque chose de mieux en vue, de là son silence. Vous comprendrez aussi toutes les inquiétudes que j'ai, surtout ne pouvant travailler régulièrement.

Mais en voilà assez, je ne voudrais pas vous alarmer outre mesure.

Embrassez bien pour moi les enfants, mon Mimi et Baby.

Amitiés à Marthe, à vous toutes mes pensées, tout moi.

Votre

Claude.

Si vous en avez fini de la *Revue indépendante*, adressez-la-moi, mais pas l'autre livre.

Document original.

929. À HAMMAN Fresselines (Creuse), 26 mars 89

Cher Monsieur Hamman,
Me voici encore obligé d'avoir recours à votre obligeance pour avoir une réponse au sujet de notre projet d'exposition.
Il y a plusieurs jours j'ai reçu un mot de Rodin qui avait eu la visite de M. Petit et il m'annonçait une lettre de ce dernier.
Ne recevant rien et ignorant ce qu'il était convenu entre M. Petit et Rodin, j'ai télégraphié hier à M. Petit, rien ce matin; je télégraphie à nouveau, ne pouvant rester plus longtemps dans cette incertitude.
Je sens très bien que M. Petit s'occupe d'autre chose pour sa galerie et que, s'il trouve plus avantageux, il nous laissera là sans se gêner.
Je vous serais donc très obligé de dire à M. Petit que je désire être fixé. Il me semble qu'après m'être dérangé l'autre jour comme je l'ai fait, la simple politesse était de m'écrire de suite.
Si M. Petit est encore absent, consultez M. Compère qui doit savoir les intentions de son beau-frère.
Excusez la peine que je vous donne.
Merci d'avance.
Poignée de main,
Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

930. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 28 mars 89

J'espère toujours recevoir de vous des lignes rassurantes et au contraire c'est une succession d'ennuis qui vous arrive.
Si c'est un congé rue de Provence, je ne vois pas comment vous en pourrez sortir, tout sera inabordable à cause de l'exposition et c'est sans doute pour cela que le congé a été donné.
Il me tarde bien de savoir comment vous aurez pu vous tirer de tout cela. Fasse au moins que vous puissiez mettre la main sur des domestiques possibles.
Le beau temps est revenu pour une courte durée je crois, car ce matin il y avait une forte gelée blanche. Je continue à travailler comme un forcené mais avec de plus en plus de mal, et si le soleil persistait, toutes mes toiles sombres et sinistres seraient fichues. Enfin, c'est toujours à la hâte que je vous envoie toutes mes pensées, tout mon cœur.
Amitiés à Marthe.
Baisers aux enfants.
Votre
Claude.

Document original.

931. À BOUDIN Fresselines (Creuse), 28 mars 1889

Mon cher Boudin,
C'est ici, dans un pays perdu, que j'apprends le terrible malheur qui vous frappe, ce qui vous explique mon absence.
Croyez que je prends part à votre douleur; j'ai passé par là, et je sais le vide que laisse une telle perte. Soyez fort et courageux, c'est la seule chose que je puisse vous dire en vous envoyant mes bien sincères compliments de condoléances.
J'ai bien des reproches à me faire à votre endroit. Je me les fais bien souvent. Ne m'en gardez pas rancune, mon cher ami. Je suis toujours aux champs, souvent en voyage et toujours passant à Paris. Mais n'en soyez pas moins certain de l'amitié que je vous porte, ainsi que de ma reconnaissance pour les premiers conseils que vous m'avez donnés, conseils qui m'ont fait ce que je suis.
Votre vieil ami bien dévoué
Claude Monet.
Dès mon retour, dans un mois, j'irai sûrement vous serrer la main.
G. Cahen, « Eugène Boudin », Paris, 1900, p. 105.
G. Geffroy, 1922, pp. 293-294.

932. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 31 mars [1889]

En effet quelle déveine et quelle désolation pour moi de vous savoir toutes ces difficultés sans être près de vous et sans pouvoir au moins vous envoyer d'argent. Aussi demain vais-je écrire à van Gogh de vous en envoyer un peu en prétextant une chose inattendue.
Pour la location d'une chambre, mon avis est que, si celle que nous avons vue rue Godot est libre, il vous faut absolument la retenir même si elle est un peu plus chère.
Comme je vous le disais hier soir, ça marche beaucoup mieux depuis quelques jours et je commence à croire que je pourrai rapporter de bonnes et curieuses choses. A force de regarder je suis enfin entré dans la nature du pays, je le comprends à présent et vois mieux ce qu'il y a à en faire.
Les dernières choses que j'ai dû entreprendre à cause des changements du temps sont bien mieux que les premières et sans tant de tâtonnement, enfin c'est le résultat de beaucoup d'efforts.

J'ai vingt-trois toiles en train qui, presque toutes, sont intéressantes à terminer, aussi ai-je bien peur d'être forcé de renoncer à Crozant où c'est cependant bien plus beau qu'ici, mais comme je tiens à rentrer pour Pâques, j'ai bien peur de n'avoir que juste le temps de mener à bien une partie des toiles faites ici. Enfin dans peu de jours je vous dirai cela, car je pense bien à vous et voudrais être près de vous le plus tôt possible.

Puissent ces meilleures nouvelles vous consoler un peu de toutes vos peines, prenez courage et patience.

Recevez tout mon cœur, tout moi, embrassez bien fort tous les enfants et ne m'oubliez pas auprès de la pauvre Marthe.

Votre vieux Claude qui vous aime tendrement.

Document original.

933. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 2 avril [1889]

Voilà le froid revenu et terrible, mais heureusement le temps reste couvert, je pioche ferme et ça va petit à petit, mais je suis très fatigué, je sens que je vieillis, ne riez pas, rien n'est plus vrai.

Il me tarde de savoir si van Gogh vous a fait l'envoi pour vous tirer de tous vos ennuis, mais surtout soyez bien économe, car l'argent est rare.

Ce matin, je reçois quantité de lettres auxquelles il me faut répondre, à Rodin, Jean, Geffroy, et Sargent qui est à Paris. J'allais justement lui écrire pour qu'il aille voir mon exposition et me renseigner sur l'effet produit à Londres.

Je suis obligé de vous quitter, mille baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

934. À HAMMAN 2 avril 1889

[*Monet voudrait être fixé sur l'exposition avec Rodin. Il se plaint de Petit qui a tout fait pour la saboter.*]

935. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 3 avril 89

Je suis bien heureux de vous savoir en possession de l'envoi Boussod. J'ai eu le bon esprit de ne pas adresser ma lettre à van Gogh personnellement, car il était absent. C'est le caissier qui m'écrit que sur l'ordre de M. Boussod il vous fait l'envoi de huit cents francs; ne manquez pas d'en accuser réception.

Il fait un temps ignoble, pluie, vent, froid, c'est peu de chance vraiment, et malgré cela je travaille, mais avec quel mal, moi seul le sais. Je suis très pressé, je n'ai pu écrire toutes mes lettres hier, et j'ai hâte d'aller travailler.

Dites-moi donc le titre des vers de Rollinat dans *La Lecture*, il s'inquiète de savoir ce qu'on a publié de lui.

Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous mes tendresses, toutes mes pensées.

Votre Claude.

Document original.

936. À RODIN Fresselines, Creuse, 3 avril 89

Cher Rodin,

Je suis bien en peine de vous donner une réponse définitive. J'ai reçu en effet une lettre de Petit qui m'en annonçait une prochaine pour me dire s'il lui serait possible de nous donner sa galerie pour juin ou juillet. Et depuis je suis sans autres nouvelles. Je lui ai écrit dès le reçu de votre mot, et attends moi aussi une réponse décisive. Mais si vous y pouviez passer, vous feriez bien et serez plus vite renseigné. En tout cas le plus tôt que nous pourrions ouvrir ce sera le 15 juin, et si ce n'était qu'en juillet ce serait à des conditions plus douces, bien entendu.

Je continue à beaucoup travailler malgré le temps le plus épouvantable et commence à m'y reconnaître un peu dans ce que je fais.

Nous causons bien souvent de vous avec Rollinat. Toujours il me demande quand vous venez et je vois bien qu'il désespère d'avoir jamais votre visite.

Dimanche prochain à l'occasion de la première communion, il chantera et tiendra l'orgue, à messe et à vêpres. Voilà une occasion pour vous de venir avec Geffroy. Tâchez donc.

Amitiés, Claude Monet.

Tâchez de voir Petit, que ce soit enfin une affaire faite.

Musée Rodin, Paris.

937. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 4 avril 89

Hélas le temps devient de plus en plus mauvais, et ce matin il pleut et vente tellement qu'il ne m'a pas été possible de tenir. Du reste je suis obligé de prendre quelques précautions, car à force d'humidité et les pieds dans la boue j'ai pincé un mal de gorge qui me gêne, aussi serais-je bien aise que vous m'envoyiez sans retard un remède pour cela; n'allez pas me croire malade, ce n'est rien et ça ne m'empêche pas de travailler.

Donc avec ce sacré temps par trop sinistre alors, on avance lentement et je suis terrifié en regardant mes toiles de les voir si sombres; avec cela plusieurs sont sans aucun ciel. Ça va être une série lugubre. J'en ai bien quelques-unes par soleil, mais depuis si longtemps qu'elles sont commencées j'ai bien peur que le jour où il y aura enfin du soleil je trouve mes effets bien transformés. D'un autre côté cette pluie terrible en ce moment va faire monter la Creuse et bien la changer de couleur, enfin je vis dans des transes continuelles, et il faudra me considérer bien heureux si je puis mener à bien le quart des toiles commencées, car j'ai absolument renoncé à Crozant malgré tous mes regrets; ce sera pour une autre fois.

Je reçois ce matin ce nouveau mot de Hamman, il y a donc encore un peu d'espoir, mais il serait grand temps d'être fixé une fois pour toutes. A propos, j'avais toujours oublié de vous dire que Rodin consent à me faire le buste de Michel, *cet été il viendra à Giverny le commencer, mais comme il est très long*, il sera obligé de le terminer à Paris et pour cela il faudra que nous trouvions le moyen de l'y conduire pour quelques jours.

Je vous envoie mes pensées et tout mon cœur. Amitiés à Marthe, baisers aux enfants.

Votre Claude.

Document original.

938. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, vendredi 5 [avril 1889]

Ah non, je n'ai pas pu travailler hier, quel temps. J'ai tenté à plusieurs reprises d'y aller, mais n'ai réussi qu'à me faire mouiller. Ça n'est pas de chance. Aujourd'hui il fait mauvais encore et très froid, mais plus possible, et ce que je craignais est arrivé, la Creuse a grossi et est toute jaune, ce qui va m'empêcher de travailler à certaines toiles pendant plusieurs jours.

A part cela, je vais mieux, le mal de gorge a disparu, heureusement, car plus gravement atteint j'aurais quand même travaillé.

Naturellement j'ai passé la journée d'hier avec Rollinat, qui m'a chanté et joué du piano tout le temps; quel artiste extraordinaire! Vous l'entendez j'espère un jour et serez surprise et charmée, j'en suis sûr. Du reste, il faut vous attendre à ce que je vous ressasse les oreilles de cet homme étonnant et bon.

Le soir, hier, le curé est venu ainsi qu'un jeune homme cultivateur instruit et intelligent. Il y a eu répétition des cantiques et chants de la première communion et le traditionnel trente et un, thé et galette, enfin je vous assure qu'en dehors du travail je n'ai pas le temps de m'ennuyer, mais n'en pense pas moins à vous et souhaite ardemment le jour du retour.

A propos, je voulais vous demander ce qu'il faudrait à peu près d'étoffe pour le divan de l'atelier, il y a ici de la véritable limousine. Ne croyez-vous pas que cela ferait très bien. Il y a chez Rollinat une portière comme ça, c'est très joli.

Mais voilà l'heure du déjeuner. A demain. Toutes mes tendresses et baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

939. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 6 avril [1889]

Je suis désespéré ce matin, c'est encore la pluie à flots, il n'y a ni volonté ni courage qui tienne, que faire? Tout change à vue d'œil, les eaux grossissent. J'ai terriblement peur de ne pouvoir m'en tirer et suis d'une humeur, et bien prêt à être tout à fait découragé. Jamais je n'ai eu une telle persistance de mauvais temps. Hier j'avais pu un peu travailler, malgré tout, mais devant cette pluie battante je désespère.

Je reçois vos deux lettres, celle d'hier et celle d'avant-hier deux heures, avec les paquets. Merci bien, il ne faut pas vous tourmenter ainsi, du reste il n'y paraît plus.

Ce qui m'enrage, c'est que si je persiste à travailler, si cela devient possible, cela va me retarder, et je voudrais tant rentrer pour Pâques. Jean m'a écrit qu'il aurait ses huit jours de congé à partir du Mercredi saint. Je voudrais bien qu'il demande au colonel de ne les prendre que le dimanche de Pâques jusqu'au suivant, autrement il se pourrait fort que je ne puisse le voir. Parlez-lui-en, car je suis tanné d'écrire, et s'il le fallait je pourrais écrire pour cela au colonel, en lui donnant mes raisons, mais il se pourrait que j'envoie tout promener et que j'arrive. Cela va dépendre du temps.

Vous seriez bien aimable de m'envoyer une photographie de Belle-Ile, mon portrait et Poly, grand et petit, pour Rollinat. Puis répondez-moi pour le canapé; si vous croyez que ça aille, il faudrait le faire faire de suite, je vous enverrai la limousine.

La pluie a l'air de se calmer, je vais tenter de travailler.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe, à vous toutes mes pensées, tout moi.

Votre Claude.

Pour les photographies, les mettre entre deux planches et colis postal.

Document original.

940. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], dimanche 7 avril [1889]

Toujours cet horrible temps, mais je suis là et il me faut en sortir, je travaille donc quand même entre deux averses et même sous la pluie, et sans me vanter il me faut un fier courage. J'ai une main si gercée, si crevassée par la pluie et le froid qu'il a fait, que j'ai dû prendre le parti de m'enduire un gant de glycérine et je le garde jour et nuit. Je m'étais promis d'assister à la messe ce matin, mais, ma foi, le temps étant à peu près possible, j'ai mieux aimé travailler, j'irai dimanche prochain aux Rameaux.

Du reste, hier, Rollinat a répété à l'église et j'y suis allé. C'était superbe et la joie du curé était curieuse, il disait que nulle part il n'y avait de messes chantées comme cela.

On devait déjeuner chez lui ce matin, mais sa vieille servante étant très malade, c'est lui qui viendra dîner ce soir chez Rollinat. Chaque fois qu'il chante c'est un événement dans le pays et des bourgeois arrivent des environs. Aussi l'auberge est bouleversée aujourd'hui.
A demain, voilà la messe finie, je cours à la soupe, mais hélas il pleut de plus belle, quel guignon, comme je me tourmente.
Je vous envoie tout mon cœur dans mes baisers. Embrassez bien les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe.
Votre
Claude.
Document original.

941. À G. PETIT 7 avril 1889
[Lettre très sèche à Petit:]
... Vous me prenez comme pis-aller. Décidez-vous pour la date de l'exposition.

942. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], lundi 8 avril 89
Toujours même temps sombre et pluvieux, j'espère cependant faire une meilleure journée aujourd'hui. Je voudrais du temps sombre mais pas à ce point; ce qui me gêne beaucoup, c'est que tout étant mouillé devient encore plus sombre, et je n'ose transformer toutes mes toiles, parce que, la pluie finissant enfin, il me faudrait les remettre comme elles étaient. Encore tout cela ne serait rien si je faisais ce que je veux, mais je suis si long à finir quelque chose, et j'ai tant de peine. Je ne voudrais pas vous désoler, mais il y a des moments où je trouve cela si mauvais que j'ai peur d'avoir fait un voyage inutile. Je n'ai personne qui me puisse remonter dans ces moments-là; Rollinat n'est jamais venu près de moi quand je peins et ne veut voir mes toiles que lorsque j'aurai fini; du reste, je le crois un peu fermé à la peinture, dans laquelle il ne voit et n'aime que les choses de fantaisie et d'étrangeté.
Il voit ma peine et le mal que je me donne, et tous deux en chœur nous lamentons sur les difficultés de notre art.
A ce propos lisez donc de préférence *Les Névroses*, c'est bien plus lui.
Je crois que vous avez raison pour le canapé, faites-le bien vite faire avec les rideaux de la salle et faites venir des échantillons pour les remplacer.
A demain, et de meilleures nouvelles, il faut espérer.
Il y a eu hier un mois que je suis [ici] et n'ai certes pas perdu mon temps. Souhaitons que les derniers jours me soient plus profitables. Je vous envoie toutes mes tendresses, tout moi, amitiés à Marthe, baisers à tous.
Votre
Claude.
Document original.

943. À BERTHE MORISOT Fresselines, Creuse
Chère Madame,
Comme vous le voyez, me voici encore dans un pays perdu et aux prises avec les difficultés d'un pays nouveau.
C'est superbe ici, d'une sauvagerie terrible qui me rappelle Belle-Ile. J'y suis venu en excursion avec des amis et j'ai été si émerveillé que m'y voici depuis un bon mois. Je croyais que j'allais y faire des choses étonnantes, mais hélas, plus je vais, plus j'ai de mal à rendre ce que je voudrais; avec cela, un temps épouvantable, de la pluie chaque jour et un froid terrible; aussi me faut-il un fameux courage pour persister, mais puisque j'y suis, il faut aller jusqu'au bout. J'espère que de votre côté vous avez un temps plus clément et plus favorable; j'espère aussi que vous allez nous rapporter quantité de jolies choses.
C'est ici que j'ai reçu votre aimable lettre qui m'a fait bien plaisir, et j'ai été bien heureux d'apprendre que M. Manet se trouvait bien de son séjour à Nice.
Je serai très heureux d'avoir de vos nouvelles et d'apprendre que vous êtes toujours satisfaits sous ce rapport.
Je ne compte rentrer que vers la fin du mois, je compte bien sur votre promesse de venir à Giverny à votre retour, peut-être qu'alors il fera enfin beau.
Toutes mes amitiés pour vous et M. Manet.
Votre dévoué ami
Claude Monet.
8 avril 89.
D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 147.
Document original.

944. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], 9 avril 89
Deux mots seulement pour vous dire que ça a mieux marché l'après-midi d'hier et ce matin, mais voilà la pluie qui recommence. J'espère que ce ne sera rien et que je pourrai reprendre après déjeuner.
Je reçois une réponse définitive de Petit, la vente Secretan a lieu et il ne peut nous donner sa galerie que du 5 au 10 juillet, et il me demande de répondre de suite si ça me va.
Il me faut donc bien vite écrire à Rodin, et s'il le veut et que les conditions soient très très douces, je la ferai.
J'ai reçu votre bonne et longue lettre qui m'a fait bien plaisir. A demain, baisers pour vous et tous.
Votre
Claude.
Document original.

945. À G. PETIT 9 avril 1889
... Je me déciderai pour l'exposition quand je connaîtrai vos conditions.

946. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], jeudi 5 h soir [11 avril 1889]
Bien pressé, car la levée va se faire. Je n'avais pu vous écrire ce matin. Il faisait beau et jusqu'à présent j'ai travaillé ferme sans avoir une minute, mais me voilà chassé par un ouragan terrible, ainsi qu'hier soir à pareille heure.
Il me semble que ça marcherait si j'avais beau temps, mais une journée sans pluie est impossible; vous êtes bien mieux partagés qu'ici.
Ne vous inquiétez pas si vous étiez sans lettre un jour, ce serait bon signe.
Baisers pour vous et tous.
Votre
Claude.
Document original.

947. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 12 avril [1889]
Voici d'abord la lettre que je reçois personnellement de Petit. C'est donc chose faite. Je lui réponds que j'accepte ses conditions. Quant au travail, hélas, un jour je suis plein d'espoir et d'ardeur, et le suivant c'est l'aplatissement complet, et c'est ainsi aujourd'hui: je viens de rentrer crotté, mouillé; c'est un temps épouvantable par lequel il est impossible de bien travailler. J'en ferai plus en huit jours d'un temps un peu régulier, et pendant cela tout change, pousse et verdit à vue d'œil et ce sont de continuelles modifications sans avancer. Je suis dans un état d'énervement et d'inquiétude atroce, c'est déjà si difficile quand on a le temps souhaité.
Hier je me croyais sauvé, il faisait très beau soleil, et je m'étais courageusement remis à mes toiles par soleil, que je considérais comme perdues, j'étais emballé faisant les changements voulus, et puis, crac, ce terrible ouragan qui continue encore maintenant.
Ah! Je me fais bien du mauvais sang.
Quant à mes soirées, elles se passent très agréablement, je suis toujours enchanté de mes hôtes qui sont très bien pour moi. Rollinat toujours charmant à son piano et par son extraordinaire conversation. En ce moment c'est la confection des chants pour dimanche. Ne vous mettez pas martel en tête au sujet de sa femme qui est très aimable et obligeante. Je ne suis qu'à vous et ne serai jamais qu'à vous.
La limousine partira sans doute lundi, faites donc faire le nécessaire pour que ce soit fait pour mon retour.
Je vous envoie toutes mes tendresses, tout moi. Amitiés à Marthe, baisers aux enfants.
Votre
Claude.
Document original.

948. À G. PETIT 12 avril 1889
[Monet accepte de faire une exposition rue de Sèze, du 5 juillet au 5 octobre. Location de la salle, 8000 francs et 10% sur la vente. Il va s'entendre avec Rodin.]

949. À RODIN Fresselines, 12 avril 89
Mon cher Rodin,
Voilà ce qui est convenu avec Petit qui m'écrit ce matin.
Ouverture de l'exposition du 5 au 10 juillet pour 3 mois, aux conditions suivantes:
partage des entrées entre Petit et nous,
10% sur la vente,
et 8000 francs de peintures
et 8000 francs de sculptures
à donner à M. Petit.
Il me dit qu'il vous a vu plusieurs fois et que vous acceptez ces conditions. Je lui réponds que je les accepte aussi, le priant de m'écrire une lettre constatant l'engagement.
Faites-en donc autant et ce sera une affaire enfin bien décidée et conclue. Il ne nous restera plus qu'à bien nous préparer.
Amitiés,
Claude Monet.
Un mot pour me dire que nous sommes d'accord.
Musée Rodin, Paris.

950. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 13 avril 89
Quelle déplorable journée hier, impossible de mettre le pied dehors. Aussi comme il y avait un invité à déjeuner, est-on resté à causer jusqu'à quatre heures, le soir le ciel s'est éclairci et je suis allé faire un coucher de soleil.
Ce matin il a fait un temps possible, je croyais même tout à fait au beau et j'ai pu travailler à plusieurs toiles par soleil, mais j'ai bien peur pour tantôt, car le vent souffle et le ciel est très noir; inutile de vous rabâcher toujours la même lamentation, qu'il vous suffise de savoir que je fais le possible et l'impossible pour revenir le plus tôt possible.
J'ai reçu ce matin une lettre de Jean qui me demande d'écrire à M. Vitalis pour sa permission. Je n'ai pas reçu la lettre que vous m'annoncez venant de Londres, si vous l'avez remise au facteur, je ne l'aurai que demain.
Je suis sans nouvelles de l'exposition, mais il y a peu de jours qu'elle est ouverte. Quant à Petit je suis très épaté, car j'ai vu dans *Le Figaro* que la vente Secretan n'aurait décidément pas lieu, quel blagueur décidément. Mais je m'en console, car du train dont je vais, je n'aurais jamais pu être en mesure d'ouvrir en juin, et même pour juillet il va falloir que je travaille ferme en arrivant à Giverny, figures et paysages.

Je vois que vous allez encore être obligée d'aller à Paris et vous conseille de vous hâter.

J'espère que la maladie de la bonne n'est pas grave, autrement ce serait désastreux.

En hâte baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout mon cœur, toutes mes pensées.

Votre Claude.

Document original.

951. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], lundi 15 avril [1889]

Enfin voilà, je crois, le beau temps du soleil et je suis en pleine fièvre de travail —, les toiles par soleil vont sans doute prendre le dessus. Hier, la matinée comme la journée de la veille a été ignoble; l'après-midi j'ai beaucoup travaillé. Je n'ai pu vous écrire hier à cause de cette messe qui a fini à midi et demi. C'était vraiment très beau et le prône du curé très épatant avec les remerciements aux grands artistes, etc.

Je vous écris bien à la hâte, car je veux faire une bonne journée et, d'ici quelques jours, je vous fixerai sur mon retour qui certainement aura lieu dans le courant de la semaine prochaine, il m'est impossible de dire encore le jour.

Je vais m'occuper de la limousine.

Baisers à tous.

À vous mon cœur.

Votre Claude.

J'ai écrit hier au colonel.

Document original.

952. À G. PETIT [c. 15 avril 1889]

[Monet a lu dans Le Figaro que l'importante vente de tableaux n'aura pas lieu et s'inquiète. Lui et ses amis devraient alors avoir au moins la galerie à leur disposition pour l'exposition des impressionnistes, le 1^{er} juillet...]

Autographes, souvenirs historiques et littéraires, G. Morssen, mars 1956, n° 74.

953. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 16 avril 89

Je prends bien part à vos ennuis et regrette de ne pas être avec vous pour vous aider. Tout cela est en effet bien désolant, bien triste, mais il vous faut prendre courage, vous savez que je suis tout à vous et que vous pouvez sans cesse compter sur moi.

Je voudrais pouvoir vous annoncer mon retour, je vois que vous vous impatientez mais que voulez-vous, je me donne assez de mal et il ne faudrait pas qu'avec trop de hâte je sabre des choses qui, justement, pour être à peu près bien et finies, ont besoin de tous mes soins.

Comme je vous l'ai dit, il a fait hier une superbe journée de soleil qui a fait tout verdier. J'ai assez bien travaillé et aujourd'hui c'est un temps gris sans pluie, mais il fait terriblement froid, mais cela ne me fait rien du moment que je peux travailler. Songez que, de ces derniers jours, dépendra le sort de bien des toiles. Je vous répète cela [pour] que vous soyez raisonnable et patiente. Moi aussi, il me tarde bien de revenir.

J'ai reçu la lettre de Londres, c'était une circulaire pour un banquet que des artistes offrent à Whistler.

La limousine part aujourd'hui, vous la recevrez donc en même temps que ces lignes. Je crois que ce sera très joli, ne manquez pas de faire mettre la rayure en long dans le sens du divan.

À demain, mille tendresses et tout moi.

Amitiés à Marthe.

Baisers à tous.

Votre Claude.

Document original.

954. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 17 avril 89

Vous avez eu bien des ennuis, mais enfin vous êtes de retour et c'est passé, tandis que moi je suis dans un état de découragement complet à tout foutre à la rivière; je ne voulais pas vous écrire tant je suis désolé, puis je me décide, vous me remontrerez et cela console de dire sa peine.

Bref, très mauvaise journée hier, et ce matin pire encore; une toile qui aurait pu être très bien est complètement perdue et j'ai grand-peur pour d'autres. Le temps est du reste assommant, un vent terriblement froid, ce dont je me moquerais bien, si au moins j'avais mon effet, mais c'est sans discontinuer des nuages et du soleil, ce qui est pour moi la pire des choses, surtout pour finir; mais ce qui me désole bien plus, c'est que, par cette sécheresse, la Creuse baisse à vue d'œil, qu'en baissant elle change tellement de couleur qu'elle transforme tout ce qui l'environne. Bref, à des places où l'eau courait en torrents verts on voit le fond tout brun. Je suis désespéré, je ne sais que faire, car ce temps aride va durer. Pas une toile n'est possible dans l'état actuel, je comptais sur ces derniers jours pour en sauver bon nombre, abandonner c'est perdre tous mes efforts et lutter m'effraie, car je suis à bout et ai hâte de revenir.

Avec cela cette lettre de Petit à qui du reste je réponds que je ne pourrai être prêt pour juin, ça me semble impossible avec ce que j'ai à faire, les cadres, etc. Conseillez-moi, consolez-moi.

Toutes mes pensées, tout moi, baisers à tous.

Votre Claude.

Document original.

955. À RODIN Fresselines, Creuse, 18 avril 89

Mon cher Rodin,

J'ai reçu une nouvelle lettre de Petit. La vente Secretan ne devant pas avoir lieu, il m'offre d'ouvrir le 15 juin, mais aux premières conditions, 10000 francs et 15%. J'ai refusé, n'ayant pas trop de temps pour être prêt pour juillet. Je pense que c'est aussi votre avis et pour 15 jours de différence, il est bien inutile de payer plus cher. C'est donc entendu, bien entendu, pour juillet.

Ne manquez pas de vous mettre bien d'accord avec Petit.

Amitiés,

Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

956. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], vendredi midi [19 avril 1889]

J'ai une minute, il fait un temps magnifique, mais qui j'en ai peur ne durera pas, car il fait trop chaud. Je suis vanné mais content. Je suis levé depuis cinq heures et m'étais couché à une heure du matin; il y avait office du soir hier, Rollinat y chantant, on n'a pu dîner qu'à près de dix heures et justement il y avait plusieurs amis d'invités; j'avais reçu des homards et des pousse-pieds de Belle-Ile, c'a été une vraie noce.

J'ai quitté tout le monde à minuit et demi.

Je compte faire une bonne journée et vous écrire plus longuement demain, si je peux.

Jean doit être bien content d'être à Giverny, et je ferai tout pour venir avant la fin de son congé.

Je suis très peiné de savoir Jacques malade juste au moment des vacances.

En hâte baisers à tous, amitiés à Marthe, faites-lui tous mes souhaits et surtout meilleure santé, à vous mes pensées, tout moi.

Votre

Claude.

Document original.

957. À RODIN¹

J'accepte pour 15 juin.

Monet.

¹ Télégramme déposé à Fresselines le 20/4/89 à 2 h 2 mn du soir.

Musée Rodin, Paris.

958. À G. PETIT Fresselines, 21 avril 89

Cher Monsieur Petit,

Je vous retourne l'acte signé.

En acceptant j'ai suivi Rodin, mais trouve que, pour 10 jours, c'est un peu beaucoup augmenter, et certes si j'avais pu vous voir vous n'auriez pu être aussi exigeant.

Enfin...

La grande affaire pour moi c'est de pouvoir être prêt à temps.

Mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

Je compte revenir les premiers jours de mai, je vous verrai en passant par Paris.

Document original, Archives Durand-Ruel.

959. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 11 h 1/2, 21 avril [1889]

Je m'étais trop vanté du temps hier, l'après-midi a été moins belle et ce matin la pluie vient de me chasser. Je n'en travaille pas moins et bien, je crois, malgré le changement de tout, car ça pousse à vue d'œil. Cependant je constate que cette hâte des derniers jours m'est très profitable. Je tente l'impossible, risquant de transformer des toiles médiocres et abandonnées. Que d'efforts j'aurai encore faits ici, mais qu'il me tarde donc de revenir et d'être près de vous. Je ne veux cependant pas m'avancer encore et vous fixer un jour, car plus que jamais je suis là, complètement à la merci du temps et de la réussite de mon travail.

Je suis sans nouvelles de Londres, mais j'écris ce matin à van Gogh, car, bien que par les articles que vous m'envoyez je me rende compte que l'exposition occupe beaucoup à Londres, je ne me rends pas très bien compte de l'effet produit, personne ici ne sait plus d'anglais que moi. Je vois surtout que Sargent est très pris à partie et qu'il passe pour m'imiter.

Pendant que j'écrivais à Petit que je refusais pour juin, Rodin acceptait, il me le demande et j'ai télégraphié que j'acceptais, et ce matin je reçois l'acte en règle que je retourne signé.

Va-t-il falloir m'en donner un mal pour être prêt. Deux ou trois jours de repos en me promenant à Giverny pour trouver de beaux motifs. Je crois que ce sera une bonne chose et l'exposition à Londres me servira beaucoup.

Je me dépêche car j'ai d'autres lettres à écrire et vois que le temps se débrouille et que je vais pouvoir donner suite à mon entrain. Je suis d'un surexcité, d'une fièvre inouïe.

Ne vous étonnez toujours pas si je ne puis vous écrire, il ne me faut pas perdre une minute. Merci de vos bonnes lettres, courage et à bientôt.

Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout moi, toutes mes pensées.

Votre

Claude.

Document original.

960. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], lundi 5 h soir [22 avril 1889]

Je n'avais pu vous écrire ce matin ayant beaucoup travaillé, je rentre chassé par une averse et assez mécontent de mon après-midi; toujours des hauts et des bas. Je suis exténué de fatigue. Bref, je vous écris ces deux lignes à la hâte, c'est l'heure de la poste et je vais repartir.

J'ai reçu une lettre du colonel qui ne paraît pas certain d'avoir la prolongation désirée, mais du reste je crains qu'il ne me soit pas possible de partir cette semaine, c'est même impossible. J'écris donc à M. Vitalis pour le prier de me renvoyer Jean de dimanche en huit. Il me dit aussi que Jean passera probablement caporal en mai.

Pour en revenir à moi, je vous assure qu'il me faut un fier courage pour lutter ainsi jusqu'au bout malgré une rude fatigue, car je vieillis et puis je voudrais tant être à Giverny, enfin ça ne sera plus long.

A vous toutes mes tendresses, baisers à tous, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

961. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], mardi 23 avril [1889]

J'ai eu une rude panique hier, j'ai cru que j'allais être malade. Je vous avais dit combien j'étais las, puis en allant retravailler je me suis senti si mal, étourdi, courbaturé, que j'ai dû lâcher, aller demander un bouillon chez Rollinat et venir me mettre au lit. J'ai dû attraper un chaud et froid, ou bien un lumbago, car j'ai des douleurs dans les reins, surtout quand je tousse, crache ou me mouche, puis mal aux épaules et à la nuque. Ne vous alarmez pas, après une bonne nuit et une grasse matinée je me sens mieux. Je vous donne tous ces détails pour que vous m'envoyiez de suite un remède, car comme il faut coûte que coûte que je travaille, ça ne peut disparaître tout seul, car il y a grande fatigue.

Le temps est passable quoique variable, surtout ne vous inquiétez pas.

J'ai reçu la lettre de Jean et suis bien aise de savoir que tous sont heureux et s'amusement, à demain et à bientôt, baisers à tous, amitiés à Marthe.

A vous tout mon pauvre moi, mes constantes pensées.

Votre

Claude.

Vous auriez mieux fait de ne pas faire faire de volants au canapé et d'aplisser [*sic*] l'étoffe simplement, voyez donc ça si c'est temps encore.

Document original.

962. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 24 avril 89

Me voici au repos forcé, le temps est redevenu atroce, il pleut à torrents, aussi je reste dans ma chambre, je n'ai pas envie dans l'état où je suis d'aller sérieusement attraper du mal, mais cela ne m'empêche pas de me faire du mauvais sang, car si cela devait durer, toutes mes toiles seraient perdues; c'est à peine si actuellement j'en ai quatre ou cinq de possibles, je n'ai jamais eu pareille déveine, car depuis le commencement, dès que j'ai eu des toiles qui commençaient à marcher, survenait le mauvais temps et en peu de jours, tout étant changé, il m'a fallu faire des transformations, cela encore ces derniers jours, car tout pousse terriblement, mais si la pluie persistait, il m'y faudrait bien renoncer, mais avec quel chagrin, vous le devinez, car je n'aurai qu'un mois devant moi à Giverny pour faire autre chose.

Je ne vais pas plus mal, mais ces douleurs des reins me gênent beaucoup. Je me suis frictionné, j'ai bu des choses chaudes avant de me coucher, mais rien n'y fait; j'espère que cette journée de repos me fera du bien et qu'avec ce que vous m'enverrez il n'y paraîtra plus et si demain il veut faire beau, je m'y remettrai courageusement.

Les Rollinat sont absents aujourd'hui, ils vont déjeuner et passer la journée chez le docteur de la contrée; j'étais invité mais ai naturellement refusé, mais demain je suis obligé de déjeuner chez un M. de la Celle, le châtelain de Fresselines, heureusement cela ne me dérangera pas trop.

Quant au retour, à moins que le [mauvais temps] persiste, auquel cas j'envierai tout promener, vous pouvez compter sur moi pour samedi en huit, c'est ma dernière limite; fasse le ciel que d'ici là je sois enfin un peu favorisé par le temps.

Je vois que la présence de votre neveu n'a pas été une régalade et le comprends du reste; ce pauvre garçon devait être ahuri de cette vie naturelle, lui qui a été habitué à tout ce qui est faux et seulement chic.

Je voudrais bien savoir ce qu'en pensent Baby et Michel. Ce que vous me dites du charme de Giverny en ce moment me navre, car c'eût été mon désir de le peindre au printemps après la sévérité de la Creuse.

Ecrivez-moi longuement, j'ai grand besoin de force et de courage; baisers à tous, amitiés à Marthe; à vous, ma chérie, tout mon cœur, mes pensées, tout moi.

Votre

Claude.

Document original.

963. À GEFROY Fresselines, 24 avril 1889

Cher ami, je suis navré, presque découragé et fatigué au point d'en être un peu malade. Je n'arrive à rien de bon, et malgré votre confiance, j'ai bien peur que tous ces efforts n'aboutissent à rien! Jamais je n'ai eu pareille déveine avec le temps! Jamais trois jours favorables de suite, de sorte que je suis obligé à des transformations continuelles, car tout pousse et verdit. Moi qui rêvais de peindre la Creuse comme nous l'avions vue!

Bref, à force de transformations, je suis la nature sans la pouvoir saisir; et puis cette rivière qui baisse, remonte, un jour verte, puis jaune, tantôt à sec, et qui demain sera un torrent après la terrible pluie qui tombe en ce moment! Enfin, je suis dans une grande inquiétude. Ecrivez-moi, j'ai grand besoin de réconfortant et vous comprenez que ce n'est pas Rollinat qui me remontera! Lorsque je lui dis mes inquiétudes, il ne peut que surenchérir, et puis s'il sait les difficultés de son art, il ne se rend pas compte du mal qu'il faut me donner pour faire ce que je fais, il ne voit dans la peinture que le côté étrange!

G. Geffroy, 1922, pp. 288-289.

M. de Fels, 1929, pp. 175-176.

964. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], vendredi [26 avril 1889]

Enfin je vais mieux grâce à deux Wlinsi¹ que je me suis mis dans le dos et un peu aussi au repos forcé que j'ai dû prendre pendant ces deux jours passés. Je n'ai pu vous écrire hier et vous envoie une dépêche qui vous rassurera. J'avais tenté de travailler hier matin entre deux averse et j'ai dû rentrer trempé, n'ayant que le temps de me changer pour aller déjeuner au château de la Celle. Pensant bien du reste avoir le temps de vous écrire en revenant, mais, outre les Rollinat et moi, il y avait le curé et un autre abbé et un fils de M. de la Celle; c'était un vrai festin qui s'est prolongé fort tard, si bien qu'en rentrant la poste était fermée. Cela m'a donc un peu reposé et empêché de trop me ronger le sang; mais la veille, quelle journée épouvantable, impossible de mettre le pied dehors et je me suis mis à regarder mes toiles tout le jour. Tout cela aurait pu être si bien, sans ce sacré temps qui ne m'a jamais permis de travailler trois jours de suite sans un intervalle de huit jours. Sans quoi je serais près de vous et content.

Bref, comme je venais de vous écrire avant-hier, Rollinat est arrivé avec le docteur chez qui ils allaient pour la journée et qui les venait chercher; le docteur prétendait que je ferais bien d'aller avec eux, que ce que j'avais n'était qu'un excès de fatigue et un froid que j'avais gagné, m'ordonnant un Wlinsi. J'ai refusé l'invitation espérant travailler ne fût-ce que peu, mais cela a été impossible.

Hier il y a [eu] de l'orage, de la grêle, etc., mais voilà le temps plus calme aujourd'hui et plus de pluie, je viens de bien travailler et de presque finir une toile, est-elle bonne ou non? Je n'en sais rien.

J'espère faire une bonne journée bien qu'il me soit impossible de travailler à bien des toiles, tout étant si mouillé et forcé de ton, et puis la Creuse a tellement grossi et jauni, heureusement qu'elle se retire et s'éclaircit aussi vite qu'elle monte.

La lettre de votre neveu est bien amusante. En effet il a dû en raconter, mais s'est-il amusé comme il le dit?

Merci de vos bonnes lignes et de vos médicaments que j'ai commencé de prendre, car tout en étant mieux, je sens encore quelque chose et j'ai besoin de toutes mes forces pour terminer. Enfin j'ai la nostalgie de Giverny et me voudrais près de vous, mais vous savez comme je suis, j'ai aussi la volonté de me sortir victorieusement de mes toiles, de là dépendra pour moi le succès; de tous côtés je reçois des lettres, on me dit être sûr des merveilles que je vais rapporter.

Hélas, pourvu que ce ne soit pas une déception. Donnez-moi du courage et à bientôt.

Baisers à tous, à la gracieuse Suzanne, la charmante Blanche, la gentille Germaine, à mes chers petits ainsi qu'à Jacques, mes amitiés à la si séduisante Marthe. Et à vous, ma chérie, tout mon cœur, tout moi et surtout courage et encore un peu de patience.

Votre vieux, bien vieux

Claude.

¹ Cf. note 1, lettre 736.

Document original.

965. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], samedi [27 avril 1889]

Deux mots pour vous rassurer — je vais mieux sans être complètement débarassé —, pour vous envoyer ces deux cents francs et pour dire qu'il fait assez beau, que je pioche ferme.

Deux toiles sont comme finies, mais je suis si anxieux pour les autres; c'est si bête d'être ainsi à la merci du temps. Un peu favorisé et j'en sauve un certain nombre, autrement que de peine et d'efforts perdus.

A demain, tendresses à tous, amitiés à Marthe, à vous tout mon cœur.

Votre

Claude.

J'ai reçu une lettre de van Gogh, il arrive de voyage et ne sait rien de Londres, il a écrit pour être renseigné.

Document original.

966. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 28¹ [avril] 89

Il est neuf heures du matin, je rentre encore chassé par la pluie. C'est une déveine que j'aurai jusqu'au bout; vous ne pouvez vous imaginer mon état de rage. Depuis deux jours il a fait un délicieux temps gris, j'aurais pu finir bien des choses, sans cette Creuse toute jaune et trouble. Aujourd'hui elle était enfin claire et j'étais dans la joie et puis revoilà la pluie et justement ce sont les toiles auxquelles je tiens le plus auxquelles je ne puis travailler. Deux jours gris et trois ou quatre de beau soleil, je serais sauvé, que ne donnerais-je pour cela.

Je suis mieux, mais j'ai toujours une forte douleur dans les reins en bas, lorsque je tousse, mais cela n'est rien et je préférerais souffrir plus et avoir le temps qu'il me faut. Je commence le deuxième paquet.

J'ai beaucoup de lettres à faire, à Jean qui vient de m'écrire, à Sargent, à Whistler, etc.

Vous me peinez toujours en doutant de moi et me demandant si je suis bien à vous. Que oui et ne puis-je donc jamais être près d'une femme sans que vous ayez de ces idées, vous ne me connaîtrez donc jamais. Mon seul souci, ma vie, c'est l'Art et vous.

Je vous envoie mon cœur et mes baisers pour vous et les enfants. Amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Ne me dites pas les beautés de Giverny, j'enrage de ne pas y être et ici, je fuis et évite ce qui est printanier.

¹ Monet a écrit: 28 mai 89 par inadvertance: à cette date, il était de retour à Giverny.

Document original.

967. À WHISTLER Fresselines (Creuse), 28 avril 89

Je suis hélas trop loin de Paris pour pouvoir assister au banquet qui vous est offert. Je le regrette bien, car j'aurais été heureux de vous rendre ce témoignage d'affection et d'admiration. Vous penserez bien qu'il me faut une réelle impossibilité pour ne pas faire ce voyage.

Recevez, mon cher ami, avec tous mes regrets, mes meilleurs compliments.

A vous d'amitié, Claude Monet.

Document original (Glasgow University Library).

968. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 30 avril [1889]

Hélas, je ne sais plus que vous dire, mes plaintes et mes lamentations vous doivent attrister et cela ne change pas le temps.

Vous me dites que tout est beau à Giverny, que le temps y est tout à fait printanier, vous êtes mieux partagée qu'ici et j'enrage non pour vous mais pour moi qui suis retenu ici.

Quelle journée hier et aujourd'hui, impossible de rêver mieux comme mauvais. Ce matin j'ai lutté quand même en dépit du vent, des éclaircies et de formidables averses, donnant trois coups de pinceaux à une toile, autant à une autre. Bref, malchance continue. Enfin comme je vous l'ai dit hier, je me donne jusqu'à samedi si le mauvais temps persiste et quelques jours de plus en cas de beau. Je m'arrête, je suis si énervé, j'ai fini vos potions et vais sensiblement mieux.

A demain et à bientôt.

Toutes mes tendresses pour vous, amitiés à Marthe et baisers aux enfants. Je suis si abruti que je ne songe pas aux autres et ai oublié la fête de Suzanne, qu'elle me le pardonne.

A vous encore.

Votre Claude.

Je me replonge dans l'examen de mes toiles, c'est-à-dire dans la continuation de mes tortures. Eh bien! si Flaubert avait été peintre, qu'aurait-il écrit, bon Dieu!

Document original.

969. À P. DURAND-RUEL Fresselines (Creuse) 1^{er} mai 89

Cher Monsieur Durand,

Depuis deux mois que je suis enterré dans ce pays je ne sais si vous êtes à Paris, oui je pense, et à tout hasard vous y adresse ces lignes. C'est un service que je viens vous demander. J'ai déjà fait la même demande à Faure qui, très gracieusement à ma grande surprise, me refuse. J'espère donc que je serai plus heureux avec vous.

Il s'agit d'une exposition que j'ai accepté de faire chez Petit, moi seul peintre et Rodin le sculpteur. C'est une grosse affaire. Exposition durant trois mois pendant l'Exposition Universelle et en vue du public étranger qui sera à Paris. Il me faut donc un certain nombre de tableaux, voulant montrer le choix de tout ce que j'ai fait avec les choses nouvelles que je vais rapporter. Je viens donc vous demander votre concours. Cette exposition peut avoir un certain succès et sera pour vous une chance de vente. C'est un grand service que j'attends de vous et j'espère que vous ne me le refuserez pas. Un mot de réponse le plus tôt possible, car à mon retour je n'aurai que peu de temps à moi et j'ai besoin d'organiser cela un peu ici.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre dévoué Claude Monet.

P.-S. — Je n'ai pas besoin de vous dire que ladite exposition sera très soignée, que pour le catalogue Mirbeau fait une préface en vue justement du public étranger, enfin ça peut être une excellente chose et pour vous et pour moi.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 330-331.
Archives Durand-Ruel.*

970. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 1^{er} mai 9 h matin [1889]

C'est dégoûtant, navrant, à rendre fou. Je suis levé depuis cinq heures, le soleil s'étant montré hier soir et bien couché, je croyais enfin être sauvé et c'est encore la pluie. Et vous semblez avoir toujours un temps possible.

Allons, je crois que cette fois tous mes efforts et toute ma volonté auront été inutiles, cela se bornera à trois ou quatre toiles, je ne puis vous dire dans quel état je suis. Et chaque matin votre lettre me pressant, me réclamant, puis, pour comble ce matin, cette aimable réponse de ce cochon de Faure à qui j'avais écrit d'avance pour lui demander des toiles pour mon exposition. Ah! je la maudis bien, cette exposition, et que de soucis je me suis créés là, mais aussi quel besoin, quelle ambition et quelle vanité!

Pour peu que d'autres me refusent, je serai bien planté.

Mais assez geindre, je terminerai ma lettre tantôt, dans l'espoir de vous dire que j'ai pu travailler. Je vais voir où en est cette satanée Creuse. Jean m'écrit, il est sans le sou. Je lui envoie un mandat et lui dis d'aller à Rouen dimanche, son oncle m'écrit qu'il ne l'a pas vu depuis longtemps.

4 heures.

Il n'a pas cessé de pleuvoir à flots, c'est épouvantable et je ne puis croire que vous ayez un temps possible, ça me consolera de penser que ce temps n'est pas seulement mauvais pour moi.

Plus j'y pense, plus je suis outré de Faure et viens d'écrire à Geffroy le priant de me dire si ledit Faure a envoyé mes tableaux au Champ-de-Mars sans même m'avoir consulté. J'ai écrit aussi à Durand qui lui aussi va me refuser. Ainsi que Duret qui déjà a refusé ses Manet pour l'exposition.

Que de soucis en perspective, je me ficherais de tout si je pouvais achever quelques toiles ici, et j'ai beau faire, je sens que c'est folie de persister. Je ne m'entête que pour n'avoir ni regrets ni reproches à me faire.

Ayez aussi du courage et à bientôt.

Recevez tout mon cœur et mes baisers ainsi que les enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

971. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 3 mai [1889]

Temps superbe, il est dix heures, je rentre de travailler et je profite d'un moment de répit pour vous griffonner quelques lignes. Au[jourd'hui?] à cause de la Creuse jaune, je ne puis aller à certains motifs, mais demain elle sera verte et je me rattraperai.

Je suis levé depuis quatre heures et demie et ai travaillé à trois toiles.

Avec quelle joie j'ai vu ce beau temps, mais aussi quelle déception en arrivant à un motif où je n'avais pu aller depuis trois semaines. Que de changements, et le soleil se reflétant dans l'eau en paillettes de diamants. J'ai failli y renoncer, car c'est aveuglant, mais c'était navrant d'abandonner toute une série, et, ma foi, je m'y suis fait et si j'ai trois ou quatre jours comme cela je serai sauvé.

Hier j'ai beaucoup travaillé des pochades et à une ou deux anciennes. Enfin je me donne bien du mal, malgré la déveine, car je les ai toutes. Ce matin en passant devant un motif où je n'ai pu aller depuis longtemps, j'ai vu tous mes arbres coupés et des fagots à ma place même; encore un de fini forcément.

Je reçois une lettre de van Gogh, il me communique celle de sa maison de Londres que je ne puis vous envoyer, car il me la redemande. Aucune vente, mais très bon accueil du public et éloges de toute la presse anglaise. La lettre contient des traductions d'articles où il est dit que je suis actuellement le *vrai héros de l'art*. Il y a justement à Londres une exposition d'impressionnistes anglais, dont Sargent; tous sont abîmés par les journaux, moi seul suis regardé avec bienveillance et sympathie. En somme, c'est une très bonne chose.

J'ai vu par *Le Figaro* que la vente Secretan aura lieu en juin, bonne affaire, ça me donnera plus de temps.

Je vous quitte, j'ai à préparer mes nombreux paquets de toiles pour tantôt et j'ai prié qu'on déjeune plus tôt pour faire une fameuse journée. Pourvu que le beau soleil dure, j'aperçois quelques nuages de ma fenêtre.

Baisers à tous et à vous, ma chérie, à bientôt, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

972. À HAMMAN 3 mai 1889

[Monet a besoin de savoir si, comme il l'a lu dans Le Figaro, la vente Secretan aura lieu, ceci à cause de ses cadres.]

Autographes et manuscrits, Marc Lolié, liste hors série, n° 4, avril-mai 1952, n° 62.

973. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 4 mai 89

Temps splendide. Seulement deux lignes. Merci de votre bonne lettre. Je travaille comme un fou car pour ce temps [sic], aussi suis-je obligé d'abandonner bien des choses hélas non à point. Il y a des feuilles à certains arbres.

Enfin d'aujourd'hui en huit je serai près de vous, quel bonheur.

Le pauvre Sargent a perdu son père, ça doit être une bien grande douleur pour lui qui l'aimait tant et paraissait si bon fils. Naturellement il n'a pu voir l'exposition, mais il va aller à Londres et m'écrit. Du reste il revient à Paris en hâte. Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout moi.

Votre Claude.

Document original.

974. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, lundi 6 mai [1889]

Il est écrit que tous les efforts que je fais seront inutiles. Le temps est redevenu horrible, l'orage a duré toute la nuit, pluie torrentielle, et ce matin tout, tout est vert, la Creuse déborde et est comme de la boue, il faut me résigner et perdre tout cela, ne croyez pas qu'une fois revenu je trouverai mes toiles bien, ça n'est pas possible.

J'espère toujours pouvoir travailler trois ou quatre jours à quelques mêmes toiles, il n'y a pas moyen d'avoir cela. Je vais me préparer à partir ces jours-ci bien navré sans doute, car jamais cela ne m'était arrivé encore.

Fort heureusement je viens d'être avisé par Petit que la vente Secretan devait avoir lieu le 20 juin, nous n'ouvriions que le 20 juillet. Je viens d'aller faire une grande pochade de mon pauvre chêne avec la Creuse jaune, vous vous rendrez compte par là des rages et des difficultés que j'ai eues.

Enfin, il n'y a plus de volonté qui tienne, je vais essayer de terminer deux ou trois choses médiocres et deux couchers de soleil, et puis en route pour Giverny où j'espère bien trouver des consolations.
Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous mon pauvre moi, toutes mes pensées.
Votre
Il va vous arriver une pièce de vin blanc qu'il faudra faire chercher de suite.
Document original.

975. À ALICE HOSCHEDÉ Mercredi 8 mai [1889], Fresselines

Il fait assez beau aujourd'hui mais terriblement chaud, aussi je vous plains bien si vous êtes à Paris. Hier malgré encore de l'orage, j'ai pu assez bien travailler et étant donné la situation suis assez content (relativement, bien entendu).
Je vais tenter d'offrir au propriétaire de mon vieux chêne de payer cinquante francs pour faire enlever toutes les feuilles dudit arbre, sans quoi je ne puis et j'ai cinq toiles où il est, dont trois où il joue tout le rôle, mais j'ai peur d'un échec, car c'est un richard peu aimable et qui, déjà, avait voulu m'empêcher d'aller dans un pré à lui, et ce n'est que grâce à l'intervention du curé que j'ai pu continuer à y aller. Enfin là seul est le salut pour ces toiles.
A bientôt, samedi ou dimanche. Il n'y aurait de retard, un ou deux jours, que si je voyais que ça marche admirablement et que ce ne soit d'une utilité certaine, sans quoi à dimanche sans arrêt à Paris.
Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout mon cœur.
Votre
Claude.
Document original.

976. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], jeudi 9 mai [1889]

Je suis dans la joie, la permission inespérée d'ôter les feuilles de mon beau chêne m'a été gracieusement donnée! C'était une grosse affaire d'amener des échelles assez grandes dans ce ravin. Enfin c'est fait, deux hommes depuis hier y sont occupés. N'est-ce pas un comble de finir un paysage d'hiver à cette époque.
Malheureusement il fait un temps gris, un temps gris délicieux, comme il m'en aurait fallu il y a un mois. Aujourd'hui j'ai fort peu de toiles où je puisse travailler, la rivière étant encore un peu trouble. En revanche, cette pochade commencée il y a trois jours après l'orage et la Creuse jaune sera peut-être ma meilleure chose ayant pu y travailler trois jours de suite.
Bref, je suis plus content, prenez patience, je resterai deux ou trois jours de plus et rapporterai peut-être des choses pas mal quand même. Il y en a huit ou dix de sauvées.
Je suis bien aise de vous savoir revenue de Paris, vous devez en effet y avoir bien souffert.
Durand vous a-t-il dit avoir reçu ma lettre, il ne m'a pas répondu.
Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout mon cœur.
Votre
Claude.
Document original.

977. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], dimanche 3 heures [12 mai 1889]

Il pleut malheureusement, pour peu de temps j'espère, et je pense vous écrire ma dernière ou avant-dernière lettre, un télégramme vous fixera.
Hier j'ai pu travailler à onze toiles, ce qui ne m'est jamais arrivé. Levé à quatre heures et demie, je rentrais à huit heures du soir, mais c'était une journée rare, hélas, jamais suivie d'une seconde, la déveine me poursuit jusqu'au bout. Jamais une journée d'apparence belle sans orage, quelle ténacité il me faut pour persister. Quand je songe à Giverny où je voudrais tant être, qui doit être si beau, j'ai peur de ce que je fais, ça me semble terrible et épouvantable, enfin il me tarde de voir tout cela loin d'ici.
J'ai reçu votre dépêche à laquelle je n'ai pas répondu pensant qu'on avait pu remédier au mal. Dites à Brandin de s'inquiéter d'avoir du terreau bien consommé, il en faut absolument pour les semis à faire, puis du fumier, le père Douville en doit.
Quant à vos ennuis d'argent, il ne m'est plus possible de vous rien envoyer et je suis désolé que ce soit toujours et toujours de même.
A bientôt, je vais voir le temps, quoique le tonnerre gronde ferme. Ecrivez-moi jusqu'à avis contraire, baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout moi.
Votre
Claude.
Document original.

978. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], lundi 11 heures [13 mai 1889]

Je reçois votre dépêche, j'en envoie une à Sargent.
Deux mots très à la hâte et le dernier j'espère, quoique toujours bien malchanceux.
Hier orage terrible, impossible travailler, aujourd'hui temps douteux, très orageux. Je pense bien partir mercredi soir ou jeudi matin, ça dépendra.
Ecrivez toujours.
En hâte je vous embrasse tous, à bientôt.
Votre
Claude.
Suis très ennuyé du vin, car ce n'est pas un md [marchand] mais le frère d'un ami de Rollinat qui me l'a vendu par obligeance.
Document original.

979. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, mardi 14 mai [1889]

Votre lettre si courte et me faisant des reproches m'a fait beaucoup de peine. Comment vous montrer exigeante et rancunière, vous qui savez dans quel état je suis, vous qui savez tout ce que je souffre de ne pas pouvoir faire ce que je veux, qui souffre du temps, de fatigue et d'inquiétude, et surtout de me sentir loin à pareille époque, ce n'est pas gentil, et à la veille de mon retour. Si vous avez été deux jours sans lettres, ne vous en prenez pas à moi, je m'arrange toujours pour donner de mes nouvelles par dépêche quand je ne puis écrire. Si vous n'avez rien reçu c'est faute de la poste, jamais de moi, bien que je sois comme fou, ne sachant ce que je fais avec ce temps. J'aurai de la déveine jusqu'au bout et suis au désespoir, c'est temps gris ou pluie et j'ai tant besoin de soleil.
Vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert pendant ce séjour.
Je conçois votre impatience, mais il ne faut pas m'accuser et m'en vouloir.
Les nouvelles que vous donnez de Mimi me tourmentent bien aussi, vous devriez en écrire à M. Love.
J'espère cette fois que c'est ma dernière lettre. J'espère encore en demain et jeudi, pour partir soit le soir ou le vendredi matin. Dans ce cas je m'arrêterai à Paris pour voir Petit et van Gogh et m'occuper de mes cadres. Dans ce cas j'arriverai samedi matin par huit heures.
Je suis à bout de forces, et cependant dès que j'ai mon temps ça marche très bien.
A vous toutes mes pensées. Peines ou joies, c'est à vous que je pense, baisers à tous, amitiés à Marthe.
Votre
Claude.
Ecrivez jusqu'à avis contraire.
Document original.

980. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 15 mai 89

Encore une lettre de reproches! hélas, ma chérie, faut-il donc qu'à l'approche du retour ce soit comme au commencement de discussion. Non, j'espère, mais vous auriez dû me dispenser de cette petite querelle, je suis si irritable en ce moment, vous auriez dû y penser. Du reste, en vous disant que c'était toujours la même chose, je n'entendais pas vous blâmer, je sais très bien ce qu'il vous faut et si je l'avais pu, je vous eusse envoyé de l'argent; ma mauvaise humeur venait surtout de l'impossibilité de le faire. Cela dit, un bon gros baiser et n'en parlons plus. Et ne me blâmez pas de ma persistance à retarder ce retour tant désiré, il ne sera pas retardé sans fin. J'en souffre plus que vous pensez. C'est cette fois ma dernière lettre et je la suivrai de près.
Aujourd'hui il a fait un peu de soleil et j'ai pu bien travailler ce matin, je n'ai donc pas de regrets.
Bref, je me donne jusqu'à samedi. Si au réveil le temps est mauvais, je pars de bonne heure par Argenton, pour arriver à Paris à quatre heures et demie du soir, voir Petit et van Gogh, et arriver à la maison le soir. Autrement, j'arriverai à Paris à minuit en partant d'ici à midi, ou bien alors le train de nuit qui met à cinq heures du matin à Paris le dimanche et être à Giverny par le premier train de huit heures.
Voilà donc une chose certaine, à samedi ou dimanche matin, le télégraphe vous avisera, baisers pour vous et tous.
Claude.
Document original.

981. À P. DURAND-RUEL Fresselines, Creuse, 15 mai [1889]

Cher Monsieur Durand,
J'espérais recevoir un mot de réponse sachant par M^{me} Hoschedé que vous êtes à Paris; je viens vous prier de m'adresser un mot me disant si je puis compter sur votre concours.
J'espère bien que oui, bien que vous ayez dit à M^{me} Hoschedé que vous n'approuviez pas cette exposition.
Je devais rentrer plus tôt, mais j'ai toujours si mauvais temps que j'ai du mal à finir mes toiles et recule de jour en jour le retour.
Je compte sur un mot le plus tôt possible.
Tous mes compliments.
Votre dévoué
Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

982. À DURET Fresselines, Creuse, 15 mai 89

Mon cher Duret,
J'ai un service à vous demander et voudrais bien que vous me répondiez le plus tôt possible et me disiez jusqu'à quelle époque vous serez à Paris. Il s'agit d'une très importante exposition que j'ai accepté de faire seul avec Rodin chez Petit, exposition pour le public étranger qui vient à Paris cet été. Il faut donc un choix de tout ce que j'ai pu faire, et, pour cela, je fais appel aux amateurs.
J'espère que, malgré votre répugnance à prêter vos tableaux, vous ne refuserez pas ce service capital pour moi, car j'ai eu le refus de Faure; refus sans motif.
Un mot le plus vite possible et ne manquez pas de me fixer sur la durée de votre séjour à Paris.
Je travaille comme un forcené, mais j'ai été si peu favorisé par le temps que je ne puis arriver à faire ce que je voudrais. Je serai de retour dans le courant de la semaine prochaine.
A vous d'amitié,
Claude Monet.
N'allez pas imiter Faure surtout, non, je compte sur votre amitié.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 88.

983. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

Me voici de retour et en possession de vos deux lettres, mais je dois vous avouer que votre refus me peine beaucoup. Je comprends et fais la part des raisons. que vous me donnez, mais en raison de notre vieille amitié et de nos relations j'étais loin de m'attendre à un refus complet.

M. Petit mis à part, c'est à moi que vous refusez, cela tombe d'autant plus mal que justement je me suis dégagé de tout engagement, je n'ai pas voulu vous en parler dans ma lettre ne voulant pas par là avoir l'air d'en profiter pour vous décider à me prêter quelques tableaux.

J'espère encore que vous reviendrez sur votre décision et que si vous ne voulez pas participer à cette exposition par un grand nombre de toiles, vous voudrez tout au moins me prêter quelques tableaux nécessaires à former une exposition complète. C'est à moi seul que vous rendrez service et je vous en serai très reconnaissant. Un mot, n'est-ce pas, n'ayant guère le temps de passer chez vous, tant je suis occupé et affairé.

Mes meilleurs compliments.

Tout à vous,

Claude Monet.

23 mai 89.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 331. Archives Durand-Ruel.

984. À RODIN

Paris, samedi 25 mai [1889]¹

Cher Rodin,

Quelle déveine, je suis allé pour vous voir hier, sans vous trouver ni au 182, ni au 117. Je repars ce soir pour Giverny. Y pourrez-vous venir un jour avec Geffroy? En tout cas adressez-moi de suite un télégramme: hôtel Garnier, 111, rue Saint-Lazare, me disant où je pourrai vous trouver entre 4 et 5 heures aujourd'hui.

Amitiés,

Claude Monet.

¹ Télégramme.

Musée Rodin, Paris.

985. À CHARPENTIER

A Giverny par Vernon, Eure, 27 mai 89

Mon cher Charpentier,

Je viens vous demander un grand service. Nous allons Rodin et moi ouvrir une très importante exposition rue de Sèze chez Petit.

Pour ma part, une partie de ce que j'ai fait de mieux depuis 20 ans. Je serais bien heureux si vous vouliez me prêter vos *Glaçons*. J'espère que vous ne me refuserez pas ce service. C'est très important pour moi.

Un mot de réponse, car il y a presse pour le catalogue. Nous ouvrons en juin. Que M^{me} Charpentier veuille bien m'excuser, elle m'avait fait promettre de venir déjeuner un jour, mais je viens de passer trois mois dans la Creuse chez Rollinat et, en ce moment, je suis très affairé par l'organisation de cette exposition.

Dès que je pourrai, je viendrai m'excuser moi-même. Recevez mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

27 mai 89.

Un mot de réponse le plus tôt possible.

M. Rostand, « Quelques amateurs de l'époque impressionniste » (thèse inédite de l'École du Louvre), Paris, 1955, p. 257.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, Document Charpentier 20.

986. À [G. PETIT ?]

Giverny, [fin mai-début juin 1889]

[Il demande à son correspondant d'ajouter à son catalogue:]

... les numéros suivants: 1 — *Train de marchandises (Gare Saint-Lazare)*, appartient à M. de Bellio. 2 — *Bennecourt*. 3 — *Printemps*. Je compte sur vous pour vos cadres.

Je ne pourrai être à Paris que vendredi 8 heures.

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 78, n° 71.

987. À G. PETIT

[c. 7 juin 1889]

... Suis désolé d'attendre pour l'exposition qui se fera quand tout le monde sera parti.

988. À RODIN

[Paris]

Suis venu vous dire que nous devons ouvrir le 21. Je suis venu en courant, je rentre demain à Giverny, je reviendrai dans 8 jours pour le placement. Voyez Petit. Il veut vous voir et savoir d'avance ce dont vous aurez besoin.

Amitiés,

Claude Monet.

jeudi 7 juin [1889].

Musée Rodin, Paris.

989. À HAMMAN

Giverny, 10 juin 89

Cher Monsieur Hamman,

Voici mon catalogue. Je n'ai malheureusement pu mettre à leur place les trois tableaux de M. Claude-Lafontaine, ni les *Tuileries* à M. May, à cause des titres et des dates que j'ignore, mais je compte bien sur vous pour voir cela et inscrire ces quatre tableaux dans l'ordre voulu. Je n'ai pu davantage numéroter les titres pour la même raison; mais y compris ces quatre toiles à ajouter, cela fait 156 numéros. Je ne sais comment faire pour terminer tout ce que j'ai encore à faire. J'ai eu hier la visite de M. Valadon, cela m'a encore fait perdre du temps. Enfin, j'arriverai vendredi, et je pense que M. Petit pourra me faire envoyer la voiture à la gare, ayant cinq à six caisses de tableaux; je n'en sortirai pas sans cela.

Je vous aviserai exactement de mon arrivée. A part cela, j'espère que rien ne cloche. Si vous avez un mot, quelque chose à me faire savoir, la personne qui vous porte ces lignes pourra s'en charger.

A bientôt.

Merci pour tout le mal que je vous donne.

Bien à vous,

Claude Monet.

J'espère que le tableau Faure est arrivé.

Fondation Custodia (coll. F. Lugt), Institut Néerlandais, Paris, inv. n° 6548.

990. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 11 juin 89

Cher Monsieur Durand,

Je veux toujours vous écrire, mais j'ai tant à faire que je n'en ai pas encore eu le temps, et encore moins d'aller vous voir.

Je voulais vous dire la surprise que j'ai eue de votre refus, surtout après ma dernière lettre. Vous qui ne cessez de parler de bonne entente et de bons rapports, vous me refusez de me prêter quelques tableaux lorsqu'il s'agit d'une chose qui peut, comme à moi, vous être si profitable. Tout le monde m'a aidé en cette circonstance, même Faure et MM. Boussod et Valadon qui m'avaient d'abord refusé. Enfin vous êtes le seul qui ayez refusé.

Je ne viens pas vous supplier: vous m'avez refusé, vous avez vos raisons, mais quelles qu'elles soient, c'est moi seul que vous désobligez, je tenais à vous le dire, car de vous cela me surprend et me peine plus encore, et vous me permettez de vous dire que je trouve cela une erreur à tous les points de vue.

Recevez l'expression de mes meilleurs sentiments.

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 331-332. Archives Durand-Ruel.

991. À HAMMAN

Giverny, 12 juin 1889

[Monet donne les dates de deux tableaux de lui appartenant à M. Bérend, à inscrire dans le catalogue, ainsi que les trois de M. Claude-Lafontaine et celui de M. May (Les Tuileries), c'est-à-dire: Au Petit Genevilliers, 1874, et Les Iles de Port Villez, 1885.]

Autographes et manuscrits, Marc Loliée, liste hors série, n° 4, avril-mai 1952, n° 63.

992. À GENEVIÈVE STRAUS

Giverny, 14 juin [1889]

Chère Madame,

Excusez-moi d'avoir mis tant de temps à vous répondre, mais j'étais absent et ne trouve votre aimable lettre que ce matin.

Monsieur votre ami pourra venir quand il voudra et sera le bienvenu, puisqu'il vient de votre part. A partir du 22 courant, je serai sûrement à Giverny. Pour plus de sûreté, cependant, M. Pontremoli voudra bien m'aviser de sa venue, par un mot, la veille.

Recevez, chère Madame, mes meilleurs compliments et ne m'oubliez pas auprès de Chabrier.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 13217, f° 52-53.

993. À RODIN

Giverny, [14 juin 1889]

Mon cher Rodin,

J'arriverai demain matin pour commencer l'accrochage chez Petit. Je serai chez lui, rue Godot-de-Mauroy, demain samedi à onze heures. Si vous pouvez vous y trouver, ce serait très bien, afin de nous entendre avant de rien commencer sur le placement. J'en prévient également Petit, faites donc en sorte de vous y trouver, ce sera l'affaire d'un moment. Si vous n'avez pas déjeuné, nous casserons une croûte ensemble et nous causerons.

Le soir, demain, c'est le dîner des «De la Banlieue». Mirbeau et Geffroy y seront, tâchez d'en être. Le dîner a lieu chez Sapin, restaurant du Palais des Beaux-Arts à l'Exposition. Enfin, à demain 11 heures chez Petit.

Amitiés,

Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

994. À G. PETIT

14 juin 1889

[Monet annonce son arrivée. Il viendra avec Rodin pour l'arrangement de la galerie.]

995. À RODIN

Paris, 20 juin 1889¹

Absolument urgent que vous veniez *de suite* avec le reste de vos groupes pour finir le placement et les raccords. Nous ouvrons à 9 heures demain matin, et si nous ne vous voyons pas ce soir, rien ne sera prêt. C'est de la plus haute importance.

C. Monet - G. Petit.

¹ Carte-télégramme.

Musée Rodin, Paris.

996. À G. PETIT

Paris, 21 juin [1889]

... Je suis venu ce matin à la galerie où j'ai pu constater ce que j'appréhendais, que mon panneau du fond, le meilleur de mon exposition, est absolument perdu, depuis le placement du groupe de Rodin.

Le mal est fait... c'est désolant pour moi... Si Rodin avait compris qu'exposant tous deux nous devions nous entendre pour le placement... s'il avait compté avec moi et fait un peu de cas de mes œuvres, il eût été bien facile d'arriver à un bel arrangement sans nous nuire... Bref, je suis sorti de la galerie complètement navré, résolu à me désintéresser de mon exposition et à n'y pas paraître. J'ai eu du mal à me contenir hier en voyant l'étrange conduite de Rodin... Je n'aspire qu'à une chose, c'est prendre le chemin de Giverny et y trouver le calme...

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 28, juillet 1963, n° 65.

997. À G. PETIT

Giverny, 30 juin 1889

[*Monet demande à Petit de voir Mirbeau qui veut bien faire un article dans Le Figaro.*]

998. À G. PETIT

3 juillet 1889

[*Monet est furieux car Petit n'a pas vu Mirbeau, il voudrait que Petit change d'urgence ses stores, car l'éclairage de la galerie est défectueux.*]

999. À G. PETIT

15 juillet 1889

... Je vois que vous avez perdu espoir et confiance dans le résultat de mon exposition. Si M. Sutton veut acheter des tableaux, je suis à sa disposition...

1000. À ZOLA

Giverny

Mon cher Zola,

Je viens vous demander si vous voulez participer à une souscription que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet pour acheter l'*Olympia* et l'offrir au Louvre.

C'est le plus bel hommage que nous puissions rendre à la mémoire de Manet, et en même temps c'est une façon discrète de venir en aide à sa veuve.

Nous serions très heureux de vous compter parmi nous. J'espère donc, mon cher Zola, que vous me ferez une réponse favorable, vous priant de m'adresser un mot le plus tôt possible me disant pour quelle somme je dois vous inscrire.

Recevez mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

Tout à vous,

22 juillet 89.

P.-S. — Je vous envoie la liste des souscripteurs à ce jour.

Nous avons besoin de 20000 francs. Vous verrez par notre début que nous pouvons espérer un complet succès si tous les amis de Manet répondent à notre appel.

A vous,

C. M.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24522, f° 227-228.

1001. À ROLL

Giverny par Vernon, Eure

Cher Monsieur Roll,

Sargent m'a écrit que vous étiez désireux de participer à la souscription que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre, nous sommes très heureux de vous compter parmi nous et vous en remercions beaucoup.

C'est le plus bel hommage que nous puissions rendre à la mémoire de Manet, et puis, en même temps, c'est une façon discrète de venir en aide à sa veuve. Je vous envoie la liste des premiers souscripteurs, vous priant de me faire savoir pour quelle somme je dois vous inscrire, car il faut que nous enlevions ça le plus vivement possible.

Croyez-moi bien cordialement vôtre,

Claude Monet.

22 juillet 89.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1001 bis. À BRACQUEMOND

Giverny par Vernon, Eure

Mon cher Bracquemond,

Nous faisons une souscription entre amis et admirateurs de Manet pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre. Voulez-vous être des nôtres et participer à cette manifestation? Nous ne pouvons rendre un plus bel hommage à la mémoire de notre ami, et c'est en même temps une façon directe de rendre service à sa veuve à qui appartient le tableau. Ce choix ne sera pas du goût du grand chantier (?), mais cela n'est rien.

J'espère un mot de réponse vous priant de me dire pour combien je dois vous inscrire.

Bien cordialement à vous,

Claude Monet.

30 juillet 89.

Fondation Custodia (coll. F. Lugt), Institut Néerlandais, Paris.

1002. À P. DURAND-RUEL

Giverny par Vernon, Eure

Cher Monsieur Durand,

Avez-vous pensé à notre souscription pour l'achat de l'*Olympia* de Manet? Si oui, veuillez m'en informer; en tout cas, je serais bien aise que vous m'adressiez un mot pour me dire pour quel chiffre je dois vous inscrire.

Je vous envoie la liste des souscripteurs à ce jour, comptant bien que vous pourrez nous aider à trouver quelques adhérents, car il faut que la chose soit enlevée rapidement.

Dans l'attente de vos nouvelles, croyez-moi, cher Monsieur Durand, votre tout dévoué

Claude Monet.

le 7 août 89.

Vous devriez en parler à Chavannes qui souscrirait peut-être.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 102, ms 89.

1003. À DE BELLIO

Giverny, 16 août 1889

[*Charmante lettre amicale. Monet prévient son ami qu'il lui envoie*] ... un panier de prunes de mon jardin.

Charavay, n° 23670.

1004. À ?

Giverny, 8 septembre 1889

[*Monet prie son correspondant de bien vouloir se renseigner pour savoir si M. Proust.*]

... a bien reçu ma lettre concernant la souscription Manet... Je serais bien heureux de savoir que M. Proust voudra bien se joindre à nous et nous prêter son appui pour faire accepter l'*Olympia* par le Louvre.

Vente Alfred Dupont, 11, boulevard de Courcelles, 11-12 décembre 1956, n° 245.

1005. À G. PETIT

18 septembre 1889

[*Monet sera à Paris pour le déplacement de ses tableaux. Il demande à Petit de prendre soin des cadres.*]

1006. À ?

Giverny, [c. octobre 1889]

[*Pour engager son correspondant à souscrire pour l'achat de l'Olympia de Manet, il fait l'éloge de l'œuvre du grand artiste et donne la liste des premiers souscripteurs.*]
Librairie Saffroy, Catalogue de livres anciens et modernes, autographes..., n° 31, octobre 1927, n° 18840.

1007. À MALLARMÉ

Giverny, 12 oct. 89

Mon cher Mallarmé,

Je suis honteux vraiment de ma conduite et je mérite tous vos reproches. Il n'y a cependant pas mauvaise volonté de ma part comme vous pourriez le penser. La vérité vraie, c'est que je me sens incapable de vous faire rien qui vaille; il y a peut-être excès d'amour-propre, mais vraiment, dès que je veux faire la moindre chose avec des crayons, cela est absurde et de nul intérêt, par conséquent indigne d'accompagner vos poèmes exquis (*La Gloire* m'a ravi et j'ai peur de n'avoir pas le talent nécessaire pour vous faire quelque chose de bien). Ne croyez pas à une vulgaire défaite, c'est hélas la pure vérité; excusez-moi donc et surtout d'avoir mis ce temps à vous l'avouer.

Vous savez la sympathie et l'admiration que j'ai pour vous, eh bien! permettez-moi de vous le prouver en vous offrant comme souvenir d'amitié une petite toile (une pochade) que j'irai vous porter quand je viendrai à Paris un de ces jours et que vous me ferez le plaisir d'accepter tout simplement comme je vous l'offre.

Ceci dit, mon cher Mallarmé, parlons de notre ami Manet.

Peut-être savez-vous que je m'occupe d'une souscription entre amis et admirateurs de ce grand artiste pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre. Ceci pour rendre hommage et justice à la mémoire de notre ami, et aussi pour venir en aide d'une façon délicate à M^{me} Edouard Manet. Je vous envoie la liste des souscripteurs que j'ai obtenus. Je sais que vous voudrez être de cette manifestation dans la mesure qui vous sera possible, mais j'ai pensé que vous pourriez m'indiquer quelques noms de personnes qui seraient heureuses de participer à notre entreprise. J'ai déjà obtenu plus de quinze mille francs, et il faut arriver à 20000.

Si vous pouviez m'indiquer quelques souscripteurs vous me feriez plaisir.

A vous,

Claude Monet.

H. Mondor et L.J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1969, t. III, p. 363.

1008. À BERTHE MORISOT

Giverny, 16 octobre 89

Chère Madame,

Excusez-moi de ne pas vous avoir répondu plus tôt, mais lorsque j'ai reçu votre aimable lettre, j'avais déjà écrit à Chavannes pour le rassurer et lui dire que j'étais déjà en correspondance avec Proust, et en effet lui seul peut nous faciliter l'acceptation de notre don par l'Etat.

Dès que je viendrai à Paris je l'irai voir et selon ce qu'il me dira nous verrons à clore la souscription, mais je vais tâcher d'ici là de récolter encore quelques souscriptions nouvelles. Je viendrai vous voir à mon prochain voyage pour vous mettre au courant de mes démarches et vous prier alors de mettre M^{me} Manet au courant de notre projet et j'espère bien que nous arriverons à notre but.

M^{me} Hoschedé se joint à moi pour vous envoyer ses meilleurs compliments ainsi qu'à M. Manet.

Votre ami dévoué,

Claude Monet.

P.-S. — Vous seriez bien aimable de me communiquer quelques noms d'anciens amis de Manet que je dois certainement oublier et auxquels je pourrais m'adresser.

Il y a notamment un M. Guillemet (pas le peintre) et aussi l'ancien vicaire de La Madeleine qui seraient sans doute heureux de prendre part à cette manifestation. Si vous pouvez me donner leurs adresses *le plus tôt possible*, je leur écrirai aussitôt.

C. M.

Document original collationné par J. P. Hoschedé.

1009. À MALLARMÉ

Giverny, 22 oct. 89

Mon cher Mallarmé,

Merci de votre si charmante lettre. Il me semblait impossible que votre nom ne soit pas sur notre liste.

J'ai écrit à Degas, mais n'ai pas encore de réponse. Je serai très chagrin qu'il reste en dehors, et vous saurai gré si vous le voyez et le décidez (il est si singulier). Je vais écrire à Brown. Quant à Miss Cassatt elle a refusé; je ne sais sous quelle influence. Comme Zola, du reste, et comme Faure, mais de celui-là rien d'étonnant, et je m'en console, car chaque jour je reçois de nouvelles adhésions, et j'espère bien que, malgré tout, l'Etat ne pourra refuser.

Amitiés, mon cher Mallarmé,

Claude Monet.

H. Mondor et L. J. Austin, «*Stéphane Mallarmé, Correspondance*», Paris, 1969, t. III, p. 364.

1010. À PISSARRO

Giverny, 23 oct. 89

Mon cher Pissarro,

Je viens vous rappeler votre promesse de souscrire à l'achat de l'*Olympia* de Manet. Je continue à m'en occuper activement et nous sommes près d'arriver au but, comme vous le verrez par la liste des adhérents que je vous adresse.

C'est un bel hommage à rendre à la mémoire de notre ami et c'est en même temps une façon discrète de venir en aide à M^{me} Manet.

Je vous prie donc de m'écrire le plus tôt possible pour quelle somme je dois vous inscrire et si, dans votre entourage, vous voyez quelques personnes susceptibles d'adhérer, je compte sur vous pour me le faire savoir.

Poignée de main de votre vieil ami

Claude Monet.

Souscription pour acheter l'*Olympia* à M^{me} Manet et l'offrir au Louvre:

MM. de Bellio	1000 fr.	MM. Hamel	25
Béclard	200	Huysmans	25
Béraud	50	Jeannot	50
Bérend	500	Jourdain	25
Besnard	100	Leclanché	1000
Bing	200	Mallarmé	25
Blanche	500	Mirbeau	300
Bracquemond	50	Monet	1000
Burty	25	Moreau-Nélaton	500
Caillebotte	1000	Petit	200
Carriès	50	Puvis de Chavannes	300
Chabrier	50	Raffaelli	100
Clapissou	200	Roll	500
Dauphin	25	Renan (Ary)	50
Duret	1000	Sargent	1000
Durand-Ruel	200	M ^{me} Scey Montbéliard	2000
Fantini	100	MM. Boldini	1000
Gallimard	200	A. H.	500
Geffroy	25	H. H.	500
Guillemet	200		

Total au 23 oct. . . . 15975

Somme à réaliser: 20000 fr.

Rouart 1000 fr.

Chéret 100 fr.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 123. Document original.

1011. À CHARPENTIER

Giverny, 23 oct. 89

Mon cher Charpentier,

Vous savez sans doute par Duret que je m'occupe activement d'une souscription que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre.

C'est le plus bel hommage que nous puissions rendre à la mémoire de l'ami et bel et vaillant artiste, et en même temps c'est une façon discrète de venir en aide à M^{me} Manet à qui l'*Olympia* appartient.

Il faut que votre nom soit parmi les nôtres...

Nous voulons arriver au chiffre de 20000 et la liste des souscripteurs à ce jour se monte à 16000.

Nous sommes donc bientôt arrivés à notre but.

Cordialement vôtre,

Claude Monet.

M. Rostand, «*Quelques amateurs de l'époque impressionniste*» (thèse inédite de l'École du Louvre), Paris, 1955, pp. 257-258.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, Document Charpentier 21.

1012. À RODIN

Giverny, 25 oct. 89

Mon cher Rodin,

Je m'occupe d'une souscription, que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet, pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre.

C'est un bel hommage à rendre à sa mémoire et c'est en même temps une façon discrète de venir en aide à sa veuve, à laquelle ce tableau appartient. Je pense que vous serez heureux de prendre part à cette manifestation artistique, et nous serions heureux de vous compter parmi nous.

Je viens vous demander de me répondre le plus tôt possible, en me disant pour quelle somme je dois vous inscrire.

Je vous adresse la liste des souscriptions à ce jour. Il nous faut réaliser 20000 francs et nous sommes déjà à 16000 francs passés.

Répondez-moi le *plus vite* possible.

Je vous serre la main cordialement,

Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1013. À CAROLUS DURAN

Giverny, 1^{er} novembre 89

Mon cher Carolus,

Merci, je suis bien heureux de vous compter parmi nous et vous inscris pour 200 francs à la souscription Manet. J'ignorais absolument le malheur qui vous a frappé, je comprends votre douleur et vous envoie mes compliments de condoléances.

Amitiés,

Claude Monet.

J'apprends votre nomination au grade de commandeur, je rouvre ma lettre pour vous envoyer mes félicitations.

A vous,

Cl. M.

1014. À FÉLICIEN ROPS

Giverny, 2 novembre 89

Mon cher Rops,

Je m'occupe d'une souscription que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre.

C'est le plus bel hommage que nous puissions rendre à sa mémoire et c'est en même temps une façon discrète de venir en aide à sa veuve à laquelle ce tableau appartient.

J'ai pensé que vous seriez heureux de vous joindre à nous en prenant part à cette manifestation, et je viens vous demander de me répondre le plus tôt possible en me disant pour quelle somme je dois vous inscrire.

Mes meilleurs compliments à vous.

Claude Monet.

M. L. Proietti, «*Lettere di Claude Monet*», Rome, 1974, p. 86.

Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, Paris, carton 59, Peintres.

1015. À J. REINACH

Giverny, 3 nov. 89

Monsieur,

Je m'occupe d'une souscription que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre.

C'est là, je crois, le plus bel hommage que nous puissions rendre à sa mémoire et c'est en même temps une façon discrète et détournée de venir en aide à sa veuve. J'ai pensé que vous seriez heureux de vous joindre à nous en prenant part à cette manifestation tout artistique et viens vous prier de vouloir bien m'adresser votre réponse le plus tôt possible en me disant pour quelle somme je devrais vous inscrire.

Veillez excuser la liberté que je prends et agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

Je vous adresse inclus la liste des souscriptions à ce jour.

M. L. Proietti, «*Lettere di Claude Monet*», Rome, 1974, p. 85.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24882, f° 162-163.

1016. À BERTHE MORISOT

Giverny, 13 novembre 89

Chère Madame,

Je suis venu à Paris mais, malheureusement, il ne m'a pas été possible d'aller vous voir comme j'y comptais. J'aurais cependant bien désiré vous causer au sujet de l'*Olympia*. La souscription marche au-delà de mes espérances, elle se monte à 18000 francs; la somme fixée sera donc facilement couverte. Tous les principaux peintres y ont adhéré, ce qui est très bon pour la réussite, bien que j'aie pu apprendre que, de différents côtés, on travaille fortement à faire avorter ce que nous désirons tant. Proust semble se dérober et après m'avoir fixé un

rendez-vous ne m'a pas reçu. Dès que je le pourrai je viendrai vous causer de tout cela, car je ne céderai pas, et je suis décidé à tout pour réussir, il le faut. Si, de votre côté, vous entendez quelque chose, vous serez bien aimable de me mettre au courant.

Recevez, Chère Madame, ainsi que M. Manet, mes meilleures amitiés.

Claude Monet.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 150 (partiellement). Document original collationné par J.P. Hoschedé.

1017. À PISSARRO

Giverny, 23 nov. 89

Mon cher Pissarro,

J'ai bien reçu votre lettre contenant un mandat de 50 francs pour la souscription Manet, mais il n'y avait pas tant de presse encore, me contentant pour le moment d'insérer les souscriptions.

J'en suis du reste à 18500 francs; j'espère donc arriver rapidement au chiffre rond.

Mais il reste le plus difficile, l'admission de notre don par l'Etat et je sais déjà que pendant que je travaille à arriver au résultat, d'autres travaillent aussi, mais en sens inverse et pour faire avorter notre œuvre. Proust, le premier, m'a écrit, tout en souscrivant, qu'il ne voulait pas se charger de faire accepter ce tableau par l'Etat, considérant l'*Olympia* comme un des moins bons Manet.

Est-ce assez pignouf et idiot, mais je crois qu'il est du devoir des artistes de pousser cette affaire.

Quant à moi, je ferai tout pour arriver à notre but.

A vous de vieille amitié.

Votre

Claude Monet.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 124. Document original.

1018. À VOLLON

Giverny par Vernon, Eure, 23 novembre 1889

Mon cher Vollon,

Je m'occupe d'une souscription que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre.

C'est le plus bel hommage que nous puissions rendre à sa mémoire et c'est en même temps une façon discrète de venir en aide à sa veuve à laquelle appartient ce tableau.

J'ai pensé que vous seriez heureux de vous associer à notre manifestation à laquelle nous serions heureux nous-mêmes de vous voir prendre part. Je viens donc vous prier de me répondre le plus tôt possible, en me disant pour quelle somme je devrais vous inscrire.

Avec mes meilleurs compliments,

Croyez-moi cordialement vôtre.

Claude Monet.

Souscription pour acheter l'*Olympia* à M^{me} Manet et l'offrir au Louvre:

MM. Bazire	25 fr.	MM. Helleu	50
de Bellio	1000	Huysmans	25
Béclard	200	Jeannot	50
Béraud	50	Jourdain	25
Bérend	500	Leclanché	500
Bernstein	500	M ^{me} Leclanché	500
Besnard	100	MM. Lerolle	100
Bing	200	Lhermitte	50
Blanche J.	500	Mallarmé	25
Blot	25	Marx-Roger	
Boldini	1000	[Roger Marx]	25
Bouchor F.	50	Mirbeau	300
Bouchor M.	50	Monet	1000
Bracquemond	50	Moreau-Nélaton	500
Burty	25	Petit G.	200
Caillebotte	1000	Pissarro	50
Carolus Duran	200	Portier	25
Carriès	50	Proust	500
Chabrier	50	Puvis de Chavannes	300
Chéret	100	Raffaelli	100
Clapissou	200	Renan (Ary)	50
Dauphin	25	Renoir	50
Degas	100	Robin	50
Duez	100	Rodin	25
Durand-Ruel	200	Roll	500
Duret	1000	Rouart	1000
Fantin-Latour	100	Sargent	1000
Flameng A.	25	M ^{me} Scey Montbéliard	2000
Gallimard	200	MM. Thornley	25
Geffroy	25	A. H.	500
Gervex	100	H. H.	500
Guérard	100	L. M.	50
M ^{me} Guérard-Gonzales	100	R. G.	25
MM. Guillemet	200	Anonymes	200
Hamel	25		

Total au 23 nov. . . . 18550

Somme à réaliser: 20000 fr.

Document original.

1019. À WHISTLER

Giverny

Mon cher Whistler,

Je suis bien heureux pour vous.

Ce matin, en ouvrant mon journal, j'y apprendis que vous êtes fait chevalier de la Légion d'honneur. Bravo, voilà enfin une récompense bien donnée.

Je vous en félicite bien sincèrement et de tout cœur. Je vous adresse ma lettre à Londres, ne sachant pas si vous y êtes encore, car je ne suis pas retourné à Paris depuis la bonne journée que nous y avons passée ensemble.

Je serais bien heureux d'avoir de vos nouvelles et d'apprendre votre prochaine installation à Paris.

Mes meilleurs compliments à M^{me} Whistler, qui doit être si contente de votre succès.

A vous d'amitié, mon cher ami, et encore Bravo! Bravo!

Claude Monet.

1^{er} déc. 89.

Document original (Glasgow University Library).

1020. À BERTHE MORISOT

Giverny, 5 déc. 89

Chère Madame,

Il ne m'a pas encore été possible de venir vous voir, n'étant pas retourné à Paris; ne sachant quand j'y viendrai, je viens vous demander si vous ne connaissez pas quelqu'un d'assez bien avec le ministre de l'Instruction publique, car je crois que seule sa volonté pourrait faire accepter l'*Olympia* par le Louvre, les bureaucrates que cela concerne étant généralement opposés, sinon à Manet, tout au moins à l'*Olympia*, et pour motiver ce refus, ils allèguent le peu de temps écoulé depuis sa mort.

Pour le Luxembourg (en attendant le délai voulu) M. Arago pourrait de lui-même accepter notre don, il faudrait donc trouver un aboutissant sérieux, soit auprès de ce dernier, soit auprès du ministre.

Si vous voyez cela possible, écrivez-moi et je ferai les démarches nécessaires, car en présence de l'animosité sourde mais persistante de tant d'imbéciles il faut à tout prix arriver au but.

La souscription marche toujours; j'en suis à 19300 francs et les noms des souscripteurs ont une signification certaine.

Mes meilleurs compliments à vous et à M. Manet.

Votre ami dévoué,

Claude Monet.

Document original collationné par J.P. Hoschedé.

1021. À BERTHE MORISOT

Giverny

Chère Madame,

Je suis vraiment sans excuse de ne pas vous avoir encore répondu, mais toujours je pense venir à Paris et je remets toujours ayant des toiles commencées que je ne puis arriver à finir à cause du mauvais temps. Je me décide donc à prendre la plume, car maintenant je ne pense pas pouvoir venir avant le courant de janvier.

Je crois que vous avez pleinement raison en me conseillant d'attendre un peu pour l'*Olympia*; quand je viendrai je verrai à m'orienter pour ce qu'il y aura de mieux à faire; j'ai du reste cessé momentanément de m'occuper de la souscription, c'est prudent par ces jours d'étreintes. Ne faites donc aucune démarche pour l'instant et nous causerons de tout cela lorsque j'aurai le plaisir de vous voir.

Je serai bien heureux d'apprendre que malgré ce misérable temps et l'influenza, M. Manet est rétabli; ici tout le monde est plus souvent grippé, plusieurs de ces demoiselles ont dû garder la chambre. Cette épidémie est vraiment bien désagréable et je me figure que vous allez retourner dans le Midi.

Enfin, chère Madame, si vous avez un moment, vous serez bien aimable de me donner de vos nouvelles.

M^{me} Hoschedé et ses filles me chargent de tous leurs compliments pour vous et M. Manet sans oublier M^{lle} Julie.

Votre ami bien dévoué,

Claude Monet.

25 déc. 89.

Document original collationné par J.P. Hoschedé.

1022. À M. UZANNE

Giverny, 14 janvier 1890

[Monet s'excuse ayant l'influenza d'être forcé de garder la chambre et de ne pouvoir être des leurs.]

Catalogue d'autographes..., Librairie H. Saffroy, n° 7, 1947, n° 2724.

1022 bis. À P. HELLEU

Giverny par Vernon, Eure, 14 janvier 90

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-86, don de M^{me} Howard-Johnston.

1023. À GEFFROY

Giverny, le 21 janvier 1890

Mon cher ami, je suis furieux. Je viens de lire l'article paru aujourd'hui dans *Le Figaro* sur Manet. Si vous ne l'avez pas lu, faites-le de suite, et vous me direz ce que vous pensez de M. Proust, qui s'érige ainsi en arbitre sur toutes les questions d'art... Il ne juge pas l'*Olympia* digne du Louvre, il ne veut pas qu'elle y aille! Tout a été mené pour faire avorter notre entreprise, et cette façon de dire qu'on ne s'occupe pas du tableau! comme si nous avions pris prétexte pour faire une quête et l'aumône à M^{me} Manet! Si le pauvre Manet

savait cela, il jugerait de quel côté sont ses amis, mais puisque c'est la guerre déclarée, il faut lutter. Faites bien vite un bon article; il y aura à dire sur ce beau tableau et sur la canaillerie et sur l'imbécillité des gens. J'écris à Proust, et lui dis son fait, il n'y a pas de ménagement à avoir avec ces gens-là; je n'ai besoin ni d'eux ni de leurs croix.

G. Geffroy, 1922, p. 125.

1024. À BERTHE MORISOT

Giverny, 22 janvier 90

Chère Madame,

Vous avez dû lire l'article paru hier dans *Le Figaro* sous la signature de Calmette, à propos de l'*Olympia*. Ce Proust est un joli coco et il comprend singulièrement l'amitié. Cette façon de s'ériger en arbitre et de juger l'*Olympia*, et la façon dont il affirme qu'en faisant cette souscription nous ne nous préoccupons pas de ce que deviendra le tableau comme si c'était une quête que nous faisons, quel pignouf! Je suis indigné, car je vois clairement que toute cette jolie campagne n'est faite que dans le but de faire avorter notre entreprise, mais comme je n'ai nullement besoin de M. Proust, je lui écris son fait et puisque la guerre est déclarée nous allons lutter jusqu'au bout.

J'ai tout fait jusqu'ici pour que la presse ne soit pas mêlée à notre entreprise, pour la mener le plus discrètement possible, mais maintenant il faut se défendre et je compte sur plus d'un ami pour cela.

J'écris à M^{me} Edouard Manet pour lui dire combien je suis désolé de la tournure que l'on cherche à donner à notre œuvre.

Je serai bien aise de recevoir un mot de vous me disant ce que vous et M. Manet pensez.

M^{me} Hoschedé me charge de vous remercier de votre aimable lettre. Nous sommes tous rétablis et souhaitons bien vivement qu'il en soit de même chez vous.

Recevez mes meilleures amitiés,

Claude Monet.

D. Rouart, «*Correspondance de Berthe Morisot*», Paris, 1950, pp. 150-151 (partiellement). Document original collationné par J. P. Hoschedé.

1025. À ANTONIN PROUST

Giverny, 22 janvier 90

Monsieur,

Permettez-moi de vous dire ce que je pense à propos de l'article sur Manet paru dans *Le Figaro* sous la signature Gaston Calmette.

Inutile de vous dire que si on a fait courir le bruit que vous vous étiez chargé de faire entrer l'*Olympia* au Louvre, je n'y suis pour rien, vous le savez aussi bien que moi. J'aurais pu l'espérer il y a quatre mois, lorsque je vins vous faire part de notre projet, mais, depuis, votre lettre du 14 novembre m'a confirmé du contraire et j'ai tenu à faire savoir à tous ceux que cela intéressait que vous ne jugiez pas l'*Olympia* digne de figurer au Louvre et que vous refusiez de vous en occuper. Ces bruits n'ont donc été mis en circulation que pour entraver notre entreprise en vous obligeant à une protestation publique que je déplore, surtout à cause des paroles qui vous sont attribuées, lesquelles paroles faussent complètement le but et le sens que nous nous sommes proposés.

En prétendant que le sort du tableau ne nous préoccupe pas, c'est dire que nous faisons uniquement une quête pour soulager la situation de M^{me} veuve Manet, situation que vous qualifiez des plus lamentables. Si c'eût été là notre but, nous eussions agi avec plus de discrétion encore.

Vous annoncez que je dois remettre ces jours-ci à la veuve de notre ami le montant de la souscription. C'est là une erreur et vous avez été mal informé. Je ne veux et ne puis disposer d'une souscription dont tous les versements ne me sont pas encore faits, et sans savoir la destination du tableau acquis.

Tout cela est fort regrettable et ne peut qu'égarer le public et inquiéter les souscripteurs qui ont cru participer à un hommage et non faire l'aumône à M^{me} Manet.

Notre but a toujours été d'honorer la mémoire du grand artiste en achetant l'*Olympia* à M^{me} Manet, ce qui se trouvait être en même temps une façon discrète de lui venir en aide, et si nous avons fait choix de ce tableau, lorsque mes amis et moi avons eu l'idée de cette souscription, c'est parce que nous l'avons jugé un des plus beaux et des plus caractéristiques dans l'œuvre du maître. Si quelques amateurs n'ont pas approuvé ce choix, tous les artistes qui ont adhéré à notre manifestation l'ont jugé bon.

Certes, il est à souhaiter que d'autres toiles de Manet aillent au Louvre, et je serais fort heureux si les possesseurs des tableaux que vous signaliez dans votre lettre avaient la générosité de les offrir au Louvre.

Vous avez cru devoir dire publiquement que, n'aimant pas l'*Olympia*, vous n'en demanderiez pas l'entrée au Louvre. Eh bien, n'est-ce pas là, avouez-le, le meilleur moyen de nuire à notre entreprise et n'est-ce pas comme une campagne contre Manet? Pauvre Manet! Et vous blâmez une manifestation qu'il eût réprouvée, dites-vous. Ce qu'il eût réprouvé avec fierté, c'est l'aumône que vous prétendez faire à sa veuve et le peu de cas que vous faites du tableau qu'il préférerait.

Nous ne demandons rien à l'Etat. Nous comptons lui offrir ce tableau. A lui de le refuser ou de l'accepter. Alors seulement nous verrons ce que nous aurons à faire, mais je ne vois pas que, parce que vous n'aimez pas l'*Olympia*, ce tableau n'irait pas au Louvre, et cela malgré le conseil que vous donnez à l'Etat de le refuser.

Il est du reste à présumer qu'en présence de l'autorité et de la compétence qui donnent une certaine signification à la souscription, l'Etat saura ce qu'il a à faire.

Je vous prie d'excuser cette trop longue lettre et la franchise de mon langage, mais je me suis mis de tout cœur à cette entreprise et ne puis dissimuler le chagrin que j'éprouve en voyant dénaturer les sentiments qui m'ont fait agir.

Veillez agréer... [la fin manque].

Claude Monet.

G. Geffroy, 1922, pp. 125-127. Document original collationné par J. P. Hoschedé.

1026. À EUGÈNE MANET

Giverny, 23 janvier 90

Cher Monsieur Manet,

Je reçois votre lettre qui s'est croisée avec celle que je vous ai adressée hier.

Vous avez parfaitement fait d'écrire au *Figaro* et votre lettre était très bien. Ce Proust n'est qu'un sot imbécile, cela est certain, mais sous cette imbécillité il y a aussi l'intention de nuire à une manifestation dont il n'était pas le promoteur, en même temps la crainte d'augmenter le nombre de ses ennemis; et c'est là ce qu'il a l'aplomb d'appeler le culte de la mémoire de Manet. Quel mufle! Pardonnez-moi l'expression.

Il pouvait très bien protester en déclarant qu'il ne comptait pas s'occuper de faire accepter l'*Olympia* par l'Etat, sans dénaturer le sens de notre souscription et sans se permettre publiquement un jugement sur une œuvre comme l'*Olympia*; je lui ai du reste écrit une longue lettre dans ce sens.

Je serai à Paris les premiers jours de la semaine prochaine et viendrai vous voir aussitôt. Mais si, d'ici là, il se produit quelque chose de nouveau, je compte sur vous pour me mettre au courant.

Je suis bien profondément désolé de tout ce qui se passe, mais comme vous devez le penser je n'y suis pour rien.

Croyez à ma sincère amitié,

Claude Monet.

Document original collationné par J. P. Hoschedé.

1027. À GEFFROY

24 janvier 1890

... Quant à son article de *La République Française*, il ne prouve qu'une chose: en dehors de l'intention de nuire à notre œuvre, c'est qu'il trouve tout naturel que Manet ne soit pas à la place qu'il mérite, quand des tartempions de peintres de vingt-cinquième ordre ont tous les honneurs. Il doit trouver qu'il est utile d'attendre que les Manet se vendent cinq cent mille francs, pour les acheter.

G. Geffroy, Paris, 1922, p. 128.

1028. À ANTONIN PROUST

Giverny, 26 janvier 90

Monsieur,

Je prends note des regrets que vous exprimez et du désaveu des paroles qui vous sont attribuées par M. Gaston Calmette (du *Figaro*), mais vous comprendrez, je pense, qu'après le bruit qui s'est fait autour de cet article, et la publicité qui lui a été faite puisqu'il a été reproduit par plusieurs autres journaux, vous comprendrez, dis-je, qu'il est de toute nécessité que, pour remettre les choses en l'état et réparer l'offense faite à M^{me} veuve Manet, une rectification soit adressée par vous au *Figaro*.

Vous devez juger vous-même combien je me trompais peu en vous disant que toute cette campagne me paraissait faite contre Manet. En effet, la haine et l'imbécillité s'en donnent à cœur joie. Il vous était si facile de mettre votre personnalité à l'abri en déclarant que vous ne vous étiez pas chargé de faire entrer l'*Olympia* au Louvre, cela purement et simplement, sans commentaires désobligeants pour la famille Manet et pour les organisateurs de la manifestation.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments distingués.

Claude Monet.

G. Geffroy, 1922, p. 128. Document original collationné par J. P. Hoschedé.

1029. À GEFFROY

[c. 1^{er} février 1890]

Cher ami,

L'entrevue a été ce qu'elle devait être. Proust entend souscrire pour l'achat de l'*Olympia*, il doit écrire à M^{me} Manet pour désavouer les paroles du *Figaro*. Cela entendu, il a été d'un aimable exagéré, voulant m'enjôler pour attendre, et au besoin donner le tableau à sa société, et ne l'offrir qu'en même temps que le *Déjeuner sur l'herbe* (Faure). Et plus je lui disais vouloir aller jusqu'au bout et en finir, plus il était aimable, et finalement voulait savoir comment je comptais procéder. Il m'a répondu qu'il comprenait cela, qu'il ne demandait qu'à être convaincu, qu'il allait voir aujourd'hui même Pelletan et le ministre. Il faut donc se méfier, ne pas se trop laisser séduire, et agir vite.

G. Geffroy, 1922, pp. 129-130.

1030. À RODIN¹

Giverny

M.

La souscription pour l'achat de L'OLYMPIA étant close et l'offre devant en être faite à l'Etat, je viens vous prier de bien vouloir m'adresser la somme de

vingt-cinq francs

que vous m'avez chargé d'inscrire sous votre nom.

Recevez, M. ..., l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

Ce 4 février 1890.

Monsieur Auguste Rodin.

¹ Cette circulaire imprimée a été adressée à tous les souscripteurs. Outre celle destinée à Rodin reproduite ici, on a conservé des invitations identiques au D^r de Bellio (Autographes de peintres. Marc Loliée, bulletin n° 76, 1951, n° 145), à Roll (Archives Durand-Ruel) et à Geffroy (vente d'autographes, Paris. Drouot, 21 et 23 mars 1977, n° 154).

Musée Rodin, Paris.

Monsieur,

Etant obligé de remettre le montant de notre souscription à M^{me} Manet, il me faut faire rentrer toutes les sommes souscrites. Je viens donc vous prier de bien vouloir m'adresser, dans le plus court délai possible, la somme de cinq cents francs que vous m'avez chargé d'inscrire à votre nom.

Avec mes remerciements, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, Paris, carton 22, Peintres, Claude Monet.

1032. AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,

ARMAND FALLIÈRES

Paris, 7 février 1890

Monsieur le Ministre,

Au nom d'un groupe de souscripteurs, j'ai l'honneur d'offrir à l'Etat l'*Olympia*, d'Edouard Manet.

Nous sommes certains d'être ici les représentants et les interprètes d'un grand nombre d'artistes, d'écrivains et d'amateurs, qui ont reconnu depuis longtemps déjà quelle place considérable doit tenir dans l'histoire du siècle le peintre prématurément enlevé à son art et à son pays.

Les discussions auxquelles les tableaux de Manet ont servi de sujet, les hostilités qu'ils eurent à subir sont maintenant apaisées. La guerre serait encore ouverte contre une telle individualité que nous n'en serions pas moins convaincus de l'importance de l'œuvre de Manet et de son triomphe définitif. Il nous suffirait de nous rappeler, pour ne citer que quelques noms, autrefois décriés et repoussés, et aujourd'hui célèbres, ce qui est advenu à des artistes comme Delacroix, Corot, Courbet, Millet, l'isolement de leurs débuts et leur incontestable gloire posthume. Mais, de l'aveu de la grande majorité de ceux qui s'intéressent à la peinture française, le rôle d'Edouard Manet a été utile et décisif. Non seulement il a joué un grand rôle individuel, mais il a été, de plus, le représentant d'une grande et féconde évolution.

Il nous a donc paru impossible qu'une telle œuvre n'eût pas sa place dans nos collections nationales, que le maître n'eût pas ses entrées là où sont déjà les disciples. Nous avons, de plus, considéré avec inquiétude le mouvement incessant du marché artistique, la concurrence [d'achat] qui nous est faite par l'Amérique, le départ, facile à prévoir, pour un autre continent, de tant d'œuvres d'art qui sont la joie et la gloire de la France. Nous avons voulu retenir une des toiles les plus caractéristiques d'Edouard Manet, celle où il apparaît en pleine lutte victorieuse, maître de sa vision et de son métier.

C'est l'*Olympia* que nous remettons entre vos mains, Monsieur le Ministre. Notre désir est de la voir prendre place au Louvre, à sa date, parmi les productions de l'école française. Si les règlements s'opposent à cette entrée immédiate, s'il est objecté, malgré le précédent de Courbet, qu'une période de dix ans n'est pas écoulée depuis la mort de Manet, nous estimons que le musée du Luxembourg est tout indiqué pour recevoir l'*Olympia* et la garder jusqu'à l'échéance prochaine. Nous espérons que vous voudrez bien donner votre appui à l'œuvre à laquelle nous nous sommes attachés, avec la satisfaction d'avoir accompli simplement un acte de justice.

Agréez, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments de haute considération.

Claude Monet.

A Giverny par Vernon (Eure)

Liste des donateurs :

Bracquemond, Philippe Burty, Albert Besnard, Maurice Bouchor, Félix Bouchor, de Bellio, Jean Béraud, Bérend, Marcel Bernstein, Bing, Léon Bécлар, Edmond Bazire, Jacques Blanche, Boldini, [Blot], Bourdin.

Cazin, Eugène Carrière, Jules Chéret, Emmanuel Chabrier, Clapissou, Gustave Caillebotte, Carriès.

Degas, Desboutin, Carolus Duran, Dalou, Duez, Durand-Ruel, Dauphin, Armand Dayot, Jean Dolent, Théodore Duret.

Fantin-Latour, Auguste Flameng, Guérard, M^{me} Guérard-Gonzalès, Paul Gallimard, Gervex, Guillemet, Gustave Geffroy.

J. K. Huysmans, Maurice Hamel, Harrison, Helleu.

Jeannot, Frantz Jourdain, Lhermitte, Lerolle, M. Leclanché, M^{me} Leclanché.

Stéphane Mallarmé, Octave Mirbeau, Roger Marx, Moreau-Nélaton, Alexandre Millerand, Claude Monet, Oppenheim.

Puvis de Chavannes, Antonin Proust, Camille Pelletan, Camille Pissarro, Portier, Georges Petit.

Rodin, Th. Ribot, Renoir, J. F. Raffaelli, Ary Renan, Roll, Robin, H. Rouart, Félicien Rops.

J. Sargent, M^{me} de Scey-Montbéliard, Thornley, de Vuillefroy, van Cutsem, Anonymes, Double incognito, A. H., H. H., L. N., R. G.

G. Geffroy, 1922, pp. 131-133. (La liste comptable publiée par Geffroy n'a pas été adressée au ministre.)

Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1033. À CH. DURAND-RUEL

Giverny, 8 février 90

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je m'empresse de vous accuser réception de la somme de deux cents francs que vous m'avez adressée le 6 courant pour la souscription de votre père à l'achat de l'*Olympia* de Manet.

Recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 332.
Archives Durand-Ruel.

1034. À BRACQUEMOND

Giverny, 9 fév. 90

Mon cher Bracquemond,

J'arrive seulement de Paris et trouve votre lettre. Merci d'abord du mandat de cinquante francs pour votre participation à l'achat de l'*Olympia*.

Vous avez dû lire dans *Le Figaro* la lettre que j'ai adressée au ministre des Beaux-Arts et vous avez pu juger par la façon dont j'ai présenté la chose que je n'y vais pas au petit bonheur et sans me rendre compte de l'importance d'une telle démarche.

Je me suis assez remué et occupé de cette affaire pour savoir de bonne source que ces messieurs du Conservatoire se trouvent très embarrassés. Tant qu'il s'est agi d'offrir le tableau au Louvre, ils étaient fort tranquilles, souriant de ma candeur; ils avaient leur petit règlement tout prêt qui leur permettait de refuser, sans même discuter, l'œuvre.

En l'offrant à l'Etat pour qu'il soit mis au Luxembourg, il s'agit de discuter la valeur de Manet. Certes je les crois assez bêtes, assez ignorants pour commettre une bêtise et refuser l'*Olympia*, mais, dans ce cas, eux seuls seront atteints. Ni Manet, ni les manifestants ne peuvent être touchés de ce refus. L'*Olympia* n'en restera pas moins acquise pour l'Etat.

Le tableau sera déposé chez un des souscripteurs, amateur ayant une collection, et, quand se produira un changement quelconque, on trouvera bien des gens qui se feront un honneur de le placer soit au Luxembourg soit à l'Etat.

L'important c'est que ce soit un fait accompli, que ce magnifique tableau reste chez nous. Que les conservateurs du *beau* le renient: la honte sera pour eux et cela ne peut que grandir Manet.

Du reste, je tiens ceci de M. Larroumet personnellement, c'est que si lui, directeur des Beaux-Arts, voyait un beau Manet (un beau Manet selon lui), il l'achèterait immédiatement.

Pour le moment la haine est plus pour *Olympia* que pour Manet, du reste.

Lorsque je viendrai à Paris, je tâcherai de vous voir pour causer de cela; pour le moment il n'y a plus qu'à attendre.

Si vous apprenez quelque chose, informez-m'en.

Bien cordialement à vous,

Claude Monet.

Liste des premiers souscripteurs pour l'achat de l'*Olympia*:

MM. de Bellio	1000	MM. Leclanché	1000
Bérend	500	Mirbeau	300
Besnard	100	Monet	1000
Bing	200	Roll	500
Blanche	500	Rouart	1000
Boldini	1000	Sargent	1000
Caillebotte	1000	M ^{me} de Scey	2000
Duret	1000		

Il nous faut arriver au chiffre de 20000 francs.

M. L. Proietti, « Lettere di Cl. Monet », Rome, 1974, pp. 87-88.

Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, Paris, carton 22, Peintres, Claude Monet.

1035. À RODIN

Reçu de M. A. Rodin la somme de vingt-cinq francs pour sa participation à l'achat de l'*Olympia* de Manet.

Giverny, 10 février 90.

Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1036. À ?

Giverny, 11 février 90

Monsieur,

Je suis désolé et vous prie de bien vouloir m'excuser. En effet, j'avais parfaitement reçu les vingt-cinq francs de votre souscription à l'achat de l'*Olympia* de Manet.

Ne vous en aurais-je pas accusé réception au moment même, je serais impardonnable. Mais j'ai tant d'écritures à faire pour cette souscription, ce qui n'est pas mon habitude, que j'ai dû me faire aider pour l'envoi de la circulaire. De là, l'erreur.

J'espère que vous voudrez bien m'excuser.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments distingués.

Claude Monet.

Manuscrits Bibliothèque du Louvre.

1037. À MALLARMÉ

Giverny, 22 fév. 90

Mon cher Mallarmé,

Vous seriez bien aimable de m'adresser le plus tôt possible le montant de votre souscription ainsi que celle de votre ami M. Dauphin. Je voudrais pouvoir en terminer et remettre la totalité de la souscription à M^{me} Edouard Manet, avant la réponse officielle du ministre.

Je compte sur vous pour me répondre dès que vous serez en possession de ces lignes.

Tout à vous d'amitié,

Claude Monet.

H. Mondor et L. J. Austin, « Stéphane Mallarmé, Correspondance », Paris, 1973, t. IV, p. 67.

1038. À F. ROPS

Giverny, 22 février 1890

... étant obligé de remettre ces jours-ci le montant de la souscription à M^{me} veuve Manet, il me faut faire rentrer toutes les sommes souscrites.

Je viens donc vous prier de m'adresser le plus tôt possible la somme de cinquante francs que vous m'avez chargé d'inscrire à votre nom.

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 39, 1964, n° 66.

1039. À MALLARMÉ

Giverny, 24 fév. 90

Mon cher Mallarmé,
Pour la bonne régularité, je vous accuse réception de votre envoi de cinquante francs pour votre souscription et celle de M. Dauphin à l'achat de l'*Olympia*.
A jeudi, je me fais une fête d'entendre votre conférence.
Amitiés,
Claude Monet.
H. Mondor et L.J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 67.

1040. À BERTHE MORISOT

[c. 24 février 1890]

[*Au sujet d'une soirée organisée par Eugène Manet pour Mallarmé revenant de Belgique où il vient de prononcer sa conférence sur Villiers de l'Isle-Adam, et qu'il va redire chez Eugène Manet, le 27 février :*]
... Certainement que je ferai le voyage, et avec joie! mais alors il va falloir arborer l'habit.
D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 151.

1041. À CHABRIER

Giverny, 24 février 1890

[*Monet accuse réception de 50 francs pour sa souscription à l'achat de l'Olympia.*]
Marc Loliée, «Autographes...», Bulletin XIV, 1955, n° 50.

1042. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, GUSTAVE LARROUMET¹

Reçois seulement aujourd'hui votre lettre. Y réponds. Pouvez faire prendre le tableau chez M^{me} Manet, 3, rue Croix-des-Vignes à Gennevilliers.
Salutations distinguées.
Claude Monet.
¹ Télégramme déposé à Vernon le 26 février 1890 à 10 h. 47 du matin.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1043. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny

Monsieur le Directeur,
Je m'empresse de répondre à votre lettre en date du 24 courant. Ainsi que je l'ai dit dans la lettre que j'ai eu l'honneur d'adresser à M. le Ministre des Beaux-Arts, les donateurs, en offrant à l'Etat l'*Olympia* d'Edouard Manet, n'ont d'autre désir que de voir ce tableau placé au Louvre ou, si les règlements s'y opposent quant à présent, au Musée du Luxembourg. L'offre de donation ne sera définitive que dans l'un ou l'autre de ces deux cas.
J'ose espérer que le comité voudra profiter de l'occasion qui lui est offerte de rendre justice à l'artiste qui a eu une si grande influence sur l'art moderne.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.
Claude Monet.
26 février 1890.
M.L. Proietti, «Lettre di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 89.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1044. À MADAME MANET

Giverny, 4 mars 1890

[*Monet prévient M^{me} Manet qu'elle doit remettre l'Olympia à MM. Boussod et Valadon, qui veulent la photographier pour le Figaro illustré :*]
... Le tableau devra vous être remis lorsque la photographie sera faite.
Charavay, juillet 1947, n° 21302.

1045. À FÉLICIEN ROPS

Giverny, 4 mars 1890

Mon cher Rops,
Merci, et pour la régularité, je vous accuse réception de votre envoi de cinquante francs, votre souscription pour l'achat de l'*Olympia* de Manet.
Cordialement à vous, mon cher ami,
Claude Monet.
M.L. Proietti, «Lettre di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 90.
Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, Paris, carton 59.

1046. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny, 17 mars 90

Monsieur le Directeur,
Voulez-vous me permettre d'attendre deux ou trois jours pour répondre d'une manière précise à la question que vous me posez, par votre lettre du 15 courant.
Je ne puis rien décider avant d'avoir pris l'avis de mes amis.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.
Claude Monet.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1047. SOMMES RECUEILLIES POUR L'ACHAT DE L'OLYMPIA À LA DATE DU 18 MARS 1890, JOUR OÙ M^{me} MANET EN ÉTABLIT LE REÇU

DURAND-RUEL	200 fr.
Frantz JOURDAIN	25
Marcel BERNSTEIN	500
FANTIN-LATOURE	100
DEGAS	100
DUEZ [E.]	100
CLAPISSON [L.]	200
Jules CHÉRET	100
HECHT Frères [Albert et Henri - A.H. et H.H.]	1000
BOLDINI [G.]	200
Roger MARX	25
LHERMITTE [L.]	50
BING	200
Armand DAYOT	25
GUILLEMET [A.]	200
C. MURRAY [G. MOUREY? G. MURER?]	50
Jean BÉRAUD	50
RIBOT [Th.]	50
PUVIS DE CHAVANNES [P.]	300
BRACQUEMOND	50
de BELLIO [Georges]	1000
Paul GALLIMARD	200
Léon BÉCLARD	200
HELLEU	50
HARRISON [Alexandre]	100
PISSARRO	50
RAFFAELLI [J.-F.]	100
ROBIN [Albert]	50
Double incognito [Comte Robert de Montesquiou-Fezensac et un de ses amis]	500
Alexandre MILLERAND	25
RODIN	25
RENOIR	50
Félix et Maurice BOUCHOR	100
BÉREND [Edward]	500
JEANNIOT [G.]	50
ROUART [H.]	1000
BLOT [Eug.]	25
ROLL	500
TISSOT [James-anonyme]	100
MONET	1000
DALOU	25
GUÉRARD [Henri]	100
M ^{me} GUÉRARD-GONZALES	100
Aug. FLAMENG	25
MOREAU-NÉLATON [E.]	500
Roger JOURDAIN	100
OPPENHEIM [Stany]	50
Octave MIRBEAU	300
BURTY	25
M ^{me} de SCEY-MONTBÉLIARD	2000
LEROLLE [Henry]	100
J.E. BLANCHE	500
THORNLEY	25
CARRIÈS	50
de VUILLEFROY	50
Carolus DURAN	200
CHABRIER [Emmanuel]	50
MALLARMÉ [Stéphane]	25
DAUPHIN	25
HUYSMANS [J.K.]	25
PROUST [Antonin]	500
BESNARD [Albert]	100
van CUTSEM	100
CAZIN [J.CH.]	100
G. PETIT	200
GERVEX [H.]	100
G. GEFFROY	25
BAZIRE [Edmond]	25
BOURDIN [Paul]	25
PORTIER	25
MANZI	100
ROPS [Félicien]	50
GRADIS [R.G.]	25
Abbé HUREL [anonyme]	100
A. de LA ROCHEFOUCAULD [Comte]	100
MULLEM [Louis]	15
Maurice HAMEL	25
CARRIÈRE [Eugène]	25
BRANDON	100
LAUTREC [Henri de Toulouse-]	100
CAILLEBOTTE [Gustave]	1000
DURET [Théodore]	1000
SUTTER-LAUMANN	25
BONNETAIN	25
SARGENT [J.]	1000

18315 fr.

¹ Télégramme déposé à Vernon le 26 février 1890 à 10 h 47 du matin.

MICHEL [<i>Marius</i>]	25 fr.
PELLETAN [<i>Camille</i>]	25
	18365 fr.
GEFFROY [<i>Gustave</i>]	25
DOLENT [<i>Jean</i>]	25
	18415 fr.
LECLANCHÉ [<i>M. et M^{me}</i>]	1000

[SOMME TOTALE]: 19415 fr.

Document collationné par J.P. Hoschedé, rectifié par nous d'après diverses sources de renseignements et notamment: a) lettres collationnées par J.P. Hoschedé; b) lettre n° 1032; c) acte notarié du don de l'Olympia établi par M^e Grimpard, à Vernon, le 26 août 1890, où figurent en outre les noms ou initiales suivants, sans indication de somme: Marcellin Desboutin, E. Friant, Ary Renan, L.N. (Etude de M^e Raoul Texier, Vernon); d) G. Geffroy, 1922, pp. 133-134.

1048. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny

Monsieur le Directeur,
J'ai l'honneur de répondre à votre lettre en date du 15 courant.
Nous avons offert l'Olympia d'Edouard Manet à l'Etat dans le but de voir placer ce tableau au Musée du Louvre, si les règlements le permettaient.
Dans le cas contraire, nous exprimons le désir de le voir placé au Luxembourg jusqu'à ce que le laps de temps exigé lui ouvre l'accès du Louvre.
Le Comité consultatif des Musées Nationaux n'a pas cru devoir prendre cet engagement et a émis l'avis d'accepter l'Olympia pour le Luxembourg, sans engagement.
L'offre de donation reste donc maintenue, s'il est bien entendu que cela ne peut interdire, dans l'avenir, l'accès au Louvre à l'Olympia et que, dans aucun autre cas, le tableau de Manet ne doit quitter le Musée du Luxembourg.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

Ce 27 mars 1890.

G. Geffroy, 1922, p. 136. — M.L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 91. — Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1049. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny

Monsieur le Directeur,
J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre en date du 1^{er} avril, et de vous dire que je prends bonne note de la promesse que vous me faites de conserver toujours à Paris et sous les yeux du public l'Olympia d'Edouard Manet.
Devant l'intention formelle des donateurs de voir ce tableau exposé à Paris et non en province, il est de toute nécessité, pour moi, qu'il soit bien entendu qu'en aucun cas l'Olympia ne sera envoyée en province.
J'espère donc que, lorsqu'il aura pris connaissance du rapport que vous deviez lui adresser à ce sujet, M. le Ministre, tout en tenant compte de l'avis émis par le Comité consultatif des Musées Nationaux, voudra bien confirmer l'assurance que vous avez bien voulu me donner.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

5 avril 1890.

G. Geffroy, 1922, pp. 137-138.
Archives du Louvre.

1050. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny

Monsieur le Directeur,
Je suis tout surpris de lire dans plusieurs journaux que l'administration des Beaux-Arts attend toujours une réponse pour savoir si le tableau de Manet doit être placé au Musée du Luxembourg.
Etant sans nouvelles depuis votre lettre en date du 1^{er} avril, je me demande si la réponse que j'ai eu l'honneur de vous adresser le 5 avril vous est bien parvenue et, dans ce cas, je vous serais très obligé de bien vouloir m'en informer.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

Ce 20 avril 1890.

M.L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 92.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1051. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny, 24 avril 90

Monsieur le Directeur,
Je ne voudrais pas que vous puissiez croire un instant que j'ai eu la pensée de dénaturer le sens de votre lettre du 1^{er} avril.
Vous avez bien voulu m'écrire que, vu l'intérêt de l'œuvre et l'intention des donateurs, l'administration s'efforcera de la conserver toujours à Paris et sous les yeux du public; si j'ai pris cela pour l'assurance d'une promesse, il n'était pas dans mon intention d'en dénaturer le sens et c'est pourquoi je manifestais l'espérance de voir M. le Ministre préciser cette intention.

Vous savez, Monsieur, que, si je suis l'initiateur de cette souscription, je n'agis que comme mandataire des donateurs. Cela explique pourquoi j'insiste pour avoir l'assurance que, selon le désir formel des donateurs, l'Olympia devra rester à Paris et ne sera dans aucun cas transportée en province.
J'espère donc que la décision de M. le ministre donnera satisfaction à chacun et, cela, sans manquer à l'avis du Comité consultatif des Musées.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 93.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1052. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny, 4 mai 90

Monsieur le Directeur,
J'ai bien appris par les journaux le récent placement de l'Olympia au Musée du Luxembourg, mais je suis surpris de n'avoir pas été régulièrement informé de son acceptation par l'Etat.
M. Grimpard, mon notaire, me fait savoir qu'il n'a été avisé de rien. Je viens donc vous prier de me faire adresser cette acceptation le plus tôt possible afin que je sois régulièrement en règle vis-à-vis des souscripteurs.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 94.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1053. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny, 4 mai 90

Monsieur le Directeur,
C'est officieusement et à titre tout particulier que je vous adresse ces lignes pour vous informer que j'ai reçu la réponse de M. le ministre me confirmant l'acceptation de l'Olympia pour le Luxembourg, sans engagement.
Quant à la sécurité que je voudrais avoir pour ma garantie personnelle, M. le ministre, tout en me faisant part de sa bienveillante intention de garder le tableau toujours à Paris, me le fait dans des termes tels qu'en les acceptant comme il me le demande ce serait comme un consentement de ma part si dans l'avenir il plaisait à l'administration de l'envoyer en province, ce dont j'aurais toute la responsabilité. Là est le point délicat pour moi. Je viens donc, avant de répondre au Ministre et afin d'en terminer avec l'Olympia dont les pourparlers ont déjà trop duré et dû vous fatiguer, vous demander s'il ne serait pas possible de donner à cette bienveillante intention une rédaction qui donnerait satisfaction et à votre administration et au mandataire des donateurs.
J'espère que vous voudrez bien accueillir favorablement ma demande et que, d'accord avec M. le ministre, il ne me restera plus qu'à remplir les formalités que vous voudrez bien m'indiquer.
Excusez, je vous prie, cette longue lettre et veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 95.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1054. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny, 6 mai 90

Monsieur le Directeur,
J'ai reçu votre lettre et vous remercie de votre obligeance, mais je ne puis malheureusement pas m'absenter demain. Je ne pourrai venir à Paris que vendredi. Si cela ne vous dérange pas, je me présenterai ce jour-là à votre cabinet au Palais-Royal.
Au cas où il ne vous serait pas possible de me recevoir vendredi, je vous serais très obligé de me le faire savoir.
Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 96.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1055. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Paris, 10 mai 90

Monsieur le Directeur,
M. Camille Pelletan que je n'avais pas pu voir hier avant de venir causer avec vous, m'a fait part de l'entretien qu'il a eu avec M. le ministre au sujet de la lettre qui m'a été adressée, entretien d'où il ressort que M. Bourgeois, tout disposé à modifier la rédaction de ladite lettre, me prie de la lui adresser. Voilà donc encore nos décisions d'hier ajournées, et je me trouve de nouveau assez embarrassé.
Enfin et selon le désir de M. le Ministre, je lui retourne sa lettre du 28 avril et, dès qu'il m'en sera adressé une nouvelle, je m'empresserai d'y répondre et il faut espérer que, cette fois-ci, ce sera chose définitivement terminée à la satisfaction de chacun.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 97.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1056. AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
LÉON BOURGEOIS Giverny, 11 mai 1890

Monsieur le Ministre,
M. Camille Pelletan m'a fait part de l'entretien qu'il a eu avec vous, au sujet de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser relativement à l'offre de donation de l'*Olympia* d'Edouard Manet à l'Etat, et m'annoncer que, d'accord avec lui, vous voulez bien en changer la rédaction; rédaction qui, tout en tenant compte de l'avis du Comité consultatif, que nous acceptons en principe, serait une sécurité pour l'avenir et donnerait satisfaction à votre administration ainsi qu'aux donateurs selon le désir exprimé par vous à M. Pelletan. Je vous retourne votre lettre du 28 avril.

Agrérez, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments distingués.
Claude Monet.

M. L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 98.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1057. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET
Giverny, 23 mai 90

Monsieur le Directeur,
J'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée ce 20 courant contenant une nouvelle lettre de M. le Ministre à laquelle je réponds par le même courrier. J'espère donc qu'enfin ce sera une affaire entièrement terminée, sous peu et à la satisfaction de tous.

Agrérez, je vous prie, l'expression de mes sentiments distingués.
Claude Monet.

M. L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 100.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1058. AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
LÉON BOURGEOIS Giverny, 23 mai 1890

Monsieur le Ministre,
J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre en date du 20 mai 1890 et de vous faire connaître que j'accepte les conditions conformes à l'avis du Comité consultatif des Musées Nationaux sur notre projet de donation de l'*Olympia* à l'Etat, d'après lequel ce tableau peut être accepté pour le Musée du Luxembourg sans engagement.

Permettez-moi, Monsieur le Ministre, de prendre acte de l'intention bienveillante par laquelle vous m'informez que l'administration des Beaux-Arts s'efforcera de conserver cette œuvre toujours à Paris et sous les yeux du public. C'est le seul moyen, en effet, de répondre au vœu des souscripteurs et de dégager ma propre responsabilité. Je ne doute pas que votre administration ne s'y conforme dans l'avenir.

Je vous serai très obligé de vouloir bien me faire connaître quelles conditions légales il me reste à remplir pour qu'un décret ratifie l'offre de donation. Agrérez, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M. L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 99.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1059. À P. DURAND-RUEL Giverny, 6 juin 90

Cher Monsieur Durand,
M^{me} Hoschedé, allant à Paris, vous fera porter une caisse contenant les tableaux choisis par vous. Un seul reste à finir. Si vous pouviez remettre à M^{me} Hoschedé une partie des fonds, vous seriez bien aimable.

Mes compliments.
Tout à vous,
Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1060. À G. GEFFROY 22 juin 1890

... J'ai repris encore des choses impossibles à faire: de l'eau avec de l'herbe qui ondule dans le fond... c'est admirable à voir, mais c'est à rendre fou de vouloir faire ça. Enfin je m'attaque toujours à ces choses-là!

G. Geffroy, 1922, p. 188.

1061. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET
Giverny, 24 juin 90

Monsieur le Directeur,
Je vous prie de m'excuser de n'avoir pas répondu plus tôt à la lettre que vous m'avez adressée en date du 17 courant.

Je rentre de voyage et m'empresse de vous répondre pour vous informer que je vais m'occuper de faire faire l'acte dont vous m'adressez le modèle.

Je voudrais cependant avoir un mot de vous auparavant pour que vous m'autorisiez à y joindre une phrase, qui sans doute a été oubliée. C'est justement celle qui a nécessité une si longue correspondance, et où il est dit que, vu l'intérêt de l'œuvre, et selon le vœu des donateurs de l'*Olympia*, l'administration s'efforcera de conserver toujours à Paris et sous les yeux du public le tableau de Manet.

Cela étant conforme à la lettre que M. le Ministre m'a adressée, je pense que vous ne trouverez pas mauvais que je demande à intercaler dans l'acte cette phrase qui a été si difficile à obtenir.

Dès que j'aurai reçu votre réponse, je ferai de suite faire l'acte et vous l'adresserai aussitôt.

Agrérez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.
Claude Monet.

P.-S. — Je crois également utile de joindre à l'acte la liste des donateurs. C. M.

M. L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 101.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1062. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET
Giverny, 8 juillet 90

Monsieur le Directeur,
Voulez-vous me permettre de vous rappeler ma dernière lettre relative à la formule de l'acte de donation de l'*Olympia*.

J'attends un mot de vous à ce sujet et désirerais bien pouvoir faire cet acte et en finir avant de partir en voyage.

Dans l'attente de cette réponse, veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M. L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 102.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1063. À MALLARMÉ Giverny, 11 juillet 90

Cher ami,
Vous êtes bien aimable de vous être souvenu de votre promesse. Je suis triste et découragé par le temps et la peinture; votre visite me fera un double plaisir. J'écris à M^{me} Manet et compte sur vous pour dimanche matin.

Mes meilleures amitiés,
Claude Monet.

H. Mondor et L. J. Austin, « Stéphane Mallarmé, Correspondance », Paris, 1973, t. IV, p. 119.

1064. À BERTHE MORISOT [Giverny], 11 juillet 1890

... Nous sommes bien coupables, mais j'espère que cela ne vous empêchera pas de mettre à exécution votre promesse le 14 juillet; ou mieux le 13 si cela vous va. Nous serons tous très heureux de vous avoir avec votre mari et l'ami Mallarmé, et j'espère que vous me remontrerez un peu le moral, car je suis dans un découragement complet. Cette satanée peinture me torture et je ne puis rien faire. Je ne fais que gratter et crever des toiles. Je sais bien qu'étant resté longtemps sans rien faire, il fallait m'attendre à cela, mais c'est que ce que je fais est au-dessous de tout.

Vous devez comme nous maudire le temps. Quel été! Ici, nous sommes dans la désolation; mes jolis modèles ont été malades. Enfin, ennui sur ennui, ce qui nous a empêchés toujours d'aller vous rendre visite.

D. Rouart, « Correspondance de Berthe Morisot », Paris, 1950, p. 154.

1065. À MALLARMÉ Giverny, 21 juillet 90

Mon cher Mallarmé,
Vous serez bien aimable de m'envoyer la recette pour les giroles, elles abondent en ce moment et la gourmandise me fait vous rappeler votre promesse.

J'espère que votre retour à Mézy s'est bien passé et que vous êtes tous arrivés à bon port.

J'ai été bien heureux de vous avoir à Giverny et souhaite que de semblables journées se renouvellent l'été prochain.

A vous d'amitié,
Claude Monet.

Hélas, toujours du mauvais temps! Le pauvre peintre se désespère.

H. Mondor et L. J. Austin, « Stéphane Mallarmé, Correspondance », Paris, 1973, t. IV, pp. 123-124.

1066. À G. GEFFROY [Giverny], le 21 juillet 1890

... Je suis bien au noir et profondément dégoûté de la peinture. C'est décidément une torture continue! Ne vous attendez pas à voir du nouveau, le peu que j'ai pu faire est détruit, gratté ou crevé. Vous ne vous rendez pas compte de l'épouvantable temps qu'il n'a cessé de faire depuis deux mois. C'est à rendre fou furieux, quand on cherche à rendre le temps, l'atmosphère, l'ambiance.

Avec ça, tous les ennuis, me voilà bêtement atteint de rhumatismes. Je paie mes stations sous la pluie et la neige, et ce qui me désole, c'est de penser qu'il me faut renoncer à braver tous les temps et à travailler dehors, hormis par le beau temps. Quelle bêtise que la vie!

Allons, assez de plaintes, venez me voir le plus tôt possible. A vous d'amitié.

G. Geffroy, 1922, p. 188.

1067. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 6 août 90

Cher Monsieur Durand,
Voilà une éternité que je veux vous écrire, mais je suis tellement pris par le travail que je remets chaque jour au lendemain. J'ai eu en effet la visite de M. Fuller qui a paru enchanté de la visite. Depuis il m'a fait demander mes prix pour différentes choses, notamment d'une toile que j'avais refusé de vous donner; aussi lui ai-je fait savoir que si je la vendais, ce serait à vous. Quant aux prix vous pouvez vous en rapporter à moi.

J'ai toujours une toile à vous livrer, j'attends toujours de venir à Paris pour vous la remettre, mais je ne sais quand cela sera, ayant fort à faire. En attendant de vos nouvelles, recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 332-333.
Archives Durand-Ruel.*

1068. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 15 août 90

Cher Monsieur Durand,

J'ai reçu votre lettre et vous écris bien à la hâte pour vous dire que nous serons enchantés de vous recevoir dimanche prochain, comme vous me le faites espérer.

Mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1069. À DE BELLIO

Giverny, 24 août 1890

Mon cher Bellio,

Comme il y a longtemps qu'on ne s'est vu et qu'il y a longtemps aussi que je veux vous écrire!

Mon excuse est que je travaille énormément et que le soir venu je suis las et absorbé par ce que je fais, de sorte que la correspondance est chaque jour remise au lendemain, ce qui ne m'empêche pas de penser aux amis.

J'en ai qui quelquefois viennent me voir, mais il en est aussi qui se bornent à la promesse et... [la suite manque].

Recevez mes meilleures amitiés,

Claude Monet.

*Autographes et manuscrits, Marc Loliée, liste hors série, n° 1, 1951, n° 65.
Vente, Berlin, Gutekunst & Klipstein, 14 mai 1958, n° 83.*

1070. À CH. DURAND-RUEL

Giverny, 24 août 90

Cher Monsieur Durand,

Je viens vous prier de m'adresser quelques mille francs, moitié de ce que vous restez me devoir, dans le courant de la semaine, en ayant besoin avant le 31.

J'ai regretté que vous n'ayez pu venir aujourd'hui, car dimanche prochain nous comptons nous absenter pour une huitaine de jours, quelques jours de repos au bord de la mer; je ne pourrai donc avoir votre visite qu'en septembre. Je travaille beaucoup malgré un temps bien variable et bien incertain. Je compte sur vous, n'est-ce pas, et vous prie de me le certifier par un mot au cas où vous ne pourriez me faire de suite l'envoi.

Recevez mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1071. À CH. DURAND-RUEL

Giverny, 26 août 90

Cher Monsieur Durand,

Je m'empresse de répondre à votre lettre.

Sur la dernière affaire que j'ai faite avec votre père, il me reste dû 8000 francs. Si cela ne vous gêne pas, je vous serai très obligé de m'en envoyer la moitié, soit 4000 francs. Pourvu que je les reçoive jeudi ou même vendredi, cela suffit. Sur cette même affaire, il me reste à livrer une toile que je vous apporterai lorsque je viendrai à Paris.

Merci d'avance et recevez mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

Ce que vous me dites de ce pauvre J. L. Brown est en effet bien triste.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1072. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny, 27 août 90

Monsieur le Directeur,

Voilà bien longtemps que j'aurais dû en finir avec la donation de l'*Olympia*, mais j'étais assez souffrant et puis ensuite je me suis trouvé si absorbé par le travail que j'ai négligé toutes les autres choses.

Enfin je puis vous annoncer que M^e Grimpard, notaire à Vernon, doit vous adresser aujourd'hui l'acte de donation de l'*Olympia*. Il me tarde bien de voir cette affaire terminée, et de voir surtout ce tableau placé au Luxembourg. Le temps ensuite fera le reste, et je l'espère à la satisfaction de tous. M^e Grimpard n'a pu me conseiller au sujet des droits d'enregistrement de la donation. Si ces droits devaient être perçus d'après le prix d'achat du tableau, ce qui serait assez considérable, et si ce droit devait être à ma charge, ce qui m'effraie un peu, cette souscription m'ayant déjà coûté pas mal d'argent et ne pouvant de nouveau faire appel aux souscripteurs, je vous serais très obligé de me faire savoir comment l'administration a l'habitude de procéder en pareilles circonstances.

Agréiez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

*M. L. Proietti, «Lettre di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 103.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.*

1073. À MALLARMÉ

Giverny, 22 sep^{bre} 90

Mon cher Mallarmé,

Excusez-moi du retard à vous répondre, elle m'est bien parvenue votre aimable lettre, malgré sa si gentille adresse (car un intelligent facteur aurait bien pu la garder); c'est charmant à vous et je vous remercie bien.

Nous n'avons pu profiter encore des bonnes recettes ayant eu toutes sortes d'ennuis: d'abord, mon pauvre fils bien malade depuis un mois à l'hôpital militaire au Havre où j'ai dû plusieurs fois l'aller voir. J'ai été très inquiet un moment, car il a frisé une fluxion de poitrine — il est heureusement en pleine guérison aujourd'hui.

Puis, ma domestique nous ayant quittés juste au même moment, la maison était toute désorganisée et les travaux du peintre bien interrompus.

Présentez mes respects à ces dames que je remercie des précieuses recettes.

M^{me} Hoschedé et ses filles me chargent de vous remercier de votre souvenir, moi, je vous assure de ma bonne amitié.

Votre

Claude Monet.

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 131.

1074. À BERTHE MORISOT

Giverny, 22 septembre 90

Chère Madame,

Sans nouvelles de vous depuis ma dernière lettre, j'ai peur que vous ayez un peu de rancune contre nous. Vous savez cependant ce que c'est lorsque l'on a des choses commencées; aussi serai-je heureux de recevoir un mot de vous nous donnant de vos nouvelles et m'assurant que vous ne m'en voulez pas trop. Nous venons du reste de passer par une série d'ennuis: mon pauvre Jean a été bien malade au Havre et voilà presque un mois qu'il est à l'hôpital, il a échappé à une fluxion de poitrine et pendant plusieurs jours j'ai été bien inquiet. Il est heureusement en pleine guérison et se lève depuis deux jours. Cela m'a tout dérouté dans mon travail, étant obligé d'aller au Havre chaque semaine, avec cela et juste en même temps, nos domestiques ont dû nous quitter, ce qui a causé une vraie déroute dans la maison.

Je voudrais pouvoir vous donner la certitude de notre prochaine visite, mais je n'ose le faire pouvant être obligé d'aller au Havre d'un jour à l'autre. Cependant, si le temps reste comme en ce moment incertain, nous aurions l'intention de venir prochainement; le vrai beau temps seulement me forcera à ajourner cette partie, parce que j'ai plusieurs paysages que je voudrais sauver.

J'espère que vous êtes tous bien et que le temps vous a permis de beaucoup travailler, il me tarde de voir ce que vous avez fait.

M^{me} Hoschedé et sa fille se joignent à moi pour vous adresser à vous et à M. Manet et M^{lle} Julie notre meilleur souvenir.

A vous d'amitié,

Claude Monet.

Document original.

1075. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 26 sep^{bre} 90

Cher Monsieur Durand,

Deux mots pour vous prier de m'adresser un télégramme à Vernon *demain matin* au reçu de cette lettre, pour me dire si je puis compter sur vous dimanche, comme je l'espère.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1076. À G. GEFFROY

[Giverny], 7 octobre 1890

... Je pioche beaucoup, je m'entête à une série d'effets différents (des meules), mais à cette époque le soleil décline si vite que je ne peux le suivre... Je deviens d'une lenteur à travailler qui me désespère, mais plus je vais, plus je vois qu'il faut beaucoup travailler pour arriver à rendre ce que je cherche: «l'instantanéité», surtout l'enveloppe, la même lumière répandue partout, et plus que jamais les choses venues d'un jet me déçoivent. Enfin, je suis de plus en plus enragé du besoin de rendre ce que j'éprouve et fais des vœux pour vivre encore pas trop impotent, parce qu'il me semble que je ferai des progrès.

Vous voyez que je suis en bonne disposition. J'espère que vous aussi, qui êtes jeune, vous aurez de votre indolence et que vous produirez quelque chose d'épatant! Écrivez-moi pour me dire que vous revenez et en même temps ce que vous faites.

Mirbeau est devenu un «maître jardinier». Il ne pense qu'à cela et à Maeterlinck le Belge, il paraît que c'est admirable; je vais le lire. A vous d'amitié.

G. Geffroy, 1922, p. 189.

1077. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 9 oct. 90

Cher Monsieur Durand,

M^{me} Hoschedé compte aller après-demain samedi à Paris pour conduire mon fils chez le docteur. Vous serait-il possible de lui remettre le solde de notre précédente affaire, de 15000 francs, sur laquelle il me reste à toucher une somme de 3400 francs, puisque vous avez remis pour moi 600 francs à M. Du-

bourg. En même temps je profiterai de l'occasion pour vous faire partir les deux ou trois toiles terminées parmi les dix que vous m'avez achetées nouvellement. Je n'ai encore pu m'occuper de finir les autres, étant pris dehors par ce beau temps dont je tiens à profiter.

Si vous préférez m'adresser directement cette somme, c'est comme vous voudrez. En tout cas M^{me} Hoschedé devant aller dans votre quartier passerait rue Laffitte vers onze heures du matin.

Merci d'avance et recevez mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1078. À P. DURAND-RUEL Giverny, samedi 11 oct. 90

Cher Monsieur Durand,
Je vous envoie seulement deux toiles terminées, sur les dix que vous avez choisies, plus l'esquisse (*Eglise de Vernon*) qui termine l'ancien compte (affaire Nivard).
Quant aux autres toiles, au premier changement de temps je les terminerai et vous les apporterai aussitôt.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1079. À P. DURAND-RUEL Giverny, 27 oct. 90

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous annoncer que mercredi ou jeudi prochain je vous apporterai vos tableaux, je n'en ai plus qu'un ou deux à finir et aussitôt je viendrai. Mais je serai obligé de vous demander pas mal d'argent, étant à la veille d'acheter la maison que j'habite ou de quitter Giverny, ce qui m'ennuierait beaucoup, certain de ne jamais retrouver une pareille installation ni un si beau pays.
Je vous prévendrai par une dépêche du jour et de l'heure de ma venue.
Mes meilleurs compliments.
Votre dévoué Claude Monet.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 333. Archives Durand-Ruel.

1080. À P. DURAND-RUEL Giverny, mercredi 29 oct. [1890]

Cher Monsieur Durand,
J'arriverai demain matin à onze heures et demie et aussitôt je viendrai rue Laffitte où je serai vers midi.
J'espère vous y trouver encore.
Mes meilleurs compliments.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1081. À BERTHE MORISOT Giverny, 26 nov. 90

Chère Madame,
J'espérais bien recevoir un mot de vous me faisant savoir votre impression sur le placement de l'*Olympia*.
J'ai été retenu ici et dans l'impossibilité de venir pour l'ouverture du Luxembourg.
J'ai pu seulement y aller dernièrement et tout en courant, et, ma foi, sans m'occuper de l'épouvantable entourage et de ce que contient ce stupide musée. J'avoue avoir été ravi. Jamais je n'ai mieux vu l'*Olympia*, et je pense que c'est aussi votre avis. J'espérais pouvoir aller vous voir ce même jour, mais j'avais beaucoup de courses et de démarches à faire pour mon fils et il m'a fallu remettre ma visite à un prochain voyage, vous voudrez bien m'excuser, j'espère.
M^{me} Hoschedé ainsi que sa fille me chargent de leurs compliments pour vous et M. Manet et M^{lle} Julie. Je vous envoie mes meilleures amitiés.
Votre dévoué Claude Monet.
Document original.

1082. À P. DURAND-RUEL Giverny, 3 déc. 90

Cher Monsieur Durand,
Vous seriez bien aimable de m'adresser 3000 ou 4000 francs d'ici quelques jours, pour samedi si cela vous est possible. Je pensais venir à Paris ces jours derniers, mais la neige est survenue avec un temps superbe et j'en profite. J'ai beaucoup de choses en train et ne puis quitter. Je pense que l'on n'a pas oublié de me faire tirer une épreuve de chaque photographie que vous avez fait faire de mes tableaux, je serai bien aise de les recevoir. J'espère que vous êtes toujours satisfait de vos affaires et pense vous voir bientôt.
Je compte sur votre envoi dont je vous remercie d'avance.
Tout à vous, Claude Monet.
On me dit que vous êtes pour quelque chose dans la publication du journal *L'Art dans les deux mondes*; si oui, je serai bien aise de recevoir les numéros parus, si cela est possible. C. M.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 333-334. Archives Durand-Ruel.

1083. À P. DURAND-RUEL Giverny, 5 déc. 90

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 3000 francs dont je vous remercie. Merci aussi pour l'envoi des journaux, les photographies ne me sont pas encore parvenues.
Je vais m'occuper de faire les dessins que vous me demandez pour M. Rambaud, mais vous savez que ce n'est pas mon fort; enfin je ferai de mon mieux. Quant à l'étude à faire sur moi, Mirbeau dernièrement m'a dit qu'elle lui avait été demandée et pense que, s'il n'a pas trop à faire d'autre part, il la fera. Je lui écris un mot et vous ferai part de sa réponse.
Plus tôt vous viendrez, mieux ça vaudra. Je vous réserve des toiles, mais n'ai pu tout garder: M. Valadon est venu me voir dernièrement, il en a pris plusieurs et c'est à grand-peine que j'ai pu garder les *Meules*. Du reste si la neige revient, vous en trouverez de bonnes.
Recevez mes meilleurs compliments.
Tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 334. Archives Durand-Ruel.

1084. À PISSARRO Giverny, 5 déc. 90

Cher ami,
M. Mirbeau, aux Damps par Pont de l'Arche Eure¹.
Ah! oui, c'était beau, mais hélas trop vite passé; j'ai vainement essayé, mais ce qui autrefois nous semblait facile est le diable à faire et il faudrait plus de temps. Enfin, jusqu'au dernier moment ce sera la même lutte. J'envie presque ceux qui travaillent dedans, il doit y avoir moins de déceptions.
Mon souvenir affectueux à votre femme.
A vous d'amitié, Claude Monet.
¹ Pissaro avait demandé l'adresse de Mirbeau le 4 décembre 1890.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 125. Document original.

1085. À P. DURAND-RUEL Giverny, 14 déc. 90

Cher Monsieur Durand,
Je vous demande pardon de ne pas vous avoir remercié de l'envoi des photographies, ainsi que du journal, mais je suis en plein travail, dehors du matin au soir et négligeant par conséquent toute correspondance. Je croyais vous avoir dit que j'avais enfin terminé avec mon propriétaire et que la maison était enfin à moi.
Mirbeau, qui est venu me voir il y a deux jours, m'a dit vous avoir écrit, en tout cas vous pouvez compter sur sa collaboration, et il doit faire l'étude sur moi. Ecrivez-lui donc pour quand vous la voulez, je m'occuperai des dessins, mais je vous demande d'attendre un peu à cause de tout ce que j'ai en train dehors. Il fait un temps si beau que je veux le mettre le plus à profit possible. Quant à votre projet d'exposition, nous en causerons ensemble à la première occasion, mais je suis, moi, tout à fait rebelle en ce qui touche le rétablissement d'expositions du groupe ancien. Vous avez chez vous des tableaux de nous tous, [ce] qui constitue une sorte d'exposition permanente; je crois que cela est suffisant et que l'intérêt serait bien plus grand de faire de temps en temps une petite exposition d'un choix des œuvres récentes de l'un de nous, mais refaire nos anciennes expositions me paraît une chose inutile et peut-être mauvaise. Voilà quel est mon avis, et nous en causerons plus longuement.
Je pense venir un jour de la semaine prochaine à Paris, j'irai vous voir, mais j'espère que vous, vous viendrez bientôt, vous verrez du nouveau.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 335. Archives Durand-Ruel.

1086. À MALLARMÉ Giverny, 16 décembre 1890

[Monet demande à Mallarmé de l'aider à obtenir un congé temporaire pour son fils Jean qui avait été très malade au cours de son service militaire.
Hanotaux, directeur politique aux Affaires étrangères, a adressé une demande au général de Guiney, chef du III^e corps d'armée dont dépend Jean Monet. Mais Hanotaux dit qu'il faut faire agir auprès de Freycinet de qui seul l'intervention peut enlever la chose. Monet voudrait par conséquent que Mallarmé demandât à Henri Roujon d'intéresser le Ministre des Beaux-Arts pour qu'il intervienne auprès du Ministre de la Guerre.]
H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», 1973, t. IV, p. 170.

1087. À MALLARMÉ Giverny, 21 décembre 1890

[Monet remercie Mallarmé qui a dû sans doute promettre de faire intervenir le maréchal Canrobert, et le met au courant: Hanotaux avait été voir Freycinet qui avait promis de s'occuper de la demande et de lui donner suite si c'était possible. Clemenceau aussi avait vu le ministre qui lui avait fait la même promesse. Monet ne voulait pas ennuyer le ministre lui-même, mais il croyait qu'un mot adressé par le maréchal Canrobert ne pouvait que décider le succès. Dans un post-scriptum, il précisa que la même demande avait été adressée au général de Guiney; un appui auprès de ce dernier serait peut-être très utile.]
H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 170.

1088. À P. DURAND-RUEL Giverny, 21 déc. 90

Cher Monsieur Durand,
Je n'ai pu venir à Paris comme je le pensais, je ne sais même pas quand je pourrai y venir, cela dépendra du temps qu'il va faire. Si c'est du froid, j'ai trop à travailler. Je viens donc vous faire savoir que je vous serais obligé de m'envoyer de l'argent avant la fin de l'année. La totalité de ce qui me reste dû, si c'est possible, me ferait plaisir.
En m'écrivant dites-moi si vous avez reçu réponse de Mirbeau et puis pour quand vous voudriez avoir les dessins: ça n'a l'air de rien, mais ça m'effraie beaucoup, je suis si maladroît avec du blanc et du noir, et je suis si absorbé par ce que j'ai en train que je ne puis faire autre chose. Je viens de recevoir le numéro de *L'Art dans les deux mondes*, et je trouve très bien la reproduction du Degas. N'y aurait-il pas moyen de reproduire un tableau de moi de la même façon? La vue de *L'église de Vernon* appartenant à M. Vever, par exemple, viendrait très bien.
Enfin voyez et écrivez-moi, puisque l'un et l'autre nous sommes tenus par nos occupations.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 335-336. Archives Durand-Ruel.

[Monet adresse à Mallarmé un télégramme, puis deux lettres :

— Dans la première, après avoir dit qu'il avait envoyé un télégramme le matin au reçu de la lettre de Mallarmé, il manda qu'Hanotaux et Clemenceau avaient vu Freycinet et avaient eu chacun la même réponse : puisqu'on invoquait des raisons de santé, il fallait que Jean Monet passât par la visite d'un médecin militaire. Il allait donc être convoqué et recommandé. Claude Monet se demandait ensuite comment faire parvenir la lettre du maréchal Canrobert au ministre : la remettre personnellement, l'adresser par la poste, ou l'envoyer à Jean Monet pour qu'il adresse directement sa demande au ministre en y joignant les recommandations ? L'important était que le ministre reçût la lettre, le courrier étant très défectueux.

— Dans la seconde, Monet rapporte à Mallarmé une complication. Le peintre P.-G. Jeanniot avait fait de son côté une demande près du général de Guiney. Les gendarmes venaient d'apporter la réponse : on accordera trois mois de congé au sergent Jean Monet à condition qu'il rende ses galons à son colonel. Monet jugea ces conditions inacceptables, et trouvait la lettre du maréchal Canrobert plus utile que jamais ; que Mallarmé la lui envoyât aussitôt si elle n'avait pas été adressée au ministre, pour que Monet la joignît à sa demande. En attendant, Monet espérait gagner un peu de temps en obtenant du major de Vernon une petite prolongation de congé.]

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 170.

1090. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 26 déc. 90

Cher Monsieur Durand,

Je viens vous confirmer ma précédente lettre et vous prier de m'adresser de suite ce que je vous ai demandé, j'en ai absolument besoin avant la fin de l'année et compte sur vous.

Mes meilleurs compliments.

Tout à vous,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1091. À MALLARMÉ

Giverny, 27 déc. 90

Cher ami,

Encore moi. J'arriverai à Paris pour y rester quelques heures demain matin.

Pourrai-je vous voir vers 10 heures demain matin (dimanche). Faites-le-moi savoir par un mot adressé, 111, rue Saint-Lazare, hôtel Garnier.

Amitiés,

Claude Monet.

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 171.

1092. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 29 déc. 90

Cher Monsieur Durand,

Je reçois votre lettre m'annonçant l'envoi d'un peu d'argent pour demain. Si vous m'aviez prévenu de cela un peu plus tôt, je pouvais prendre mes précautions et m'arranger autrement.

J'ai justement compté sur ce que vous me restiez devoir, de sorte que si vous ne m'envoyez pas le tout, je vais me trouver fort embarrassé.

Je compte donc sur vous pour me l'envoyer.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1093. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 4 janvier 91

Cher Monsieur Durand,

Je viens vous accuser réception et vous remercier de votre envoi de deux mille francs que j'ai reçu ce matin, qui, avec les trois mille précédemment envoyés, solde le compte qui m'était dû.

Je n'ai pu m'occuper ni de peinture, ni des dessins que vous m'avez demandés ; depuis quinze jours j'ai été très dérangé, occupé uniquement de démarches et d'allées et venues pour mon fils, afin d'obtenir qu'il ne retourne plus au régiment, et je ne sais pas encore si j'y parviendrai.

A propos de ces dessins, je vous avais parlé dans une de mes lettres de tâcher d'arriver à faire une bonne reproduction d'un de mes tableaux par le procédé employé pour le Degas, vous ne m'avez pas répondu.

Voyez s'il y a moyen et alors je tâcherai de faire un bout de croquis.

Recevez mes meilleurs souhaits.

Tout à vous,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1094. À MALLARMÉ

14 janvier 1891

[Monet rapporte à Mallarmé le résultat de ses démarches en faveur de son fils Jean.

D'abord vive déception : simple prolongation de congé d'un mois seulement.]

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 184.

[Monet rapporte à Mallarmé le résultat des démarches en faveur de son fils Jean. Coup de théâtre : congé de trois mois sans remise de galons, par un ordre donné depuis longtemps par le ministre, mais retardé par les employés de bureau.]

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 184.

1096. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 21 janvier 91

Cher Monsieur Durand,

Je n'ai pas reçu le précédent numéro de *L'Art dans les deux mondes*, précisément le numéro qui doit contenir l'étude sur Pissarro par Mirbeau.

Je vous serai bien obligé de me l'adresser.

Veillez m'excuser auprès de M. Rambaud pour mes dessins, il les recevra prochainement, mais en ce moment je suis dans l'affolement du travail, j'ai des masses de choses en train et ne puis distraire une minute voulant avant tout profiter de ces splendides effets d'hiver.

Je regrette que vous n'ayez pu venir encore à Giverny.

Je sais que le temps est un peu dur pour se mettre en route, mais je ne voudrais pas que vous ayez le rebut des autres.

Mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1097. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 3 février 91

Cher Monsieur Durand,

En réponse à la demande que vous me faites de faire moi-même un choix parmi mes dernières choses, et de vous le réserver, je vous dirai franchement que cela est trop embarrassant pour moi, en même temps que très délicat. Je préfère donc attendre qu'il vous soit possible de venir jusqu'à Giverny pour choisir vous-même selon votre goût.

J'ai assez de choses en ce moment pour être certain de pouvoir faire un choix et, au cas de nouvelles visites d'ici la vôtre, je m'arrangerai pour ne pas tout montrer.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 336.

Archives Durand-Ruel.

1098. À G. PETIT

[Giverny], 7 février 1891

La toile que vous me demandez n'est plus à moi depuis longtemps...

1099. À PISSARRO

Giverny, 7 février 91

Mon cher ami,

Je suis désolé de ce que vous m'annoncez et me mets entièrement à votre disposition, ne vous gênez donc en rien. S'il y a eu entre nous quelques petits froissements ou dissensions à propos de groupements ou d'école, chose idiote, en somme, nous sommes de trop vieux amis pour ne pas nous entraider à l'occasion. Cela dit voici l'adresse de M. Montaignac : 9, rue Caumartin, mais il est malheureusement à New York en ce moment et ne sera de retour que dans deux ou trois semaines.

Voyez donc Portier, puis un amateur ami de Geffroy et de moi, très épris de ce que vous faites et qui peut acheter. C'est M. Paul Gallimard, 79, rue Saint-Lazare ; vous recevrez certainement un bon accueil.

Amitiés de votre vieux camarade.

Compliments chez vous.

Claude Monet.

P.-S. Ne vous gênez en rien si je puis vous être utile.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 126.

Document original.

1100. À BERTHE MORISOT

Giverny, 27 février 91

Chère Madame,

Excusez-moi de répondre si tardivement à votre aimable lettre, j'étais absent et trouve seulement votre lettre.

Je suis très touché de l'offre que vous me faites et je l'accepte en souvenir de notre bonne amitié, mais le pauvre Portier n'est pas à blâmer en rien ; j'ai vu votre toile et lui ai demandé de l'acheter comme je vous l'avais dit, ce qui était tout naturel.

Je l'informe de votre décision et de mon acceptation, il ne me reste qu'à vous remercier en attendant que j'aie le plaisir de vous voir.

Mes meilleures amitiés à vous et à M. Manet et souvenir à toute la maisonnée.

Votre

Claude Monet.

Document original.

1101. À PISSARRO

Giverny, 13 mars 91

Mon cher ami,

Je viens d'avoir la visite de Montaignac de retour d'Amérique, il m'a paru disposé à faire quelque chose avec vous, je vous en préviens afin que si vous venez bientôt à Paris, vous alliez le trouver. On le trouve généralement le matin, 9 rue Caumartin.

J'espère que votre œil va mieux, vous avez reçu ma lettre en réponse à la vôtre. Mes compliments chez vous.

A vous de vieille amitié,

Claude Monet.

Montaignac est prévenu et attend votre visite.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 127. Document original.

1102. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 23 mars 91

Cher Monsieur Durand,

Je viens vous remercier de votre bonne obligeance pour M^{me} Hoschedé et pour moi.

Nous venons de passer par de bien pénibles moments, les enfants tenant à avoir leur père près d'eux. L'inhumation a eu lieu à Giverny, leur chagrin était bien pénible à voir, et leur pauvre mère à bout de forces (elle avait tenu à veiller son mari pendant six jours et six nuits sans prendre une minute de repos) est arrivée ici dans un état tout à fait inquiétant et n'a pu quitter le lit depuis trois jours.

Elle est enfin un peu mieux et j'espère que grâce à nos soins elle va se remettre petit à petit.

Elle me charge bien de vous remercier et elle s'inquiète de savoir si elle vous a bien fait remettre les reçus de ce que vous lui avez fait remettre, mille francs d'une part puis 500 francs. C'est bien cela n'est-ce pas ?

Je n'ai pu, comme vous pensez, m'occuper de vos tableaux, mais j'espère pouvoir m'y mettre ces jours-ci.

Merci encore.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1103. À WHISTLER

Giverny, 2 avril 91

Cher Whistler,

Vous avez dû recevoir une lettre d'un de nos meilleurs amis à Mirbeau et à moi, qui veut faire une étude sur vous, dans le nouveau journal (*L'Art dans les deux mondes*) et qui voudrait voir quelques dessins de vous pour paraître en même temps que l'article dans ledit journal. Notre ami Geffroy, dont vous avez eu je crois la visite cet hiver à Londres, est un garçon de grand talent qui vous admire, naturellement, et qui vous fera un très bel article. Vous pourrez donc sans crainte de vous compromettre lui envoyer les dessins qu'il désire. Le journal est à ses débuts, mais il me paraît destiné à avoir de l'avenir. Je vous en fais adresser quelques numéros afin que vous en jugiez. Cher ami, comme il y a longtemps que nous nous sommes vus ! J'avais espéré venir à Londres cet hiver, mais les circonstances ne l'ont pas voulu. J'espère donc votre prochaine venue à Paris pour causer avec vous de bonnes heures.

Je suis très coupable de ne pas vous avoir écrit pour [vous] remercier de l'envoi des deux jolies lithographies que Mallarmé m'a remises de votre part ; vous ne sauriez croire le plaisir que cela m'a fait. Aussi je vous prie de ne pas m'oublier quand il en paraîtra d'autres.

Je vous prie bien de me rappeler au bon souvenir de M^{me} Whistler et vous envoie mes meilleures amitiés, vous priant de ne pas oublier mon ami Geffroy.

A vous,

Claude Monet.

Document original (Glasgow University Library).

1104. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 13 avril 91

Cher Monsieur Durand,

Je suis un peu en retard pour les mesures des cadres, les voici incluses parmi les toiles que j'ai à vous livrer, *Meules* et autres. J'en exposerai 12 dont celle (*la Meule*) que je vous ai livrée l'autre jour. C'est donc 12 cadres qu'il vous faut avoir pour le 2 ou 3 mai :

6 cadres de 30 basse, 92 sur 65, dont un blanc,
5 cadres mesurant 1 mètre sur 60, dont un blanc,
1 cadre mesurant 1 mètre sur 65.

Je m'occupe des miens, mais s'il m'en manquait j'en trouverai peut-être chez vous.

En hâte, recevez mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 337. Archives Durand-Ruel.

1105. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 26 avril 91

Cher Monsieur Durand,

Voilà mon catalogue. Je vous ai fait attendre, aussi donnez-le tout de suite à imprimer afin de pouvoir corriger les épreuves le plus tôt possible.

En hâte et à bientôt.

Votre dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 337. Archives Durand-Ruel.

1106. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 28 avril 91

Cher Monsieur Durand,

Je pense que vous aurez reçu à temps ma dépêche pour réparer l'erreur de mon catalogue. Comme je vous l'ai [dit], c'est 22 tableaux que j'aurai à exposer, dont une série de 15 toiles (*Meules*). J'espère aussi que mon ami Geffroy vous aura remis sa préface, en tout cas comme il vient ici tout à l'heure je le presserai.

Je pense venir soit vendredi soir soit samedi matin. Vous serez bien aimable de m'écrire de suite quand les peintres-graveurs auront débarrassé la salle qui m'est réservée. Puis je voudrais bien aussi que vous fassiez prendre le tableau chez M. Paul Gallimard et un autre chez M. G. Clemenceau, 12, rue Clément-Marot. Faites faire cela vendredi matin. Ayez aussi tous les cadres pour le même jour.

A bientôt.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 337-338. Archives Durand-Ruel.

1107. À PISSARRO

Giverny, 1^{er} mai 91

Mon cher Pissarro,

Voilà les mille francs que vous me demandez.

Heureux de pouvoir vous rendre service, mais très peiné de vous savoir embêté et malade.

Je n'ai que le temps juste de vous faire cet envoi, car je pars pour Paris pour arranger une exposition chez Durand, exposition qui doit ouvrir lundi 4 mai.

Amitiés et surtout meilleure chance.

Votre vieil ami,

Claude Monet.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 128. Document original.

1108. À ?

Giverny, 8 mai 1891

[*Monet déclare qu'il n'est pas partisan des expositions de province, non par mépris, mais parce qu'il les trouve inutiles.*]

Charavay 35972.

1109. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 8 mai 91

Cher Monsieur Durand,

Vous seriez bien aimable de me faire savoir comment marche mon exposition. Je ne l'ai guère vue annoncée dans les journaux, mais je pense que malgré cela les gens que ma peinture intéresse y viendront quand même.

Dans l'attente de vos nouvelles, croyez-moi votre bien dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 338. Archives Durand-Ruel.

1110. À G. PETIT

Giverny, 18 mai 1891

Voulez-vous mettre au catalogue de la vente Brown et à mon nom : *Au cap d'Antibes*.

1111. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 7 juin 91

Cher Monsieur Durand,

J'espère que vous ne m'en voulez pas de n'être pas venu à votre soirée. Je voulais vous écrire pour vous prier de m'excuser, les jours ont passé, la vérité est que j'étais à Paris la veille et qu'il me fallait absolument rentrer à Giverny. Je pensais presque avoir votre visite, j'espère que vous viendrez un de ces jours avec vos filles. M^{lles} Hoschedé seront heureuses de refaire connaissance avec elles.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Quelle terrible saison nous avons. J'espère après le beau temps pour travailler.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1111 bis. À P. HELLEU

Giverny par Vernon, Eure, 9 juin 91

[*Il attend la venue d'un jardinier japonais. Prie son correspondant de remercier M^{me} Greffulhe.*]

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-84, don de M^{me} Howard-Johnston.

1112. À WHISTLER

Giverny, 12 juin 91

Mon cher Whistler,

Combien j'ai été désolé de vous savoir à Paris et de ne pouvoir me rendre à votre invitation. Ayez la gentillesse de m'écrire deux lignes pour me dire la durée de votre séjour à Paris. Je serais si content de passer quelques moments avec vous.

Présentez mes hommages à M^{me} Whistler et excusez-moi près d'elle de n'avoir pas trouvé le temps de la remercier de m'avoir écrit. Vous êtes à Paris, donc vous êtes guéri.

Votre ami

Claude Monet.

Document original (Glasgow University Library).

1113. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 14 juin 91

Cher Monsieur Durand,
C'est entendu, nous comptons sur vous et ces demoiselles pour mardi matin. Soyez assez aimable pour me le confirmer par une dépêche, afin de vous envoyer une voiture.
Mais je vous le répète, nous comptons sur vous.
Votre dévoué
Claude Monet.
Nous sommes justement libres mardi.
Un autre jour nous ne pourrions vous recevoir à cause de la première communion de nos deux jeunes garçons.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1113 bis. À P. HELLEU

Giverny par Vernon, Eure, 14 juin 91

[*Son fils Jean est sergent au 129^e de ligne, 3^e bataillon.*]
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-83, don de Mme Howard-Johnston.

1114. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 19 juin 91

Cher Monsieur Durand,
J'ai envoyé hier par grande vitesse les trois toiles aux Boussod.
Dans la même caisse, j'ai mis votre toile *Meules* que j'avais à signer et à retourner. Faites-la donc réclamer au boulevard Montmartre et qu'on en prenne soin, car elle est un peu fraîche par endroits.
Les enfants sont bien anxieux de recevoir leurs montres et moi je le suis aussi de savoir ce que vous avez pu faire pour mon sergent.
J'attends donc de vos nouvelles.
Votre dévoué
Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1115. À CH. DURAND-RUEL

Giverny, 20 juin 91

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous accuser réception de votre lettre du 19 courant contenant cinq mille francs en compte sur la précédente affaire.
Je vais m'occuper de vous terminer les six tableaux choisis par Monsieur votre père et vous les enverrai aussitôt.
Recevez mes meilleurs compliments.
Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1116. À CH. DURAND-RUEL

Giverny, 30 juin 91

Cher Monsieur Durand,
Je ferai partir demain matin à votre adresse les six tableaux que votre père m'a achetés lors de sa dernière visite. Deux de ces toiles ont encore besoin de retouches, ce sont les deux toiles des *Meules*; vous garderez les quatre autres et voudrez bien me retourner les deux autres dans la même caisse. J'aurais voulu pouvoir vous les envoyer aujourd'hui, mais il m'a été impossible de les envoyer à Vernon. Quant à ce que vous me disiez dans votre précédente lettre, je vous répondrai qu'il m'est impossible de répondre aux personnes qui viennent chez moi, que je ne veux rien leur vendre, pas plus à des Américains qu'à d'autres. L'important est que je ne vous fasse pas tort et vous pouvez être certain du contraire, demandant souvent plus cher que vous-même à des amateurs qui se figurent qu'en venant chez moi ils auront des toiles pour rien. Je vends quelquefois certaines esquisses un peu moins cher, mais c'est alors à des artistes ou des amis.
Quant aux prix marchands, vous pouvez être sûr que j'ai toujours favorisé votre père et je suis persuadé que la concurrence est la meilleure chose pour vous surtout, comme pour moi.
Recevez mes meilleurs compliments et à bientôt.
Votre
Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 338-339. Archives Durand-Ruel.

1117. À CH. DURAND-RUEL

Giverny, 6 juillet 91

Cher Monsieur Durand,
Ce n'est qu'hier que j'ai reçu la caisse contenant les deux tableaux de *Meules*. Je vais faire en sorte de vous les renvoyer tout à fait terminées le plus tôt possible, mais je ne pourrai m'en occuper avant deux ou trois jours.
Recevez mes meilleurs compliments.
Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1118. À CH. DURAND-RUEL

Giverny, 17 juillet 91

Cher Monsieur Durand,
Il m'est assez difficile de faire ce que vous me demandez, attendu que je n'ai pour ainsi dire pas de rapports avec le directeur de *l'Art dans les deux mondes*. C'est votre père qui m'a demandé ces dessins, et c'est à lui que je les ai remis. Ce marchand, en les voyant, m'a seulement dit qu'il prenait les quatre dessins, parce que, disait-il, ils pourraient être reproduits plus tard à une autre occasion, et voilà tout.

Je ne puis guère dans ces conditions lui adresser une réclamation personnelle et du reste ces dessins n'ont pas d'importance, quoique ce serait mieux cependant qu'il vous les rende.
Mes meilleurs compliments.
Claude Monet.
Je m'occupe de vos toiles et vous ferai un envoi prochain.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 339. Archives Durand-Ruel.

1119. À PISSARRO

Giverny, 22 juillet 91

Mon cher Pissarro,
J'ai reçu votre lettre contenant les mille francs que je vous avais prêtés, il n'y avait nulle presse, et j'espère que vous ne vous êtes pas gêné pour me les rendre si vite.
Je souhaite bien vivement que l'opération ait un bon résultat et que vous puissiez vous remettre au travail comme par le passé, car ça a dû vous paraître bon de travailler dehors.
C'est bien gentil à vous de penser à me donner une toile, vous savez le plaisir que cela me fera, mais ne faites cela que lorsque vous aurez des toiles devant vous, j'entends sans que cela vous gêne.
J'espère que vous êtes plus content matériellement et serais heureux de vous voir un peu de la chance qui me favorise. Je ne doute pas du reste que le contrecoup ne se fasse sentir très rapidement pour vous et Renoir.
Au revoir, mon cher Pissarro, croyez à ma vieille amitié.
Mes compliments chez vous.
Votre
Claude Monet.
Mme Hoschedé me charge de vous remercier de votre souvenir.
Jean est toujours à Saint-Cloud où il se fait vieux, les derniers jours sont les plus durs à faire.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 129. Document original.

1120. À RODIN

Giverny, [été c. 1891]

Mon cher Rodin,
Je reçois votre lettre. D'après ce que vous me demandez pour l'heure du train de retour, je suppose que M. Waldeck-Rousseau et vous voudriez ne pas perdre toute votre journée, mais je ne vois de possible que le train du matin, 8 heures de Paris, pour repartir, comme vous l'avez fait l'autre jour, après le déjeuner. Ou alors il faudrait venir seulement après déjeuner, par le train rapide partant de Paris à 1 heure, et repartir de Vernon à 5 heures, train omnibus qui est à Paris vers 7 heures 20.
Voilà! Choisissez à votre commodité et prévenez-moi un jour ou deux à l'avance, par dépêche si possible, la poste ne venant qu'une fois par jour ici.
Amitiés,
Claude Monet.
Le mieux est je crois de venir le matin, et surtout à cause du jour.
Musée Rodin, Paris.

1121. À MALLARMÉ

Giverny, 28 juillet 91

Mon cher Mallarmé,
Je suis bien coupable de ne pas vous avoir remercié plus tôt, j'étais justement à Paris quand votre aimable petit mot est arrivé, mais comme je dois y retourner bientôt, j'irai chercher votre livre; je préfère attendre que d'en charger quelqu'un.
Merci, mon cher ami, d'avoir pensé à moi, mais comme je regrette que vous ne puissiez venir. Je veux cependant espérer qu'à l'automne, cela vous sera possible; d'ici là, j'aurai pu aller m'excuser auprès des Manet, n'ayant pu jusqu'à présent les aller voir, je leur promets depuis si longtemps, mais j'ai beaucoup à faire, des quantités de toiles neuves qu'il me faut finir. Et puis, je dois l'avouer, j'ai beaucoup de peine à quitter Giverny, surtout maintenant que j'arrange la maison et le jardin à mon goût.
Rappelez-moi au bon souvenir de ces dames et croyez-moi à vous d'amitié.
Votre
Claude Monet.
H. Mondor et L. J. Austin, « Stéphane Mallarmé, Correspondance », Paris, 1973, t. IV, p. 255.

1121 bis. À ?

Giverny par Vernon, 28 juillet 91

Cher ami,
Jean m'écrit que vous n'êtes pas certain de venir en même temps que votre beau-frère.
Vous n'allez pas faire cette blague sous le prétexte que vous allez à Dieppe. Non, vous allez vous arranger pour venir, vous nous l'avez promis et nous comptons sur vous tous les trois.
J'attends un mot qui me le confirme.
Amitiés,
Claude Monet.
Fondation Custodia (coll. F. Lugt), Institut Néerlandais, Paris, inv. n° 1971-A.201.

1122. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 19 oct. 91

Cher Monsieur Durand,

Je pensais toujours avoir votre visite; hier encore j'espérais vous voir. Je viens donc vous prier de prendre vos mesures pour me donner la somme de 20000 francs dont j'ai besoin pour le 25 courant pour payer l'achat de ma maison. Si je le puis, j'irai moi-même les chercher cette semaine, mais je ne puis jamais rien préciser à cause du temps, car depuis votre dernière visite je n'ai eu que des déceptions et des difficultés avec mes pauvres arbres dont je ne suis pas du tout satisfait. Enfin, si je ne pouvais venir, j'enverrais mon fils, ou peut-être pourriez-vous m'apporter vous-même cette somme dimanche prochain qui sera le 25, mais dans ce cas il faudrait que je sois absolument certain. Enfin j'attends un mot de vous qui me dise d'une façon ou d'une autre si je puis compter sur vous.

J'ai d'autant plus regretté que vous ne soyez pas venu que M. Valadon est venu me voir il y a trois jours et a choisi plusieurs toiles, mais ne craignez rien pour cela. Il y en aura encore pour vous et j'ai mis de côté celles que vous aviez marquées qui peuvent encore être menées à bien. Enfin j'espère que si vous devez bientôt partir, vous trouverez bien un jour pour venir.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 340. Archives Durand-Ruel.

1123. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 20 oct. 91

Cher Monsieur Durand,

Mon fils va demain à Paris et vous portera deux toiles: *Maison de Jardinier à Antibes* et *Prairies à Giverny*. Cela fait qu'il ne me restera à vous livrer sur l'affaire de 29000 francs faite par votre fils Joseph que deux toiles: *Le bras de la Seine* et *Les Iles*. Malgré ce vilain temps qui me désespère pour mes arbres, je n'ose quitter Giverny et j'en profite pour retoucher quelques toiles.

Je charge mon fils de vous donner un reçu pour moi de la somme que je vous ai demandée, vous voudrez donc bien la lui remettre, à moins, comme je vous l'ai dit dans ma précédente lettre, que vous n'avez la certitude de me l'apporter vous-même dimanche prochain.

Merci d'avance et tout à vous,

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 340-341. Archives Durand-Ruel.

1123 bis. À P. HELLEU

Giverny, 25 oct. 91

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-85, don de M^{me} Howard-Johnston.

1124. À UN ARTISTE PEINTRE

Giverny, novembre 1891

[Monet s'excuse longuement de l'avoir traité durement lors d'une promenade au Salon, il lui conseille de piocher sans plus s'inquiéter de lui, puis de venir le trouver; puis il parle de son propre travail pendant l'été, qui a été peu favorable à sa peinture, il s'est fait du mauvais sang:]

...avec cette maladie de toujours espérer faire mieux, comme si l'on pouvait faire ce que l'on veut.

Enfin je me suis encore escrimé tant bien que mal avec l'admirable motif de paysage que j'ai dû faire par tous les temps afin de n'en faire qu'un qui ne soit d'aucun temps, d'aucune saison, et cela se réduit à un certain nombre de bonnes intentions. Moralité, il faut faire ce que l'on peut en se foutant absolument du reste...

Autographes, souvenirs historiques et littéraires, G. Morssen, mars 1956, n° 73.

1125. À WHISTLER

Giverny, 4 déc. 91

Cher ami,

Deux mots pour vous féliciter et vous dire combien je suis content de votre entrée au Musée du Luxembourg, et vous annoncer ma très prochaine visite à Londres, sans doute à la fin de la semaine prochaine. J'arrive de Paris pour y retourner demain; je n'ai que le temps de vous adresser un mot très à la hâte. Veuillez présenter mes hommages à M^{me} Whistler. A vous d'amitié.

A bientôt,

Claude Monet.

Document original (Glasgow University Library).

1126. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 25 déc. 91

Cher Monsieur Durand,

Me voici revenu de Londres depuis hier. Je vais me mettre ces jours-ci à terminer vos tableaux que je compte vous livrer très prochainement, ayant l'intention, si l'hiver n'est pas très beau, j'entends sec ou neigeux, de retourner à Londres pour y travailler. En attendant, je serais bien aise que vous puissiez me donner un peu d'argent et mille francs si cela ne vous gêne pas, que je viendrai vous demander ces jours-ci, probablement les derniers jours de l'année.

J'espère que, de votre côté, vous avez fait un bon et agréable voyage.

Recevez les meilleurs compliments de votre dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 341. Archives Durand-Ruel.

1127. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 29 déc. 91

Cher Monsieur Durand,

Ne pouvant venir de suite à Paris, comme je le pensais, je viens vous prier de bien vouloir m'adresser de suite par lettre chargée la somme de cinq mille francs.

Je vous demanderai le reste en venant à Paris dans les premiers jours de l'année.

Avec mes amitiés, recevez pour vous et tous les vôtres les meilleurs souhaits de votre dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1128. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 1^{er} janvier 92

Cher Monsieur Durand,

Je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre du 31 déc. 91, contenant cinq billets de mille francs dont je vous remercie.

Je pense venir à Paris dans le courant de la semaine prochaine, mais ne pourrai pas encore vous apporter de tableaux, mais je peux vous les promettre pour l'autre semaine.

Compliments de votre dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1129. À WHISTLER

Giverny, 3 janvier 92

Mon cher ami,

Je veux vous remercier de votre aimable accueil et vous dire combien j'ai été heureux de me trouver près de vous au Club de Chelsea. Vous savez mon amitié et mon admiration pour vous, n'est-ce pas, aussi combien j'ai regretté de n'être pas plus maître de moi, pour l'exprimer mieux aux jeunes artistes de Chelsea, qui m'ont, à cette occasion, montré tant de sympathie (car j'ai dû épouvantablement bégayer). J'espère que le portrait s'avance et que vous allez bientôt passer par Paris. Ne manquez pas de m'en prévenir. M^{me} Hoschedé se joint à moi pour adresser ses compliments aux dames ainsi qu'à vous.

Amitiés,

Claude Monet.

Je dînerai avec Mallarmé la semaine prochaine. Les oreilles vous tinteront.

P.-S. — N'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

C. P. Barbier, « Mallarmé-Whistler, correspondance », Paris, 1964, p. 142.

Document original (Glasgow University Library).

1129 bis. À MALLARMÉ

Giverny, 5 janvier 92

[Monet vient à Paris le lendemain matin. Mallarmé veut-il de Monet vendredi ou demain soir? Un mot à adresser: 111 rue Saint-Lazare, hôtel Garnier.]

Vente autographes, Paris, Drouot, 19 décembre 1977, n° 174.

1130. À MIRBEAU

Giverny, 14 janvier 1892

Je travaille à l'atelier, j'ai à me débarrasser d'un tas de toiles et j'ai bien peur d'en avoir pour plus longtemps que je ne pensais, ce qui m'empêchera sans doute d'aller à Londres comme je l'avais projeté. Et je n'ai pas pu profiter du magnifique temps d'hiver que nous avons eu; comme ça devait être beau aussi chez vous de vos fenêtres...

Vous ne me dites rien de ce que vous faites, voilà un siècle que je n'ai rien lu de vous. Et ce roman et cette pièce, j'espère que tout cela va bientôt voir le jour.

Je savais que cela marchait mieux pour Pissarro et cela marchera à coup sûr de mieux en mieux. Quant à ce que vous me racontez sur le père Durand, cela ne me surprend pas du tout et je suis sûr qu'il agit de même avec Renoir, c'est égal, c'est dégoûtant.

Lettres autographes et documents historiques, Charavay, Bulletin n° 699, février 1958, n° 26849.

1131. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 25 janv. 92

Cher Monsieur Durand,

Je viens vous annoncer ma venue pour demain.

Je serai chez vous, rue Laffitte, vers onze heures avec vos tableaux.

En hâte votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1132. À ALICE HOSCHEDÉ

[Rouen,] vendredi 5 h [12 février 1892]

Je viens vous confirmer ma venue pour demain dans l'après-midi, si le temps ne me permet pas de travailler; sinon j'arriverai à 8 h, ainsi que Jean a dû vous le dire; prévenez donc Yvelin de m'attendre au train qui arrive de Rouen vers 8 h.

Ce n'est décidément pas mon affaire d'être dans les villes, et je m'ennuie ferme, d'autant que ça ne marche pas comme je veux. Je suis pourtant un peu plus content aujourd'hui: j'ai pu m'installer dans un appartement vide en face de la cathédrale, mais c'est une rude besogne que j'entreprends là.

Ce soir, grand dîner chez le charbonnier, avec le notaire de génie, Mirbeau, etc., mais il me tarde d'être à demain près de vous. Je vous embrasse tous et vous envoie toutes mes pensées.

Votre

Claude.

Document original.

1133. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 21 fév. 92

Cher Monsieur Durand,

Vous me supposez sans doute en plein travail à Rouen. J'y étais en effet et j'avais entrepris plusieurs choses, mais depuis huit jours je suis retenu ici malade.

Je suis heureusement rétabli ou à peu près, mais pas encore assez pour sortir et retourner prendre la besogne, car j'ai été très secoué.

Tout cela n'a pas avancé ce que j'avais à faire, mais je serai prêt malgré cela pour arranger la petite exposition des *Peupliers*.

Je pense que tous vos cadres seront prêts, quant aux autres toiles que j'apporterai, j'aurai leurs cadres. Au cas où je retournerais à Rouen d'ici là, soyez donc assez aimable de m'écrire s'il ne serait pas possible d'accrocher le dimanche matin, mais si cela n'était pas possible je ferais le nécessaire pour être à Paris samedi. En tout cas j'attends un mot de vous par retour du courrier.

Je vous avais parlé d'argent l'autre fois et n'ai pu vous écrire à ce sujet. Je voudrais donc que vous puissiez me réserver une dizaine de mille francs ou mieux d'arrêter votre compte à la dernière affaire des 7 tableaux *Peupliers*.

Vous serez bien aimable de me préparer cela pour samedi.

J'espère que l'exposition Pissarro s'est bien terminée à votre satisfaction à tous deux.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 341-342 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

1134. À MONSIEUR MONNIER

Giverny, 22 février 1892

Monsieur,

D'après ce que m'écrit mon frère, je vois qu'il n'a pas très bien fait la commission que je l'avais prié de vous faire. Bref, me voici à peu près rétabli de mon indisposition, et je compte *revenir* à Rouen après-demain mercredi. Je vous prie donc de bien vouloir prévenir l'homme qui porte mes affaires de se tenir à ma disposition pour mercredi à 1 heure. Si j'étais en retard d'un jour, je vous préviendrais.

Recevez, Monsieur, mes salutations distinguées.

Claude Monet.

G. Dubosc, « A propos de Cl. Monet », in : « Journal de Rouen », 17 décembre 1926.

1135. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 23 fév. 92

Cher Monsieur Durand,

Comme j'ai encore quelques retouches à faire aux six toiles (*Peupliers*) que je compte joindre aux vôtres, et que je pars demain matin à Rouen pour jusqu'à samedi, voilà ce que je ferai : j'arriverai à Paris dimanche dans la soirée et serai rue Laffitte lundi matin à la première heure. Ce sera du reste bien vite fait d'accrocher une quinzaine de toiles. Dubourg enverra mes six cadres samedi, et je préviens la maison Boussod de vous faire remettre ses deux tableaux s'ils les ont encore. Vous pourrez donc envoyer les invitations que vous pourrez en somme faire en mon nom (ouverture lundi 29 ct.). Et, si vous le jugez bon, faites annoncer en deux lignes dans *Le Figaro* en indiquant le jour d'ouverture et de fermeture qui sera le 10 mars.

Enfin, si vous avez à m'écrire, je suis à l'hôtel d'Angleterre à Rouen, jusqu'à samedi.

En hâte,

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 342. Archives Durand-Ruel.

1136. À ALICE HOSCHEDÉ

[Rouen], jeudi soir [25 février 1892]

Bien chère amie,

Je suis arrivé ici avec un temps superbe, j'ai déjeuné avec mon frère et, aussitôt après, je me suis mis au travail, à ma nouvelle fenêtre où je suis très commodément installé. La cathédrale par soleil est admirable; j'en ai commencé deux, mais ce matin, j'ai eu une déception : je suis allé pour travailler à mon ancienne fenêtre, mais à cause des peintres qui nettoient le parquet de l'appartement, je n'ai pu m'y installer. Le beau temps continue, je suis content, mais, crebleu, quel travail que cette cathédrale! c'est terrible, et je souhaite bien de n'avoir pas trop de changements de temps. Je compte toujours venir samedi par le train qui arrive le soir à 8 h; vous pourrez donc m'envoyer Gaston. Si le temps était mauvais, je viendrais dans la journée, mais vous préviendrais par dépêche à Vernon.

En arrivant hier, j'ai de suite envoyé un mot chez Depeaux, le prévenant de ne pas compter sur moi pour y dîner; j'avais du reste promis à mon frère de l'accompagner au théâtre, mais à 6 h, M. Depeaux est arrivé et il m'a fallu y aller quand même, et je l'ai quitté à 8 h pour rejoindre mon frère. Enfin, je vais sans doute être tranquille, car M. Depeaux s'en va en Angleterre. Soirée excellente au théâtre, Antoine très épatant.

Quant à la santé, elle est aussi bonne que possible; du reste, je suis très prudent et m'observe.

Il me faut aller dîner chez mon frère ce soir; j'ai vu qu'en refusant je le froissais, ayant été hier chez Depeaux, mais je redoute le beurre; enfin, il faut l'encorser.

Jean a écrit hier à son oncle, il est content, et, de son côté, M. Michel a écrit en faisant les compliments de Jean.

J'espère que vous êtes tous bien; je vous embrasse et vous envoie toutes mes pensées.

Votre

Claude.

A samedi.

Document original.

1136 bis. À MALLARMÉ

Giverny, 28 fév. 92

[C'est en arrivant à Rouen où il est en plein travail que Monet trouve la missive de Mallarmé. Il passe demain la journée à Paris pour accrocher les Peupliers le matin et faire les honneurs de son exposition l'après-midi où il verra Mallarmé.]
Vente autographes, Paris, Drouot, 19 décembre 1977, n° 174.

1137. À ALICE HOSCHEDÉ

Mardi soir, Rouen, [8 mars 1892]

Je suis enchanté que votre opération vous ait calmée; je sais que vous aimez beaucoup cela, mais je dois vous dire que, si cela recommence, vous devrez absolument voir le docteur; voilà mon avis, mais vous n'en ferez sans doute rien.

Je continue à me bien porter et vois clair dans ce que je fais; cela pourra aller, si le soleil dure, mais j'ai grand peur et je viens de voir la lune entourée d'un double et immense cercle qui n'annonce rien de bon.

Je n'ai pas revu mon frère qui doit être revenu, mais me suppose peut-être à Paris, au Théâtre Libre; je le verrai sans doute demain.

M. Depeaux est venu me relancer tantôt où je travaille, il me voulait encore à dîner ce soir, mais je m'en suis dispensé. Je lui ai promis pour jeudi; j'y dois manger des crevettes spécialement bonnes venant de Honfleur. Comme je m'en doutais bien, il m'a demandé d'être inscrit en premier pour une *Cathédrale*, une pour lui et une pour le musée de Rouen, mais, tout en tenant compte de sa demande, je lui ai dit que je ne pouvais disposer d'aucune toile avant de m'en être tiré d'abord, et de les avoir vues et revues à Giverny.

Je suis très désireux de venir à Giverny, mais je dois rester quand même tant que le soleil durera, car après il sera caché pour longtemps, j'en ai peur.

Je n'ai pas autrement beaucoup de choses à vous dire, je pioche ferme, je me donne du mal et ne pense qu'à mes *Cathédrales*. Je vais rentrer les regarder pendant une heure en fumant ma pipe et me coucher, car je suis matinal : à 8 h, je suis chez mon marchand de nouveautés.

Pour ce que vous me demandez, pour le treillage, vous ferez bien de m'attendre; du reste, Delasse ne pourrait rien faire par ce temps de gelée.

A bientôt, embrassez bien tous les enfants, petits et grands, et recevez toutes mes pensées, toutes mes tendresses.

Votre

Claude.

Avez-vous des nouvelles de Jean? Il me semble que voilà longtemps qu'il n'a donné signe de vie.

Document original.

1138. À P. DURAND-RUEL

Rouen, 9 mars 92

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Voilà la clôture de ma petite exposition qui arrive, et comme je ne puis venir à Paris en ce moment, je viens vous prier : 1° de faire remettre chez Boussod les deux tableaux prêtés par eux, plus celui encadré dans le cadre blanc, mais sans le cadre; puis je vous serai obligé de me faire emballer et expédier en gare de Vernon les cinq autres toiles qui ne vous appartiennent pas, compris dans ces cinq celle de Montaignac. Vous voudrez bien m'envoyer le cadre blanc, le cadre chêne et le cadre des quatre arbres. Quant aux autres cadres à moi, veuillez me les faire mettre de côté avec ceux que j'ai déjà chez vous. Je travaille à force mais ce que j'ai entrepris ici est d'une énorme difficulté, mais en même temps d'un bien grand intérêt. Malheureusement voilà le temps qui se gâte, ce qui va me déranger; je vais sans doute en profiter pour aller passer une journée à Giverny.

Je serai bien aise de recevoir un mot de vous me disant l'effet produit par mes *Peupliers*.

Je vous envoie mes amitiés.

Votre dévoué

Claude Monet.

Hôtel d'Angleterre.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 343. Archives Durand-Ruel.

1139. À ALICE HOSCHEDÉ

[Rouen], jeudi [10 mars 1892]

Pauvre chère amie, si vous saviez comme votre lettre me bouleverse! Depuis ce matin, je ne puis penser à autre chose et plus j'y songe, plus je trouve cela inquiétant et attristant, mais je ne partage pas votre étonnement, ayant senti que ces séances de patinage auraient ce résultat, et, lorsque dernièrement

dans une lettre que Jean adressait aux filles il les chargeait de compliments pour M. Butler, j'ai bien vu qu'en dehors du patinage il y avait d'autres rencontres; mais ce qui me surprend bien plus, c'est qu'après les déceptions et désillusions passées, les filles aient pu répondre à des avances de la part d'Américains de passage à Giverny, car il est inadmissible que ce monsieur ait osé venir vous voir, sans que Suzanne ait répondu à ses avances. Je trouve singulier, du reste, qu'encore cette fois, cela débute en mon absence. Ce monsieur peut être un brave garçon, mais ce que nous savons de son existence d'aventures et de sa situation n'a rien de rassurant. Vous n'avez pas le droit de repousser les demandes pour vos enfants, mais votre devoir c'est de veiller au choix, quand il s'agit d'une pareille loterie, et vous avez le devoir, après ce qui s'est passé, de refuser votre fille à un Américain, à moins qu'il ne soit connu de nous par relations ou présentation, mais non rencontré sur la route. Quant à moi, je trouve que vous devez obtenir une réponse nette de Suzanne: si elle est amoureuse folle, que ce soit une passion, lui faire voir les inconvénients après renseignements pris; si, ce qui doit être, ce n'est pas passion insurmontable, couper court à toute espèce d'espoir.

Cela dit, que vous donniez ou non suite à cela, il m'est impossible de rester plus longtemps à Giverny. Je veux de suite vendre la maison; vous savez ce que j'ai fait avec Breck et l'autre, et vous savez le résultat; je ne veux pas recommencer.

Hélas, hélas, je suis plus malheureux que vous ne saurez jamais. Tout ce que je dis là, je le dis parce que je ne me trompe pas, parce que j'aime les enfants, mais ma situation est délicate. Je n'ai rien dit lors du patinage, parce que vous m'auriez reproché de toujours voir le mal partout, et surtout parce que j'étais sûr de la raison des filles.

Quant à des renseignements sur des Américains, vous n'en aurez pas de gens qui se vantent de ne pas avoir d'état civil, ni de papiers; leurs camarades d'auberge seuls vous en diront grand bien.

Je vous embrasse et vous envoie mon cœur.

Votre

Claude.

Viendrai demain sans doute, mais bien bouleversé.

Document original.

1139 bis. À P. HELLEU

Giverny par Vernon, Eure, 12 mars 92

... Etant en ce moment en plein travail à Rouen, car je peins la cathédrale...

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-82, don de Mme Howard-Johnston.

1140. À ALICE HOSCHEDÉ

[Rouen], vendredi soir [18 mars 1892]

C'est absolument à la hâte que je vous écris; en rentrant de travailler, ce soir à 7 heures, j'ai été pincé par mon frère (jour de bourse) et j'ai dû aller dîner avec ses amis les chimistes, sans même pouvoir regarder ce que j'ai fait dans la journée.

Je travaille comme un nègre, aujourd'hui 9 toiles; vous pensez si je suis fatigué, mais je suis émerveillé de Rouen. De tout ce qu'il y aurait à y faire. Je ne sais ce que je vais en tirer pour cette fois; enfin, je me donne bien du mal.

Quel beau temps et quelle belle promenade vous avez dû faire hier! J'aurais bien voulu être là à dîner hier pour entendre les récits des petits.

J'espère que mes plantes vont bien. S'il y a de nouveaux arrivages, que j'en sois de suite avisé. Je ne sais pas quand je viendrai; je trouverais imprudent de quitter le travail avec ce beau temps; cependant, peut-être viendrai-je dimanche dîner pour repartir par dix heures, sinon ce serait pour la mi-carême. Baisers à tous, pour vous mes plus tendres et constantes pensées.

Votre

Claude.

Document original.

1141. À P. DURAND-RUEL

Hôtel d'Angleterre, Rouen, 22 mars [1892]

Cher Monsieur Durand,

Je suis très satisfait de ce que vous me dites de mon exposition. Il me revient du reste, de différents côtés, que l'effet produit a été assez grand. Je continue à travailler ferme, interrompu quelquefois par le temps; je ne puis encore dire ce que seront ces nouvelles choses, et moins encore quand je serai de retour à Giverny. Je voudrais cependant ne pas trop m'attarder ici et pouvoir profiter du printemps à Giverny. Quant aux regrets que vous m'exprimez au sujet de MM. Montaignac, Boussod, etc., vous savez que je ferai de mon mieux pour que vous soyez privilégié, mais je ne peux et ne veux mettre les gens à la porte, trouvant absolument néfaste et mauvais pour un artiste de vendre exclusivement à un seul marchand. Je veux du reste, désormais, ne plus vendre mes toiles d'avance, je les veux finir d'abord, et sans me presser, et choisir au bout d'un certain temps quelles sont celles que je vendrai. J'ai reçu plusieurs lettres me demandant toutes les primeurs de mes toiles de Rouen. A toutes je répondrai ce que je vous dis là, mais vous serez le premier que je convierai à les venir voir aussitôt mon retour. Je ne puis vous dire mieux, ni être plus franc. Vous savez du reste qu'avec vous je n'ai pas d'arrière-pensée, mais je ne puis refuser de vendre à d'autres.

Tous mes compliments et à bientôt.

Votre dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 343-344.

1142. À ALICE HOSCHEDÉ

Rouen, samedi soir [26 mars 1892]

Merci de vos bonnes lignes et de vos consolantes espérances, mais, hélas, les jours perdus ne se retrouvent pas, c'est bête, mais c'est comme cela. Je craignais une plus mauvaise journée encore, car j'ai pu travailler à deux toiles de temps gris, mais ne me suis pas hasardé à aller dans la cour de la cathédrale, à cause de ma gorge, qui n'est ni pire ni mieux, mais me gêne toujours. J'ai beau ne presque plus fumer, boire du lait chaud. Il y a cependant un changement: je toussote, et, quand je tousse, cela me fait mal à la poitrine et surtout au côté gauche, aussi bien vers le cœur que dans le dos, et je graillonne, je graillonne, au point de m'en réveiller la nuit.

L'appétit est bon, et le moral, ma foi, est encore clair et lucide, dès que je peux travailler.

Je pense venir dîner avec vous demain; envoyez-moi Gaston pour 3 h 11, car je crains bien un triste temps pour demain. En ce moment, 8 h du soir, il fait un orage carabiné, tonnerre, éclairs, qui ne présage rien de bon; je souhaite pour votre sommeil qu'il ne passe pas à Giverny.

Si, par hasard, le temps était trop mauvais dès le matin, j'arrive pour déjeuner, dans ce cas je préviendrai Yvelin, sinon envoyez-moi le beau Narcisse.

Baisers à tous, pour vous mes pensées.

Votre

Claude.

Document original.

1143. À ALICE HOSCHEDÉ

[Rouen], mercredi 30 mars 92

Oui, il fait le même temps ici, un froid et un vent terribles, et je vous assure qu'il me faut du courage pour persister. J'ai revu mes motifs par soleil: deux sont inretouchables, partant finis, et les autres plus ou moins à transformer. J'avoue que j'aurais préféré la continuation du temps gris que cet épouvantable temps aride qui ne peut qu'amener encore des giboulées, et puis je pense à mes pauvres fleurs; à ce propos C [illisible] dit-il qu'il enverra les roses trémières?

Je reprends mes plaintes: hier je me croyais en bonne voie de guérison, j'avais bien dormi et j'étais vaillant ce matin, mais, après ma séance du matin, j'ai senti le mal revenir et ce soir j'ai du mal à avaler, alors j'ai pris [de l'] aconit; est-ce bien ça?

Vous n'avez pas trop perdu, paraît-il, en ne venant pas voir le Mascaret que le vent nord-est a absolument empêché d'être ce qu'on attendait; de plus, il y a en ce moment une épouvantable cohue au chemin de fer, 600 personnes n'ont pu prendre le train, l'hôtel et Rouen sont remplis de touristes baladeurs, photographes, etc.

J'ai eu ce matin mon frère à déjeuner, il m'a tout simplement dit qu'il ne me comprenait pas d'avoir perdu les beaux soleils de la semaine passée; en effet, il ne me comprend pas. Enfin, c'est un bien bon type et un très bon garçon.

Je m'étais aperçu après que la lettre était de M. Manet; elle est d'un franc ressuscité qui va se faire claquer. Je vais lui écrire, ces lignes finies.

Pour nos botanistes qu'il ne faut pas laisser dans une cruelle attente, le mieux est d'écrire à Baillièrre qu'ils ont le livre à 24 francs qui leur est insuffisant, le priant, s'il juge le fameux Lamarck à portée de jeunes gens voulant piocher, de l'envoyer contre remboursement, à la condition qu'il serait renvoyé s'il était trop touffu pour eux. On pourrait peut-être leur demander si entre ces deux ouvrages il y en aurait un préférable pour eux.

Comme je finissais votre lettre hier soir, j'ai eu la surprise de voir entrer Depeaux au café. Il était venu à l'hôtel pour prendre de mes nouvelles, il m'avait trouvé si singulier et sombre chez lui la veille qu'il avait craint ou que je sois plus malade ou que j'aie été fâché qu'il m'ait fait dîner avec des types rouennais et autres; il est en somme on ne peut plus serviable et prévenant. Il a été émerveillé de mes toiles.

Voilà mes quatre pages remplies; il me semble que je n'oublie rien, si oui, ce sera pour demain. Baisers à tous et toutes, mes pensées pour vous.

Votre

Claude.

Document original.

1144. À ALICE HOSCHEDÉ

Rouen, 31 mars 92

Je suis rompu ce soir et le courrier s'en ressentira. J'ai transformé, démoli toutes mes toiles par soleil; le sort en est jeté, mais je ne vous cache pas qu'il y en a que je regrette. Si le beau temps continue, je peux m'en tirer, mais s'il y a de nouveau interruption, je suis fichu et me bornerai à terminer mes 2 ou 3 temps gris, mais peut-on prévoir? En tout cas, ce n'est pas le courage qui me manque; la gorge pas encore guérie, mais mieux relativement à hier, j'étais même inquiet de cette recrudescence du mal. Je vais prendre la potion que vous m'envoyez.

Je suis tourmenté de savoir Michel souffrant, il a toujours si mauvaise mine; soyez prudente avec lui et dites-moi bien s'il est mieux ou non.

J'ai un tas de lettres à écrire, mais je suis trop fatigué ce soir; je vais rentrer dans ma chambre et réfléchir sur le travail d'aujourd'hui.

Je crois au beau temps, dans ce cas, je ferai l'impossible et ça marchera. Depeaux m'est encore arrivé hier soir avec une excellente lampe à pétrole et réflecteur; je vois admirablement mes toiles.

J'ai une excellente lettre de Jean, le voilà de bien des sociétés; pourvu qu'il ne fasse ni imprudences ni bêtises.

Ecrivez-lui, car je ne sais quand j'aurai un peu de loisirs.

Bonsoir et à demain. Je vous embrasse tous bien tendrement et vous envoie toutes mes pensées.

Votre

Claude.

Document original.

1145. À ALICE HOSCHEDÉ

Rouen, 2 avril [1892]

Merci de vos bonnes lignes que j'ai trouvées en rentrant de travailler. Je suis rompu, jamais je n'ai été si fatigué, physique et moral, j'en suis abruti et n'aspire qu'à mon lit; mais je suis content, très content, et le serai encore plus si le merveilleux temps dure quelques jours. Allons, je crois que je rapporterai quelque chose, mais aurai-je enfin cette veine? Le baromètre baisse sensiblement.

Naturellement, je ne bouge pas demain, à moins d'un grand changement, car voyez une autre malchance: le marchand de nouveautés chez qui je travaille m'a demandé tantôt de ne plus venir l'après-midi, que cela gênait les clientes qui venaient; je ne lui ai pas caché ma désolation, lui offrant mille, deux mille francs, ce qu'il voudrait, et il veut bien me tolérer encore quelques jours, mais je vois bien que cela le gêne.

La gorge est enfin guérie.

Maintenant la réponse aux botanistes: demander le volume à 20 francs et celui à 220, soit 240 francs; vous en avez pour eux 150, je vous en enverrai cent autres. J'espère qu'ils n'auront pas à se plaindre, mais les deux sont utiles et pour 20 francs de plus, quand on y est, il ne faut pas y regarder, car je crois qu'il faut les deux; demandez-les donc, je vous renvoie du reste le catalogue marqué par moi.

Cela dit, je vais me coucher.

Songez que je me lève avant 6 heures et suis au travail à 7 heures jusqu'à 6 heures et demie le soir, tout le temps debout, neuf toiles. C'est tuant, et pour cela j'abandonne tout, vous, mon jardin.

Si le temps change, j'arrive, sinon je reste tout le temps. J'aurais été heureux de votre venue, mais pour Louis, si vous pensez qu'il vienne demain, mieux vaut rester; mais si vous voulez venir avec une des filles mercredi (en admettant la continuation du beau temps), vous pourriez surprendre votre Jacques au passage et l'avoir plus tôt.

Allons, à bientôt, baisers à tous et toutes mes pensées pour vous.

Votre

Claude.

Encore une lettre de Joyant me demandant de venir à Rouen.

A propos, écrivez donc de suite au marchand de sable pour savoir s'il a du même sable; il en faudrait 20 mètres qu'il me réserverait.

Document original.

1146. À ALICE HOSCHEDÉ

Rouen, dimanche soir [3 avril 1892]

Je suis privé de votre lettre pour ce soir, le dimanche il n'y a pas distribution le soir; c'est pourtant le couronnement de ma journée, et ce soir j'ai plus encore le spleen de Giverny. Tout doit être si beau par ce temps inouï, trop beau, hélas, pour durer, je vois le baromètre baisser petit à petit et en suis terrifié. Je n'en reviens pas de ne pas m'être échappé un instant, enfin, j'espère que j'en serai récompensé. En somme, excellente journée encore; chaque jour j'ajoute et surprends quelque chose que je n'avais pas encore su voir.

Quelle difficulté, mais ça marche, et quelques jours encore de ce beau soleil, et bon nombre de mes toiles seront sauvées. Je suis rompu, je n'en peux plus, et, ce qui ne m'arrive jamais, j'ai eu une nuit remplie de cauchemars: la cathédrale me tombait dessus, elle semblait ou bleue ou rose ou jaune.

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que le marchand chez qui je travaille m'avait prié de ne plus venir l'après-midi. Vous comprenez ma désolation, mais j'ai eu l'idée de m'entourer d'un paravent, comme cela je ne troublerai plus la pudeur des Rouennaises que je gênais, paraît-il; et mon sauveur, Depeaux, qui vient de me venir voir, va m'envoyer dès demain ledit paravent.

Je trouve que M. Deshoye est un joli mufle, mais vous devez absolument lui récrire en lui disant que vous supposez que votre lettre ne lui est pas parvenue et lui en rappelant le contenu, ajoutant que, votre fils revenant jeudi, vous devez être fixée. N'y manquez pas.

Ne pensant pas pouvoir venir pour retoucher le tableau de Montaignac qu'il me réclame (*Les peupliers, trois arbres roses, automne*), il faudrait le lui envoyer tel qu'il est. J'aurais voulu le retoucher, mais, ma foi, tant pis. Il faudrait donc le faire convenablement emballer et le lui expédier par grande vitesse; attendez cependant à mardi: je vais lui télégraphier demain s'il peut attendre à l'autre semaine, car, au premier changement de temps, j'arrive pour une journée, car le jardin doit avoir besoin de moi; je tremble pour les châssis par ce soleil.

En hâte, baisers à tous et toutes, mes tendresses, tout moi.

Votre

Claude.

Document original.

1147. À ALICE HOSCHEDÉ

[Rouen], lundi 2 heures [4 avril 1892]

Je profite d'un moment de repos pour vous envoyer un peu d'argent, car ce soir il serait trop tard.

Toujours beau temps, ça marche très bien, mais le vent est à l'ouest: j'ai peur. Trois ou quatre jours, et les principaux seraient sauvés. Si le temps ne change pas, venez! Tâchez de prendre un train de très bonne heure afin que je puisse déjeuner avec vous; je suis libre à 10 heures jusqu'à midi. Enfin, si le temps changeait, le jeudi je filerais avec vous.

Ne faites rien pour le tableau Montaignac; j'attends une dépêche de lui.

En hâte, baisers à tous. Suis bien content de la joie des petits, mais trouve qu'ils devraient mieux mettre l'orthographe.

À bientôt, toutes mes pensées.

Votre

Claude.

Document original.

1148. À ALICE HOSCHEDÉ

[Rouen], lundi soir [4 avril 1892]

J'ai votre lettre, ne vous inquiétez pas de l'envoi de Montaignac: il m'a télégraphié qu'il attendrait une semaine.

Quant au jour de votre venue, c'était bien mercredi que je vous attendais, mais vous pouvez très bien venir dès demain par 2 heures 26, par exemple, qui vous amènerait ici à 3 heures et demie. De 4 à 5, j'ai un repos qui me permettrait de vous voir un moment. Télégraphiez-moi si vous venez demain par ce train pour que je retienne des chambres, car je demande que vous tiriez au sort et ameniez deux filles. J'y compte donc pour demain. J'ai continué une bonne journée, mais suis vraiment las.

Restant deux jours, vous ne pouvez faire autrement que d'aller à Déville, sans cela je vois la tête de mon frère.

Je n'en peux plus, à bientôt et mille baisers et tendresses pour tous.

Votre

Claude.

P.-S. — En tout cas, je serai à l'hôtel de 4 à 5 demain, mais préférerais dépêche.

Document original.

1149. À ALICE HOSCHEDÉ

[Rouen], mardi soir [5 avril 1892]

J'ai votre lettre. En arrivant, prenez une voiture pour arriver plus vite, car, s'il fait soleil, je déjeune à onze heures, devant être au travail à midi jusqu'à deux heures; s'il fait couvert, comme j'en ai peur, je vous attendrai.

Moins bonne journée aujourd'hui; j'aurais été content de vous voir arriver et pensais à chaque instant vous voir.

En hâte, baisers à tous.

Votre

Claude.

Document original.

1150. À ALICE HOSCHEDÉ

[Rouen], jeudi soir [7 avril 1892]

Votre départ m'a laissé tout triste; j'étais heureux de votre présence et de vos bons visages et enfin j'aurais été bien content de partager la joie de tous ce soir.

J'ai cependant continué mon travail avec ardeur, mais une déception m'attendait le soir pour les deux motifs dorés et rouges: interdiction d'entrer dans ladite maison de la part de l'architecte qui a donné l'ordre aux ouvriers peintres de ne pas me laisser entrer et de remettre la clef à l'architecte. Vous jugez de ma désolation par ce temps, de sorte que depuis 4 heures je n'ai plus rien fait.

Je suis allé chez Depeaux sans le rencontrer, puis au *Nouveliste* où Lapiere s'est mis avec moi à la recherche de quelqu'un de très bien avec cet architecte pour qu'il lui soit expliqué le tort que cela me fait et que je puisse travailler demain. Il n'y a décidément pas qu'avec les peupliers que j'ai des difficultés, et c'est dur d'avoir le beau temps et n'en pouvoir pas profiter.

J'espère que vous avez fait un bon voyage; il a dû s'en dire des choses, et en ce moment je vous vois tous d'ici, je voudrais bien y être.

J'en oublie de vous rappeler de bien recommander à Jacques de ne pas se lier avec les Américains chez Baudy, pas plus avec les uns que les autres, jusqu'à nouvel ordre, je vous le recommande absolument.

Baisers encore pour tous, petits et grands.

Toutes mes pensées pour vous, et à bientôt.

Votre

Claude.

Je vais boire ma Bénédicte devant le café, songeant à vous.

Document original.

1151. À ALICE HOSCHEDÉ

[Rouen], samedi 8 h soir [9 avril 1892]

Je voudrais bien pouvoir vous annoncer ma venue pour demain, mais malgré le désir et aussi le besoin de venir à Giverny, il me faut, au point où j'en suis, tout faire pour mener à bien mes toiles. J'ai une veine énorme avec ce temps, mais j'ai pris maintenant une si singulière façon de travailler que j'ai beau faire, ça n'avance pas sensiblement, d'autant que chaque jour je découvre des choses non vues la veille: j'ajoute et je perds certaines choses. Enfin, je cherche l'impossible. Bref, je ne viendrai demain que si je vois le temps se brouiller vers le soir, et encore il me faut penser aux toiles du matin pour lundi. Quel engrenage! Il faut que je sois bien pris pour ne pas venir. Enfin, peut-être viendrai-je, mais rien n'est moins certain.

Elle est en effet bien charmante et pleine de cœur, la lettre de Robinson, mais pour moi — et vous savez toutes mes appréhensions — il faut attendre; mais quelle désolation! Chaque fois qu'il est de nouveau question de cela, toutes mes inquiétudes reviennent, et puis une si gentille fille que Suzanne mérite mieux qu'un bon garçon. Sacrebleu, qu'elle réfléchisse en attendant les renseignements complets, mais épouser un peintre, s'il ne doit rien être, c'est embêtant, surtout pour une nature comme Suzanne.

Je suis vanné, rompu, sans forces quand le soir vient, il me faudrait vos présences, je n'écris qu'à vous.

J'ai eu une bonne lettre de Jean.

Baisers à tous, compliments à votre neveu,

Votre

Claude.

Avez-vous su qu'une médiocre et ancienne *Vue de Rouen* vient de se vendre à la salle Drouot, au prix de 9500 francs? Depeaux avait donné commission jusqu'à 5000 francs, certain de l'avoir; il est navré.

Document original.

1152. À P. DURAND-RUEL Hôtel d'Angleterre, Rouen, 12 avril 92

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous prier de bien vouloir remettre un billet de mille francs à M^{me} Hoschedé qui viendra sans doute demain matin chez vous, rue Laffitte. Vous serez bien aimable de donner des instructions pour cela au cas où vous seriez sorti quand elle viendrait. Puis je vous serai également très obligé de m'envoyer ici par retour du courrier, si possible, quatre mille francs.

Je suis toujours au travail car, malgré ce temps superbe, je ne suis pas content du tout et regrette de m'être tant attardé ici.

Merci d'avance et recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1153. À P. DURAND-RUEL Rouen, 13 avril 92

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je vous accuse réception de la lettre chargée contenant quatre billets de mille francs dont je vous remercie.

Je suis absolument découragé et mécontent de ce que j'ai fait ici, j'ai voulu trop bien faire et suis arrivé à abîmer ce qui était bien. Depuis quatre jours je ne puis pas travailler et je prends le parti de tout abandonner et de rentrer chez moi, mais je ne veux même pas déballer mes toiles, je ne veux les voir que dans quelque temps; je vous préviendrai donc dès que je serai un peu calmé.

J'ai eu hier la visite de M. Joyant de chez Boussod, mais soyez sans inquiétude: je lui ai confirmé ce que je lui avais écrit, que je ne voulais pas vendre en ce moment. Merci encore et à un de ces jours.

Votre dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 344. Archives Durand-Ruel.

1154. À MIRBEAU 25 avril 1892

[Monet remercie son ami des renseignements envoyés. Il espère venir le voir le lendemain.]

... J'ai bien envie de vous voir, et aussi votre jardin qui doit être déjà très beau. *Lettres autographes et documents historiques, Charavay, Bulletin n° 699, février 1958, n° 26849.*

1155. À P. DURAND-RUEL Giverny, 4 mai 92

Cher Monsieur Durand,

Je serai à Paris vendredi pour l'exposition de Renoir dont je me fais d'avance un régal. Je voudrais bien profiter de mon séjour pour régler quelques comptes et faire un petit placement, si vous pouviez disposer de 15000 francs pour moi, vous me feriez plaisir.

J'espère que votre fils ne m'a pas gardé rancune de l'avoir si mal reçu l'autre fois, mais je suis revenu de Rouen si mécontent que j'ai encore du mal à m'en remettre.

J'espère un beau temps pour me remettre au travail, espérant par là oublier mes déceptions de ce dernier voyage.

Aussitôt arrivé, j'irai vous voir.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 345 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

1156. À P. DURAND-RUEL Giverny, 11 mai 92

Cher Monsieur Durand,

Aux visites succèdent d'autres visites, il paraît que c'est le moment. N'ayant que fort peu de choses à montrer, il me faut bien montrer quand même mes tentatives de Rouen et, bien que décidé à n'en pas vendre une seule, à présent je ne voudrais pas que vous soyez des derniers à les voir.

Si donc vous êtes libre dimanche prochain, je vous attendrai à l'heure habituelle.

Un mot de réponse s'il vous plaît.

Tout à vous,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1156 bis. À MALLARMÉ Giverny, 11 mai 92

[Monet ne veut pas laisser Mallarmé sous la mauvaise impression de leur conversation. Il se soumet à la venue de personnes qui veulent voir ses tableaux parce qu'elles seront accompagnées de Mallarmé dont la présence à Giverny réjouit Monet. Le train de 8 heures est le seul possible et le frugal déjeuner du peintre est de rigueur. Qu'il le prévienne de leur venue, à l'exception de samedi et lundi prochains.] *Vente autographes, Paris, Drouot, 19 décembre 1977, n° 174.*

1157. À PISSARRO Giverny, 10 juin 92

Mon cher Pissarro,

Je m'empresse de répondre à votre lettre.

Votre femme en venant me voir m'a expliqué que votre maison allait être mise en vente et qu'elle serait très désireuse de pouvoir l'acheter si elle se vendait, comme elle le pensait, assez bon marché. Elle m'a parlé de 20000 francs, que, passé ce prix, elle y renoncerait. Elle a ajouté que vous pourriez certainement trouver cette somme chez Durand, mais que ce serait vous mettre entre ses mains, ce qui vous serait préjudiciable à coup sûr, qu'elle préférerait s'adresser à des amis et qu'elle avait songé à moi, me disant que, du reste, le montant total de la vente ne serait pas exigible, mais que ce serait payable en deux fois. Je lui ai donné de suite l'assurance que, dans ces conditions, vous pouviez compter sur moi.

Nous sommes d'assez vieux amis pour nous rendre des services.

M^{me} Pissarro m'a aussi expliqué tous les avantages que vous donnait votre bail, le droit d'acquérir à prix égal de la dernière enchère, et que vous aviez un mois pour donner réponse, vous avez donc tout le temps. Je vous répète donc ce que j'ai dit à votre femme, que vous pouvez compter sur moi pour une somme de 10000 à 15000 au plus. Vous me rendriez cela en plusieurs fois, à mesure que les affaires vous le permettraient, nous nous en entendrions ensemble, et je voudrais, dans ce cas, que vous me fassiez le plaisir de me céder votre tableau (*La femme plantant les échalas*). S'il est à votre femme, je ne doute pas qu'elle ne consente à me le céder.

Voilà, mon cher ami, je voudrais faire mieux, mais chacun a ses charges; j'ai gagné pas mal d'argent, mais je viens justement de verser les derniers paiements de ma maison et ne puis pas déplacer ce que j'ai pu mettre de côté. Je suis convaincu du reste qu'avec ce que je vous offre, vous pouvez avoir votre maison. Quant à votre idée de prêt sur hypothèque, c'est trop compliqué pour moi, je ne sais rien en ces matières; le mieux est de nous arranger ensemble, et puis, ne croyez pas qu'en vous demandant votre tableau j'en fasse comme une condition, mais vous savez que, déjà, je vous l'avais demandé, vous me ferez un grand plaisir voilà tout.

Ecrivez-moi donc et dites-moi si ça vous va afin que je m'arrange pour avoir cette somme quand il vous la faudra.

Poignée de main.

Tout à vous,

Claude Monet.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 130. Document original.

1158. À PISSARRO Giverny, 15 juin 92

Mon cher Pissarro,

C'est entendu, et je viens d'écrire à votre femme pour la prier de m'adresser un mot dès qu'elle saura le résultat de la vente, et si elle est adjugée au prix que vous pourrez mettre.

Qu'elle me fixe la date exacte pour laquelle il faudra les quinze mille francs (vous avez du reste un mois pour prendre une décision). Je vais terminer des tableaux qui me sont demandés et [vous] pouvez compter sur moi.

Je suis bien content d'avoir votre tableau (*Les rameuses de pois*). Dites-moi le prix que vous voulez me le vendre, comme vous le vendriez à un amateur, et ce sera cela de moins déjà; pour le reste, vous me ferez une reconnaissance en règle et, à votre retour, nous nous entendrons sur le remboursement (cela, pour le cas où l'un de nous casserait sa pipe).

Amitiés, mon cher Pissarro.

Votre

Claude Monet.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 131. Document original.

1159. À P. DURAND-RUEL Giverny, 19 juin 92

Cher Monsieur Durand,

Je pensais toujours recevoir le tableau de Renoir (deux figures nues dans le même cadre) que je lui avais prêté pour son exposition. Je serai heureux de l'avoir et je viens vous prier de bien vouloir le faire remettre demain, ainsi que la caisse qui le contenait, chez M. Joyant, 19, bd Montmartre; il a justement deux tableaux à m'expédier et je pense qu'il pourra mettre le tout dans la même caisse. Je compte sur votre obligeance pour que cela soit fait demain. J'en avertis M. Joyant.

Rien de bien neuf à vous dire, si ce n'est que la maison est très affairée, à cause du mariage prochain de M^{lle} Suzanne Hoschedé avec un jeune peintre américain. Je n'ai pu encore me remettre au travail. Je veux auparavant me débarrasser tout à fait d'un certain nombre de tableaux que j'ai à livrer, afin de n'être plus dérangé.

Je pense venir un de ces jours à Paris et ne manquerai pas d'aller vous voir.

Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 345. Archives Durand-Ruel.

1159 bis. À P. HELLEU Giverny, mardi 5 juillet [1892]

[Invitation à son mariage,] une simple formalité.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-81, don de M^{me} Howard-Johnston.